

Transformations agronomiques, transitions techniques, dynamiques rurales (France, XIX e siècle)

Fabien Knittel

▶ **To cite this version:**

Fabien Knittel. Transformations agronomiques, transitions techniques, dynamiques rurales (France, XIX e siècle) : Faire l'histoire de l'agronomie au XIXe siècle : entre histoire rurale et histoire des savoirs. Synthèse réflexive. Histoire, Philosophie et Sociologie des sciences. Université Bordeaux Montaigne, 2019. tel-03127452

HAL Id: tel-03127452
https://shs.hal.science/tel-03127452

Submitted on 1 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRANSFORMATIONS AGRONOMIQUES, TRANSITIONS TECHNIQUES, DYNAMIQUES RURALES

(France, XIX^{e} siècle)

DOSSIER
D'HABILITATION A DIRIGER DES RECHERCHES
EN HISTOIRE CONTEMPORAINE

Présenté par

Fabien KNITTEL
Docteur en histoire, Maître de conférences en histoire contemporaine,
Université de Bourgogne-Franche-Comté (UFC), Centre Lucien Febvre EA 2273

Volume 1
FAIRE L'HISTOIRE DE L'AGRONOMIE AU XIX^{e} SIECLE :

ENTRE HISTOIRE RURALE
ET
HISTOIRE DES SAVOIRS

SYNTHESE REFLEXIVE

Soutenue publiquement le 6 juillet 2019

Devant un jury composé de :

Marc BENOIT, Directeur de recherches en agronomie, INRA, SAD-ASTER, Nancy-Mirecourt
Christophe BOUNEAU, Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Bordeaux-Montaigne
Liliane HILAIRE-PEREZ, Professeure d'histoire moderne à l'Université Paris-Diderot et Directrice d'études à l'EHESS, Paris
Isabelle LABOULAIS, Professeure d'histoire moderne à l'Université de Strasbourg
Corinne MARACHE, Professeure d'histoire contemporaine à l'Université de Bordeaux-Montaigne, garante
François VATIN, Professeur de sociologie à l'Université de Paris-Ouest-Nanterre-La Défense

Fabien KNITTEL

FAIRE L'HISTOIRE DE L'AGRONOMIE AU XIX^{e} SIECLE :

ENTRE HISTOIRE RURALE
ET
HISTOIRE DES SAVOIRS

2019

INTRODUCTION

« Car, de notre passé, nous ne possédons que ce que nous aimons. Et nous voulons posséder tout ce que nous avons vécu. ».

Rainer Maria Rilke, *Histoires praguoises*, Préface, 1899, trad. fr. 1966, Editions du Seuil, rééd. coll. « points », 2013.

Science encore inchoative en ce début de XXI^e^ siècle, l'agronomie est une discipline dont l'histoire est *en train de se faire*[1]. Si cette histoire est depuis longtemps évoquée dans les travaux des historiens ruralistes, elle est devenue un objet spécifique d'investigation historique depuis une trentaine d'année seulement[2]. Nonobstant la grande thèse d'André Jean Bourde, *Agronomie et agronomes du XVIII^e^ siècle*, soutenue et publiée en 1967[3], les travaux d'histoire de l'agronomie sont restés rares jusque dans les années 1980-1990. Toutefois, depuis le colloque organisé en 1994 par l'association d'Histoire des Sociétés Rurales, le champ d'une histoire de l'agronomie à part entière tend à se structurer[4]. C'est dans cette perspective que mes travaux de recherches consacrés à l'histoire de l'agronomie du XIX^e^ siècle sont menés depuis maintenant presque une vingtaine d'années ; recherches sur les transformations agronomiques articulées aux transitions techniques agricoles et aux

[1] Sur les mutations récentes de la discipline, on consultera avec profit Marc Benoît, Jacques Caneill, Antoine Messéan, François Papy, Philippe Prévost (dir.), *Des agronomes pour demain. Accompagner la diversité des agricultures pour un développement durable*, Paris, Quae éd., 2008.
[2] Voir François Sigaut, « Histoire rurale et sciences agronomiques, un cadre général de réflexion », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 3, 1995, p. 203-214.
[3] André Jean Bourde, *Agronomie et agronomes au XVIII^e^ siècle*, Paris, SEVPEN, 1967, 3 vol.
[4] Gilles Denis, « Eléments pour une histoire de l'agronomie », *l'Histoire rurale en France*, Actes du colloque de Rennes (6-8 octobre 1994), *Histoire et Sociétés Rurales*, n°3, 1995, p. 231-241.

dynamiques rurales dont je présente la synthèse dans ce premier volume de mon dossier d'habilitation à diriger des recherches[5].

Le mémoire de synthèse du dossier d'habilitation à diriger les recherches est souvent perçu négativement par les historiens ou historiennes qui le considèrent comme un *pensum*, passage obligé pour obtenir ce diplôme (le plus élevé de la hiérarchie de l'université française), dont l'écriture représente souvent une souffrance, ou du moins un exercice peu agréable. A l'opposé de cette approche, d'autres revendiquent l'intérêt et le réel plaisir qu'ils/elles ont eu à l'écrire[6]. Certains, comme Sylvain Venayre en font même un exercice de réflexion épistémologique de grande qualité[7]. La particularité de cet écrit réflexif est d'être considéré, à tort à mon sens, comme un exercice d'ego-histoire. Depuis les années 1980 et la publication, sous la direction de Pierre Nora, des *Essais d'ego-histoire*[8], l'exercice est connu, plus ou moins bien réalisé selon les historiens/historiennes qui s'y sont adonnés. Pierre Bourdieu n'a pas été très tendre en son temps lorsqu'il a commenté les *Essais d'ego-histoire* rassemblés par Pierre Nora, les disqualifiant à la lumière de son travail sur « l'illusion biographique »[9]. Il n'est pas fortuit d'ailleurs que ces essais aient paru en 1987, quelques années à peine après la suppression de la thèse d'Etat et la mise en place de la thèse dite « nouveau régime », depuis 1984, et de l'habilitation à diriger les recherches. Cette dernière est cadrée par l'arrêté du 23 novembre 1988 (partiellement modifié en 1992, 1995 et 2002).

L'article 4 de l'arrêté de 1988 précise le contenu même du dossier d'habilitation : « Le dossier de candidature comprend soit un ou plusieurs ouvrages publiés ou dactylographiés, soit un dossier de travaux, accompagnés d'une synthèse de l'activité scientifique du candidat permettant de faire apparaître son expérience dans l'animation d'une recherche »[10]. Si on lit attentivement l'article 4 on se rend compte que les historiens/historiennes l'ont interprété dans un sens extensif. Au *soit… soit* a été substitué le plus souvent un *et*. Au lieu de faire un choix entre un dossier de travaux ou un mémoire inédit, les impétrants et les impétrantes à

[5] Ce dossier d'habilitation à diriger les recherches en histoire contemporaine, dont le titre général est *Transformations agronomiques, transitions techniques agricoles, dynamiques rurales (France, XIX^e siècle)*, se compose, outre ce premier volume de synthèse réflexive, d'un second volume, recueil de travaux, et d'un troisième, mémoire inédit, intitulé *Le lait des agronomes (*c.*1790*-c.*1914)*.

[6] Patrick Boucheron, *Faire profession d'historien*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2010 ; Pascal Raggi, *La désindustrialisation de la Lorraine du fer (1963-2013)*, Dossier d'habilitation à diriger des recherches, tome 1 : *Itinéraire ego-historique dans un bassin industriel en fin de vie*, Aix-Marseille Université, 2017, dactyl.

[7] Sylvain Venayre, *Disparu ! Enquête sur Sylvain Venayre*, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

[8] Pierre Nora, *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.

[9] Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.

[10] *JORF*, 29 novembre 1988, p. 14825. Consultable sur le site web Legifrance dans sa version consolidée au 21 août 2018 (NOR: MENU8802296A) :
https://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000000298904&dateTexte.
La dernière modification du décret date du 28 avril 2002 mais l'article 4 n'est pas concerné.

l'habilitation en histoire présentent souvent un dossier de travaux *et* un mémoire inédit. C'est d'ailleurs le choix que j'ai fait pour mon propre dossier. Ce n'est semble-t-il pas le cas dans toutes les disciplines, y compris en sciences humaines. Cela peut sans doute s'expliquer par l'importance de l'ancienne thèse d'Etat au sein de la corporation historienne. Le dossier d'habilitation avec un recueil de travaux et un mémoire inédit s'approche davantage de l'exercice réalisé par nos aînés. Si un choix est encore possible entre mémoire inédit et recueil de travaux, le mémoire de synthèse, en revanche, est un passage obligé, quoiqu'on en pense.

Cependant, la dimension ego-historique donnée à ce mémoire depuis trente ans est quelque peu superfétatoire. A moins de dévoyer l'un et l'autre, il y a une marge entre « une synthèse de l'activité scientifique du candidat permettant de faire apparaître son expérience dans l'animation d'une recherche », et un essai d'ego-histoire proprement dit. On l'aura compris, il me semble que la dimension ego-historique de l'exercice mérite d'être mise en cause sinon, au moins, discutée. Et discutée à partir de la perspective biographique. Ce que je vais faire ici pour finir cette introduction. Les essais qualifiés d'ego-histoire prennent souvent la forme d'autobiographie intellectuelle. Quel paradoxe alors pour un historien auteur d'une biographie dans le cadre de sa thèse de doctorat et, normalement, fin connaisseur des biais de l'exercice, de « s'écrire » sous cette forme[11]. Autant alors faire le choix délibéré de l'autobiographie, mais à mi-parcours d'une carrière cela relèverait au mieux de la prétention inconsciente. Un historien d'envergure comme Eric Hobsbawm s'est plié à l'exercice en fin de carrière, nous donnant à lire un exceptionnel ouvrage, *Franc-tireur*[12], permettant de comprendre son itinéraire intellectuel d'historien marxiste durant le « court XX^{e} siècle ». Autre exemple, celui des entretiens accordés par Claude Mazauric aux *Cahiers d'Histoire* en 2008[13]. Ces entretiens recèlent une foule d'informations biographiques remises en contexte pour comprendre un itinéraire d'historien, encore une fois marxiste, mais cette fois-ci en France durant principalement la seconde moitié du XX^{e} siècle. Or, en ce qui me concerne je n'en suis pas encore là. J'ai choisi deux exemples d'historiens marxistes mais l'exercice ne leur est pas réservé, loin s'en faut, des historiens et historiennes de tous bords s'y prêtent aussi. Je me limite à ces deux exemples seulement pour insister sur le fait que l'autobiographie ou l'ego-histoire sont des exercices de fin de carrière et qui se justifient par une certaine renommée.

---

[11] Fabien Knittel, *Agronomie et innovation. Le cas Mathieu de Dombasle (1777-1843)*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Histoire des Institutions Scientifiques », 2009.
[12] Eric Hobsbawm, *Franc-tireur. Autobiographie*, Paris, Ramsay, 2005 (1er éd. anglaise 2002).
[13] « Histoire et engagement : avec Claude Mazauric », *Cahiers d'Histoire*, n°104, 2008. Voir aussi, pour une autre forme d'introspection tout aussi instructive (même si je n'en partage pas tous les partis pris), le journal de l'année 2015 de Cl. Mazauric : Claude Mazauric, *Au bord du gouffre*, Paris, Les éditions Arcanes 17, 2016.

Après cette première restriction justifiant mon refus de l'exercice d'ego-histoire proprement dit au profit d'une réflexion de synthèse récapitulative à partir de mes travaux de recherche, j'en vois une seconde, peut-être plus importante encore. Il s'agit de l'« illusion biographique » dont Bourdieu nous a enjoint de nous méfier. C'est pure illusion en effet que de vouloir conter l'existence d'un (ou une) individu en faisant croire à la cohérence de son parcours. Je ne vais pas revenir ici sur les éléments théoriques de l'écriture biographique, je l'ai déjà fait par ailleurs[14], mais simplement préciser quelques enjeux méthodologiques. Bourdieu montre bien l'importance des contingences dans les parcours de vie et le rôle du hasard. Toute vie racontée de manière cohérente est donc une reconstruction. Le savoir est une chose, l'affirmer, voire le revendiquer comme garde-fou méthodologique en est une autre, autrement salutaire que Bourdieu mais aussi Giovanni Levi ou encore Jacques Le Goff ont su mettre en œuvre[15]. François Dosse le résume clairement indiquant que « la vie elle-même est un tissage constant de mémoire et d'oubli. Penser tout ramener à la lumière est (…) à la fois l'ambition qui guide le biographe et une aporie qui le condamne à l'échec »[16]. Réflexion d'autant plus vraie pour l'autobiographie. C'est un peu dans ce sens que Sylvain Venayre a choisi de se prendre lui-même pour objet d'étude dans un exercice de style fort original où il applique la méthodologie historienne la plus rigoureuse pour essayer de se raconter en évitant le plus possible le biais de « l'illusion biographique »[17]. Il a essayé de mettre en pratique ce que Lucien Febvre proposait de réaliser dès 1913, c'est-à-dire « recomposer à l'aide de tous les documents conservés la figure matérielle, intellectuelle et morale d'un homme (…) mesurer à sa juste valeur le rôle du personnage ainsi défini ; lui attribuer sa place exacte dans l'histoire »[18]. Honnêtement si l'ouvrage de Sylvain Venayre est stimulant et plaisant à lire je doute cependant qu'il ait évité toute reconstruction à rebours de son existence de chercheur. Comme y insiste François Dosse, c'est à une aporie que nous avons à faire en matière d'écriture biographique. D'ailleurs cette reconstruction est inhérente à la pratique historienne. Joan Scott propose une définition de l'histoire, un rien provocante, où elle rappelle cet état de fait : l'histoire est « un récit fantasmé dans lequel un ordre séquentiel est imposé à des

[14] C'est pourquoi nous renvoyons lecteurs et lectrices à Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.*, p. 33-44.
[15] Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales E. S. C.*, nov.-déc. 1989, n° 6, p. 1325-1336. Voir l'introduction de Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996. Voir aussi Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui », *Le Débat*, n° 54, 1989.
[16] François Dosse, *Le pari biographique. Ecrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 57.
[17] Sylvain Venayre, *Disparu ! Enquête sur Sylvain Venayre*, *op. cit*.
[18] Lucien Febvre, « A propos d'une étude de psychologie historique *», Revue de synthèse historique*, 1913, 27, p. 272-278.

événements qui, autrement, seraient chaotiques et contingents »[19]. Cependant, il faut savoir gré à Sylvain Venayre d'avoir relevé un défi épistémologique et méthodologique des plus relevés et d'y avoir répondu avec sérieux et sagacité même si, *in fine*, en tant que lecteur, je ne suis pas totalement convaincu de la réussite pleine et entière de l'entreprise.

Donc, pas de « pacte biographique » ici mais une réelle volonté de mise en perspective réflexive de ma démarche de chercheur et de mes travaux[20]. Ce refus de l'ego-histoire n'est cependant pas un rejet de toute information d'ordre biographique, d'où, dans la suite de ce texte, le dévoilement de repères biographiques nécessaires à la compréhension du propos. Je propose donc aux lecteurs et lectrices une reconstruction assumée de mon parcours d'historien avec une dimension réflexive et récapitulative axée principalement sur mes travaux de recherche. Ce choix est une manière de mettre à distance autobiographie et ego-histoire et de privilégier l'approche réflexive et récapitulative de la synthèse. Ce texte a pour but de présenter et de préciser les enjeux essentiels d'un parcours de recherche de près de vingt ans dans le but de convaincre que je suis capable d'encadrer les travaux de plus jeunes chercheurs, comme le stipule l'article 1 de l'arrêté du 23 novembre 1988.

Pour ce faire je procéderai de la manière la plus classique pour un historien : en trois temps et de manière chronologique (toutefois, au sein de chaque chapitre la chronologie n'est pas strictement respectée afin de privilégier les recoupements thématiques). Le premier chapitre est consacré à mes premiers pas d'historien, le second à mes années de thèse et d'études post doctorales tandis que le troisième et dernier chapitre, aborde mes travaux de chercheur plus chevronné. Ce choix de la chronologie explique un certain déséquilibre, assumé, des trois chapitres qui suivent. Les chantiers engagés et les réalisations sont plus importants durant la dernière décennie. Les chapitres iront donc en s'étoffant.

[19] Joan W. Scott, « Echo-fantasme: l'histoire et la construction de l'identité » dans Joan W. Scott, *Théorie critique de l'histoire. Identités, expériences, politiques*, Paris, Fayard, 2009, p. 127-177, citation p. 141.
[20] Le « pacte biographique » correspondant au pacte que le biographe passe avec ses lecteurs et lectrices où il « fait part (…) de ses ambitions, de ses sources et de sa méthode… ». François. Dosse, *Le pari biographique, op. cit*., p. 101 et p. 103-107.

Chapitre Premier

Devenir historien

Je suis devenu historien de l'agronomie au XIX^{e} siècle, à la limite des champs de l'histoire rurale et de celle des sciences et des techniques (et des savoirs au sens plus large) par le plus grand des hasards. Je pourrais arguer d'origines rurales et agricoles du côté de mon grand-père paternel pour justifier biographiquement une inclination vers mon domaine de recherche. Mais ce lien n'a joué en rien dans mes choix. Pourquoi n'avoir pas appris la langue italienne alors que l'Italie est le pays où ma grand-mère maternelle est née et être devenu spécialiste des mondes ruraux transalpins ? Parce que tout simplement il n'existe pas de déterminisme biographique ni d'atavisme suffisamment puissants pour imposer aux individus leur trajectoire sociale et, à plus forte raison, leurs choix professionnels. La notion d'*habitus* au sens où Pierre Bourdieu l'a utilisée est particulièrement explicite de ce point de vue. Bourdieu explique que l'*habitus* est une « disposition cultivée » ou un « capital incorporé », « un produit des structures, un dispositif incorporé qui oriente la pratique des agents et comme un opérateur lui-même créateur d'histoire et de structure »[1]. « Dispositif incorporé », tout comme « principes implicites », expression que Bourdieu utilise dans un autre texte (*Homo Academicus)*, sont, à mon sens, les deux expressions clés de cette définition

[1] Pierre Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz, 1972, p. 31. Sur l'histoire longue de cette notion cf. le remarquable article de François Héran, « La seconde nature de l'habitus. Tradition philosophique et sens commun dans le langage sociologique », *Revue française de sociologie*, XXVIII, 1987, p. 385-416.

« bourdieusienne » de l'*habitus*. C'est aussi une « histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle… »[2]. Ainsi définie cette notion empêche toute explication causale et déterministe des événements d'une vie humaine. Cependant, sans en déduire des liens de causes à effets automatiques et des articulations simplistes entre les faits biographiques, les conditions de vie à un moment donné et les relations amicalo-familiales peuvent influer sur une existence et orienter certains choix, ce qui « permet à chaque agent d'engendrer, à partir d'un petit nombre de principes implicites, toutes les conduites conformes aux règles de la logique du défi et de la riposte et celles-là seulement »[3].

Dans mon cas, il s'agit d'un CV qui a été envoyé pour solliciter un recrutement pour un emploi saisonnier durant les vacances universitaires lorsque j'étais étudiant qui a abouti à une proposition d'une première recherche alors que je venais à peine de valider ma Licence d'histoire[4]. C'est un exemple qui montre avec force le poids du hasard dans une existence ainsi qu'une certaine forme de sérendipité[5]. Le hasard de mon côté, la sérendipité du côté de celui qui m'a proposé la recherche, soit Marc Benoît, agronome, alors chargé de recherches à l'INRA (Institut National de la Recherche Agronomique) au sein de la station de recherches de Mirecourt (Vosges). Je donne ces précisions non pas pour me conformer à une forme de révélation biographique quelconque mais parce qu'« un discours maintien[t] (…) une marque de scientificité en explicitant les conditions et les règles de sa production, et d'abord les relations d'où il naît »[6]. Ce CV avait été envoyé à l'INRA car j'y avais déjà travaillé comme « manœuvre » au sein de la ferme expérimentale du domaine du Joly quelques années auparavant ; premier « job » d'été obtenu grâce aux relations amicales de mes parents. La seconde demande n'a pas abouti à un emploi d'été de type « manœuvre » mais à une proposition inattendue de recherches historiques sur les origines de l'enseignement agricole

[2] Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, éd. de Minuit, 1980, p. 91.
[3] Pierre Bourdieu, *Homo Academicus*, Paris, éd. de Minuit, 1984, p. 76.
[4] Pourquoi avoir fait des études d'histoire ? Là encore cela relève d'une forme de hasard : j'avais de bonnes notes à l'école, au collège et au lycée dans cette discipline, voilà tout. Assez moyen par ailleurs, le choix s'est en quelque sorte imposé à moi. Issu d'un milieu modeste et peu favorisé culturellement, ma culture est avant tout, et surtout, scolaire (sur la notion de culture scolaire cf. André Chervel, *La culture scolaire : une approche historique*, Paris, Belin, 1998). Un exemple de mon ignorance des arcanes du système éducatif avant d'en devenir l'un des acteurs informés : ma méconnaissance de l'existence des classes préparatoires aux grandes écoles avant de les découvrir (après tout le monde quasiment) en fin de seconde année universitaire, c'est-à-dire bien trop tard. Didier Eribon dans *Retour à Reims*, Paris, Fayard, 2009, rééd. Flammarion « champs essais », 2010, p. 178-184, évoque la même mésaventure liée à un déficit de capital culturel.
[5] Sylvie Catellin, Laurent Loty, « Sérendipité et indisciplinarité », *Hermès*, n°67, 2013, p. 32-40 ; Robert K. Merton, *On the Shoulders of Giants*, Chicago, The university of Chicago Press, 1993 (1er éd. 1965).
[6] Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980, rééd. 1990, p. 72.

en Lorraine au XIX[e] siècle[7]. Mon CV a retenu l'attention car j'y mentionnais bien évidemment mes études d'histoire mais aussi un stage effectué l'été précédent à la bibliothèque municipale de Mirecourt durant lequel j'avais répertorié et classé une partie du fond ancien. Stage obtenu alors par le plus grand des hasards, faute d'emploi saisonnier durant l'été (nécessaire pour financer en partie mes études), et accepté alors même qu'il n'était pas rémunéré, pour éviter l'oisiveté. Il serait si facile arrivé à ce stade de reconstituer, à partir de tous ces menus faits biographiques, un enchaînement qui aurait l'apparence de la cohérence mais ce ne serait qu'illusion. Toutefois si cela a été une succession de hasards, je ne peux qu'admettre qu'il s'est agi de hasards heureux.

Cette succession de hasards et coïncidences s'est déroulée pour moi au moment des commémorations et des manifestations scientifiques du cent-cinquantenaire de l'enseignement agricole, notamment l'un des colloques organisés par Michel Boulet, alors Professeur à l'ENESAD de Dijon, autour du décret du 3 octobre 1848 organisant les premiers enseignements agricoles publiques en France[8]. Dans le cadre de ce colloque dijonnais, qui s'est déroulé du 19 au 21 janvier 1999, j'ai présenté ma première communication scientifique, co-rédigée avec Marc Benoît et Michelle Cussenot et publiée l'année suivante aux éditions Educagri, dans un volume d'actes sous la direction de Michel Boulet[9]. Cette communication a été préparée dès l'été 1998 dans le cadre du stage proposé par Marc Benoît et effectué au sein de la station expérimentale de l'INRA à Mirecourt (UR 055, Centre de Nancy[10]), à la suite donc de l'envoi de mon CV pour solliciter un emploi saisonnier. Ce stage d'été est devenu un stage de fin de Licence, encadré par Marc Benoît du côté de l'INRA, et par le Professeur Georges Viard, historien moderniste, spécialiste de l'histoire religieuse du XVII[e] siècle et de

[7] Travail beaucoup plus stimulant intellectuellement que les tâches de manœuvre ou d'ouvrier agricole que je sollicitais initialement mais aussi, malheureusement à l'époque, beaucoup moins bien rémunéré. En tant que stagiaire l'indemnité perçue était plus modique que le salaire au niveau du SMIC perçu pour un « job » d'été…

[8] Annie Bleton-Ruget, « La paysannerie en débat : autour du décret du 3 octobre 1848 sur l'enseignement agricole », dans Michel Boulet (dir.), *Les enjeux de la formation des acteurs de l'agriculture*, *1760-1945*, Dijon, Educagri éd., 2000, p. 45-53.

[9] Fabien Knittel, Marc Benoît, Michelle Cussenot, « Roville, 1822-1842, naissance de l'enseignement agricole français », dans Michel Boulet (dir.), *Les enjeux de la formation des acteurs de l'agriculture*, *op. cit*., p. 91-99.

[10] Département SAD de l'INRA : Systèmes Agraires et Développement à partir de sa création en 1979, puis depuis une quinzaine d'années Sciences pour l'Action et le Développement. L'attachement à l'acronyme des membres de ce département pluridisciplinaire de l'INRA s'explique par les difficultés rencontrées lors de sa création en liens avec le scepticisme de certains responsables de l'institution qui doutaient de la solidité du projet scientifique proposé. Or, lors du changement de nom du département ses membres ont fait la preuve en trente ans de la validité de leurs démarches et explorations scientifiques. C'est pourquoi ils sont très attachés à la dénomination SAD, gagnée de haute lutte en quelque sorte. Sur l'histoire du SAD voir Pierre Cornu, « La recherche agronomique française dans la crise de la rationalité des années soixante-dix : terrains et objets d'émergence de la systémique agraire », *Histoire de la recherche contemporaine*, 2014-2, p. 154-166. Voir aussi Cornu Pierre, *La passion naturaliste. Trois études d'anthropologie historique de la « question agraire » à l'époque contemporaine*, Mémoire original pour l'habilitation à diriger des recherches, université Lyon 2, 2012.

la ville de Diderot, Langres, au XVIII[e] siècle[11], du côté de l'université[12]. Ma dette est immense envers ces deux maîtres que sont pour moi Marc Benoît et Georges Viard. Le premier m'a énormément appris sur le fonctionnement de la recherche au quotidien et m'a évité bien souvent de pêcher par naïveté ; le second est incontestablement celui qui m'a appris le métier d'historien[13].

Durant ce stage j'ai entrepris une première recherche sur les débuts de l'enseignement agricole en Lorraine. C'est à ce moment que Marc Benoît m'a fait découvrir l'agronome lorrain Christophe Joseph Alexandre Mathieu de Dombasle (1777-1843), qui m'était alors totalement inconnu, à qui j'ai consacré depuis une très grande part de mes travaux et publications[14]. Qu'un agronome puisse s'intéresser de manière aussi sérieuse à l'histoire peut paraître étonnant. Or, la discipline agronomique, comme la plupart des autres disciplines scientifiques est un assemblage complexe de concepts propres, de théories, d'outils spécifiques ou empruntés à d'autres champs disciplinaires qui s'inscrivent dans une évolution plus ou moins longue. C'est un intérêt que Marc Benoît avait développé dès ses propres recherches doctorales au début des années 1980. Mais cela je l'ai découvert un peu plus tard, une fois que j'ai eu le loisir de lire sa thèse consacrée aux évolutions des paysages agraires dans l'Ouest vosgien[15]. Après ma soutenance de thèse et la publication de l'ouvrage qui en est issu, j'ai, avec Marc Benoît, mené une courte recherche sur les évolutions majeures des paysages et des systèmes agraires dans le département des Vosges depuis le XIX[e] siècle, dont les conclusions ont été exposées lors du congrès annuel du CTHS qui s'est tenu à Neuchâtel

[11] Auteur, entre autre, avec Guy Cabourdin du *Lexique historique de la France d'Ancien Régime*, réédité de multiple fois chez Armand Colin.

[12] Université de Nancy 2 à l'époque, devenue ensuite Nancy-Université (au moment de ma soutenance de thèse) puis, et c'est actuellement encore le cas, Campus nancéien des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Lorraine.

[13] Il me faut cependant, pour être totalement honnête, citer mes autres professeurs et professeures nancéien-nes auprès desquel-les j'ai aussi énormément appris : sans hiérarchie bien sûr, Simone Mazauric, Philippe Martin, Françoise Boquillon, Didier Francfort, Raoul Lonis (1933-2007), Jean El Gammal, Louis Châtellier (1935-2016), François Roth (1936-2016), Etienne Thévenin, Alain Lemaître (aujourd'hui professeur émérite à l'université de Haute-Alsace à Mulhouse, alors ATER lorsque je débutais mes études à Nancy, au milieu des années 1990, et qui m'a enseigné l'art de la rédaction des introduction et conclusion de dissertation. C'est dire ce que nous lui devons). Mes remerciements aussi à Simon Edelblutte, aujourd'hui professeur de Géographie à l'université de Lorraine à Nancy qui, jeune ATER, m'a transmis les rudiments nécessaires à la maîtrise des fondamentaux en géographie.

[14] Cf., en annexe de ce volume, la liste exhaustive de mes travaux et publications depuis 1998.

[15] Marc Benoît, *La gestion territoriale des activités agricoles. L'exploitation et le village : deux échelles d'analyse en zone d'élevage. Cas de la Lorraine (région de Neufchâteau).* Thèse de docteur-ingénieur en sciences agronomiques, Paris, INNA-PG, 1985, dactyl. Voir aussi dans ce champ de recherche Jean-Pierre Deffontaine (dir.), *Pays, paysans, paysages dans les Vosges du Sud*, Paris, INRA éd., 1978, rééd. 1995.

en 2010[16]. Manière pour nous deux de croiser réellement nos préoccupations de recherche respectives après un réel compagnonnage intellectuel où j'ai joué le rôle de l'apprenti et Marc Benoît celui du maître, nonobstant nos spécialités disciplinaires différentes.

Cette première plongée dans l'univers de la recherche m'a permis de découvrir, à mon rythme, dégagé de toute pression de production de mémoire pour un diplôme, les arcanes du métier d'historien et pour paraphraser le sociologue américain Howard S. Becker, j'ai commencé à appréhender les « ficelles du métier »[17] : pourquoi et comment faire des notes de bas de page, que citer et comment le citer convenablement et ainsi de suite. Entre autres, les lectures d'Antoine Prost et de Michel Beaud m'ont alors été des plus utiles[18]. J'ai alors commencé à comprendre comment produire de la connaissance historique et comment l'histoire s'écrit, notamment en expérimentant pour la première fois les mécanismes de l'administration de la preuve à partir d'archives originales et inédites afin d'expliquer ce que font les êtres humains à un moment précis et pourquoi ils le font[19]. Ce stage a abouti à la rédaction d'un court mémoire où j'ai exposé ces vérités relatives que j'avais découvertes en croisant mes matériaux d'archives et mes lectures bibliographiques afin d'expliquer l'émergence d'un enseignement nouveau, celui de l'agriculture, initié en Lorraine, non loin de Nancy par C. J. A. Mathieu de Dombasle, au début des années 1820[20]. Premières pistes, jalons et hypothèses que je n'aurai de cesse ensuite de compléter, améliorer, critiquer, voire réfuter et donc corriger dans mes travaux et publications ultérieur(e)s, dont principalement ma thèse consacrée à la biographie de Mathieu de Dombasle. Ce sont ces premiers résultats qui ont été présentés lors du colloque de Dijon, à la fin du mois de janvier 1999 et publiés l'année suivante après un exercice très formateur à l'époque pour le jeune chercheur que j'étais, la rédaction collective de l'article avec Marc Benoît et Michèle Cussenot, responsable à ce moment-là de la communication du centre INRA de Nancy et ancienne étudiante en histoire,

[16] Fabien Knittel, Marc Benoît, « Paysages et systèmes agraires dans les Vosges depuis le XIX^e^ siècle : changements majeurs », dans Jean-René Trochet (dir.), *Le Paysage d'aujourd'hui à hier, d'hier à aujourd'hui*, Actes du 135^e^ Congrès CTHS (Neuchâtel, avril 2010), Paris, CTHS éd., 2011, p. 59-69.

[17] Howard S. Becker, *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002 (1^er^ éd. 1988).

[18] Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Paris, Le Seuil, 1996 (réédité plusieurs fois depuis. La dernière datant de 2014) ; Michel Beaud, *L'art de la thèse*, Paris, La Découverte, 1985 (plusieurs fois réédités aussi. J'ai alors utilisé l'édition mise à jour de 1997. Dernière éd. 2006).

[19] Bernard Lahire, *Monde Pluriel*, Paris, Le Seuil, 2012.

[20] Fabien Knittel, *Enseigner les techniques à pratiquer et, pratiquer les techniques enseignées. Un précurseur de l'enseignement agronomique en France, C. J. A. Mathieu de Dombasle*, Mémoire de stage (Licence d'histoire, sous la direction de Marc Benoît et Georges Viard), INRA-SAD (Mirecourt), Université de Nancy-II, Dactyl., 1998, 60 p.

ce qui explique en partie son intérêt pour le sujet[21]. Dans cet article nous montrons la mise en place, durant la première moitié des années 1820, d'une structure d'enseignement agricole originale au sein d'un établissement nouveau, appelé par ses concepteurs ferme exemplaire, où de nouvelles pratiques pédagogiques sont initiées, notamment la clinique agricole, pratique dans le cadre de laquelle le champ cultivé est l'objet d'une description précise, qui associe inévitablement l'observation (le regard) et le langage, support à la décision. Cette première étude a été prolongée par la rédaction d'un article consacré à la pratique de la clinique agricole ainsi qu'à la diffusion de cette pédagogie agricole innovante, étudiée à travers les principaux écrits de Mathieu de Dombasle[22].

Une partie de mes résultats ont alors été réinvestis dans une réflexion collective plus globale, toujours avec Marc Benoît et Michelle Cussenot, sur la place de l'agronomie en Lorraine depuis le XIX^{e} siècle[23]. Nous montrons que le rôle d'acteurs-clés comme Mathieu de Dombasle dans la première moitié du XIX^{e} siècle et Louis Nicolas Grandeau (1834-1911) dans la seconde moitié, permet l'émergence d'un véritable pôle agronomique lorrain. Ce sont là les fondements des travaux que j'ai poursuivis dans le cadre de mon doctorat et de mon post doctorat. Toutefois, avant ces échéances doctorales, j'ai poursuivi mon cursus universitaire et enrichi mes premières recherches sur l'histoire de l'enseignement agricole en Lorraine. Ces recherches ont alors abouti à la rédaction et à la soutenance de mon mémoire de Maîtrise à la fin de l'année universitaire 1999-2000[24]. Ce travail d'apprentissage du métier d'historien a lui aussi été mené sous la direction conjointe, vigilante et exigeante de Marc Benoît et Georges Viard. Une partie des résultats de ces travaux ont été exposés lors des premiers entretiens du Pradel en septembre 2000, moment particulier où historiens et agronomes se sont retrouvés pour commémorer le quadri-centenaire de la publication du *Mesnage des champs* d'Olivier de Serres, sur le domaine même où Olivier de Serres a œuvré, le Pradel, en Ardèche. Ces entretiens ont été l'occasion pour moi d'approcher des historiens ruralistes renommés. C'est la première fois que j'ai rencontré Jean-Marc Moriceau par

[21] Fabien Knittel, Marc Benoît, Michelle Cussenot, « Roville, 1822-1842, naissance de l'enseignement agricole… », art. cité.
[22] Marc Benoît, Fabien Knittel, « De la conférence agricole au tour de plaine : naissance d'une pratique de pédagogie agronomique », *Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture de France*, vol. 87, n°4, 2001, p. 105-112.
[23] Marc Benoît, Michelle Cussenot, Fabien Knittel, « Trois moments-clés de l'agronomie en Lorraine au XIX^{e} siècle », Jean-François Clément, François Le Tacon (dir.), *Sciences et techniques en Lorraine à l'époque de l'Ecole de Nancy*, Nancy, M. J. C. Pichon éd., 2001, p. 225-239.
[24] Fabien Knittel, *La naissance de l'enseignement de l'agriculture en Lorraine, 1750-1848*, Maîtrise d'histoire, (M. Benoît, G. Viard, dir.) Université de Nancy-II/INRA-SAD (Mirecourt), Dactyl., 2000, 188 p. Aujourd'hui cela correspond à la 1ère année du diplôme de Master. Une histoire des diplômes du supérieur serait à écrire : du DES en passant par la maîtrise jusqu'à l'actuel Master.

exemple, et d'échanger avec d'autres agronomes intéressés par l'histoire de l'agronomie, au premier rang desquels Paul Robin, directeur de recherches à l'INRA à Montpellier et avec qui j'ai débuté une relation amicale et professionnelle autour des enjeux de l'écriture de l'histoire de l'agronomie ; lui plutôt intéressé par la période fin XVII^{e}-XVIII^{e} siècle alors que je travaillais davantage sur la période 1750-1850. Ces rencontres du Pradel ont été l'occasion de développer des partenariats pour construire les premières pistes d'une recherche interdisciplinaire en histoire de l'agronomie[25].

Lors de ces rencontres entre historiens et agronomes j'ai proposé deux communications. La première a été consacrée à démontrer la pérennité des principes pédagogiques à travers l'étude de la conférence agricole initiée par Mathieu de Dombasle dans son Institut à Roville-devant-Bayon à partir de 1826, c'est-à-dire une observation dirigée du domaine durant laquelle les pratiques culturales sont observées, commentées et critiquées. Cette pratique a été mise en parallèle avec la technique du tour de plaine, pratique pédagogique contemporaine fondée sur une démarche approchante de type clinique, mise en œuvre dans les institutions d'enseignement agricole et agronomique actuelles et formalisée par l'agronome, et professeur à l'Institut National Agronomique de Paris-Grignon, Michel Sebillotte en 1978[26]. Avec Marc Benoît nous sommes récemment revenus sur ce chantier des enjeux pédagogiques de la place de la démarche clinique dans la formation des agriculteurs et des agronomes. Cette fois-ci sont articulés, dans le cadre d'une réflexion sur le temps long, les conférences agricoles, le tour de plaine et les « ateliers Terrain » mis en œuvre par l'Association française d'agronomie (AFA) fondée en 2008[27]. Avec la « conférence agricole », pratique pédagogique initiée par Mathieu de Dombasle au milieu des années 1820, l'observation reçoit un statut de démarche intellectuelle nécessaire à l'enseignement agronomique. En 1969, dans un article fondateur[28], Michel Sebillotte, propose le tour de plaine, pratiqué et impulsé pour diagnostiquer les états attendus et obtenus des couverts végétaux d'une exploitation agricole. Les « ateliers Terrain » de l'AFA ont pour objectif des

[25] Deux publications collectives en ont résulté : *Les entretiens du Pradel (1er édition)*, Actes du colloque international « Autour d'Olivier de Serres : pratiques agricoles et pensée agronomique » (27-29 septembre 2000), *Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture de France*, vol. 87, n°4, 2001 ; Alain Belmont (textes réunis par), *Autour d'Olivier de Serres. Pratiques agricoles et pensée agronomique du Néolithique aux enjeux actuels.* Actes du colloque du Pradel, 27-29 septembre 2000, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, coll. « Bibliothèque d'histoire rurale, 6 »

[26] Michel Sebillotte, *Agronomie : l'observation au champ*, cours ronéoté, Paris, INA-PG, 1978, 43 p. ; Marc Benoît, Fabien Knittel, « De la conférence agricole au tour de plaine… », art. cité.

[27] Marc Benoît, Fabien Knittel, « Une brève histoire de l'agronomie clinique depuis le XIX^{e} siècle. Trois pratiques de l'observation *in situ* : les conférences agricoles, les tours de plaine et les ateliers Terrain », *Agronomie, Environnement et Sociétés*, vol. 7, 2017-2, p. 13-18.

[28] Michel Sebillotte, « Le « tour de plaine » Facteur de rentabilité dans l'entreprise agricole », dans *Entreprise agricole*, n° 1534, 1969, repris dans *OCL* 2011, 18-3, p. 105-112.

apprentissages *in situ* et interprofessionnels à partir du point de vue contemporain sur l'agronomie qui met en avant l'apprentissage à l'observation des états du champ cultivé, des sols et des paysages. Ces trois pratiques d'agronomes ont un point commun fort qui est celui de l'organisation de la pratique d'observation, au service d'une approche clinique du fonctionnement des systèmes de culture. Il s'agit de relier des faits construits par les techniques agricoles aux entités construites : état d'un champ ou état d'un paysage[29].

La seconde communication a permis de mettre en avant les premiers axes d'une recherche sur le travail d'un agronome au début du XIX[e] siècle, à travers l'exemple de Mathieu de Dombasle[30]. Ma réflexion a porté sur la première expérience agricole proprement dite de Mathieu de Dombasle, installé dans une exploitation agricole à Monplaisir, près de Nancy, pour produire du sucre de betterave. Il profite du contexte économique lié au Blocus continental et contre blocus pour transformer le jus de betterave en sucre à partir de procédés mis au point par des chimistes allemands. J'ai alors démontré comment la formation de chimiste permet à Mathieu de Dombasle de fonder son entreprise de sucre de betterave dès 1809, c'est-à-dire avant les injonctions du pouvoir napoléonien de 1810-1811. Cette communication a été l'occasion de réaliser une recherche sur l'histoire des techniques sucrières et celle de la culture de la betterave, encore trop peu connues. Ce travail a permis de montrer aussi que précurseur dans son entreprise de transformation du sucre de betterave, Mathieu de Dombasle ne trouve pas la matière première nécessaire, ce qui l'amène à cultiver lui-même la betterave, sur des terres achetées avec la fortune familiale. Je montre alors quel a été le processus qui a mené Mathieu de Dombasle, chimiste de formation, spécialiste de la chimie de l'eau, à devenir agronome. Là encore j'ai poursuivi mes investigations sur ce que Mathieu de Dombasle et ses contemporains appelaient la « question des sucres ». Tout d'abord dans le cadre de ma thèse, dont une partie du second chapitre reprend, corrige parfois, et approfondit les premières réflexions initiées en septembre 2000[31]. Ensuite, plus récemment encore, en mars 2014, à l'occasion d'une journée d'étude organisée par mes collègues du CRESAT de Mulhouse, j'ai rouvert ce dossier consacré à la culture de la betterave à sucre et

[29] Marc Benoît, Fabien Knittel, « Une brève histoire de l'agronomie clinique depuis le XIX[e] siècle. Trois pratiques de l'observation *in situ*… », art. cité, p. 18.
[30] Marc Benoît, Fabien Knittel, « Mathieu de Dombasle à Monplaisir, ou comment devenir agronome en produisant du sucre de betterave en Lorraine au début du XIX[e] siècle », dans Alain Belmont (textes réunis par), *Autour d'Olivier de Serres. Pratiques agricoles et pensée agronomique du Néolithique aux enjeux actuels*, Rennes, PUR, 2002, coll. « Bibliothèque d'histoire rurale, 6 », p. 255-274.
[31] Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.*, p. 79-95.

aux techniques de fabrication et de distribution/vente du sucre dans la première moitié du XIX^{e} siècle[32].

Par ailleurs, articulant ma réflexion menée à l'échelle régionale (Lorraine) avec celle de Ronald Hubscher à l'échelle nationale dans ses *Maître des bêtes*[33], j'ai aussi approfondi la question de l'enseignement vétérinaire entre 1760 et 1850. Développant un chapitre de mon mémoire de Maîtrise, j'ai rédigé un article où je montre la place importante occupée par les élèves vétérinaires lorrains au sein des institutions d'enseignement vétérinaires naissantes en faisant le lien avec le développement ultérieur de l'enseignement agricole dans la région[34]. Un grand nombre des données utilisées pour cet article ont servi à nourrir une partie du sixième chapitre de ma thèse consacré aux premières leçons d'économie rurale dispensées dans les écoles vétérinaires à la fin du XVIII^{e} et au début du XIX^{e} siècle[35].

La plupart de ces recherches ont été menées durant des périodes estivales de stage au sein de la station SAD de l'INRA à Mirecourt. Or arrivé à un certain âge il faut songer à exercer un métier afin d'en obtenir une rémunération qui permette de vivre de manière autonome et, par ce travail, s'assurer une place (voire une reconnaissance) au sein de la société. Vu le peu de débouchés professionnels offerts aux historiens et historiennes je me suis orienté vers le plus classique, l'enseignement secondaire. C'est pourquoi, parallèlement à mes recherches pour le mémoire de Maîtrise j'ai préparé le CAPES (certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement secondaire) d'histoire-géographie. Ce concours une fois obtenu, en juillet 2000, j'ai mené parallèlement une double carrière en quelque sorte, d'enseignant en lycée et collège d'un côté, et d'« apprenti » chercheur historien de l'autre. A partir de ce moment-là mon temps a été partagé entre mes 18 heures hebdomadaires d'enseignement (avec préparations et corrections en sus) et des morceaux de temps grappillés de-ci de-là pour avancer mes réflexions de chercheur. Heureusement, les presque trois mois de vacances scolaires par an m'ont permis de sillonner les routes pour prospecter dans les archives, départementales surtout, quelque fois nationales, et bien sûr pour rédiger mes mémoires universitaires et les articles qui en ont découlés. Parallèlement à mes recherches

[32] Fabien Knittel, « Mathieu de Dombasle et la question des sucres (1809-1843) », dans Ludovic Laloux, Gersande Piernas, Pascal Raggi, Clément Wisniewski (dir.), *Le sucre, entre tentations et réglementations*, (Actes de la journée d'étude de Mulhouse, 13 mars 2014), Roubaix, Archives Nationales du Monde du Travail éd., 2014, p. 49-59.

[33] Ronald Hubscher, *Les maîtres de bêtes. Les vétérinaires dans la société française (XVIII^{e}-XX^{e} siècle)*, Paris, Odile Jacob, 1999.

[34] Fabien Knittel, « L'enseignement vétérinaire : un progrès pour le monde agricole (1761-1848). L'exemple lorrain », *Cahiers lorrains*, 2004-1, p. 26-47. Les aléas de l'édition des revues universitaires expliquent le temps assez long entre la rédaction de l'article à l'été 2000 et sa publication mi-2004.

[35] Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.*, p. 231-236.

principales, les enjeux pédagogiques de ma tâche d'enseignant dans le secondaire m'ont amené à des réflexions d'ordres didactique et pédagogique sur la manière de transmettre un savoir historique à des élèves de niveau collège. A partir d'expérimentations pédagogiques j'ai formalisé mes réflexions dans quelques modestes articles dont, par exemple, celui qui a été consacré à l'enseignement du rôle historique de Maurice Barrès en classe de 3e (étude menée dans le collège éponyme)[36]. C'est une réflexion loin d'être anecdotique, même si le lieu de publication reste assez confidentiel (mais je suis loin de ma spécialité). Elle m'a permis de prendre un certain recul épistémologique sur la discipline que j'enseignais (et enseigne toujours) et pratiquais (et pratique encore) en tant que chercheur.

A partir de septembre 2000 a débuté pour moi une décennie intense d'enseignement dans plusieurs lycées et collèges, notamment en zone d'éducation prioritaire (ZEP) et de recherches simultanées dans le cadre de mon 3e cycle universitaire. C'est souvent à ce moment-là que dans les mémoires de synthèse des dossiers d'habilitation d'historiens et d'historiennes le « goût de l'archive » est évoqué. J'ai lu relativement tôt l'ouvrage éponyme d'Arlette Farge, dès la fin des années 1990[37], pour essayer d'y voir plus clair dans les méandres des dépôts d'archives que je commençais à fréquenter assidûment. C'est un passage quasi obligé que de consacrer un paragraphe à ce « goût de l'archive » dans le dossier d'habilitation, goût qui serait constitutif d'une partie de la professionnalité historienne. J'utilise le conditionnel car rapidement je n'ai pas ressenti ce « goût de l'archive » si bien décrit par A. Farge sans, pour autant, me sentir à la marge du monde des historiens et des historiennes. Simplement, je n'ai pas éprouvé d'attrait particulier lors de l'enquête pour la sensation d'inédit contenu dans les liasses de vieux papiers qui m'étaient communiquées par les personnels des archives. Mon travail en archives n'a donc pas été sublimé, mais a plutôt été ressenti comme un passage obligé, nécessaire car comment faire de l'histoire sans sources inédites, de premières mains ? Toutefois, pas de désillusion mais plutôt une forme d'interrogation face au ressenti de mes maîtres et collègues lorsqu'ils/elles abordent cette question du rapport aux archives. Je n'ai tout simplement pas partagé cet émerveillement. Cette particularité ne fait cependant pas de moi un historien différent ou à part. Je suscite peut-être quelque fois l'étonnement chez certains, certaines de mes collègues lorsque j'avoue ne pas aimer plus que cela le travail en archive. Ce qui m'a motivé dans le travail d'historien dès mes premiers travaux de recherche c'est davantage l'enquête en elle-même quelque-soit le

[36] Fabien Knittel, « Qui est Maurice Barrès ? Une étude critique avec une classe de troisième d'insertion du collège de Charmes (Vosges) », *Historiens et géographes de Lorraine*, Bulletin n°33, 2e semestre 2003, p. 23-27.
[37] Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Le Seuil, 1989.

support archivistique ou bibliographique utilisé. D'ailleurs, les sources imprimées se trouvant en bibliothèque m'ont bien plus fasciné et passionné. Mais cela s'explique sans doute en partie par le type de recherche que je pratique et l'orientation que j'ai donnée progressivement à mes investigations. Les traités d'agronomie du XIX^{e} siècle, souvent en plusieurs volumes, sont devenus progressivement la principale source de mes recherches. Le plaisir de la lecture en bibliothèque est bien plus grand pour moi que celui de compulser les liasses d'archives manuscrites aussi inédites soient-elles. Il ne faudrait cependant pas hâtivement en déduire un *dé*goût de l'archive qui n'est absolument pas que ce que je ressens (fort heureusement). Je ne néglige pas les sources manuscrites, indispensables à la quête de vérité, mais je n'en ressens ni ne partage l'exaltation ressenties par certains/certaines de nos collègues à leur contact. Lecture et écriture en revanche sont les deux tâches qui me font apprécier ce métier. Elles n'ont rien de spécifique à l'activité d'historien, certes, mais elles en sont constitutives et intrinsèquement indispensables. Ce goût pour la partie non spécifiquement historienne du métier explique peut-être mon intérêt pour les lectures annexes, à la marge, d'ouvrages et articles d'autres disciplines. Avec l'informatique puis l'Internet le métier d'historien / historienne s'est sensiblement transformé. Ce que montrent dans un article passionnant Nicolas Delalande et Julien Vincent où ils dressent le portrait de l'historien / historienne en *cyborg*[38]. Les supports numériques induisent un nouveau rapport aux sources, car nombreuses sont celles qui ont été numérisées[39], donc de nouvelles façons de faire de l'histoire. Les manières de lire les sources, notamment les sources imprimées, s'en trouve modifiées. Toutefois, les règles fondamentales du métier d'historien, critiques internes et externes des sources par exemple comme nous l'ont « enseigné » Langlois et Seignobos[40], ne sont pas remises en cause. Normes et pratiques des historiens et historiennes qui sont aujourd'hui discutées et débattues, notamment à l'occasion de la publication de *The History Manifesto* d'Armitage et Guildi en 2014[41]. Claire Lemercier en propose une critique serrée dans un article cinglant paru l'année suivante dans les *Annales*[42].

Enseigner à temps plein dans le secondaire a nécessité quelques aménagements à mon cursus de 3^{e} cycle universitaire. Mon Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA, aujourd'hui

[38] Nicolas Delalande, Julien Vincent, « Portrait de l'historien-ne en cyborg », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 58-4 bis, 2011, p. 5-29.
[39] On pense, par exemple, à la base Léonore pour les dossiers de Légion d'honneur ou encore au portail *Gallica* de la BNF.
[40] Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Hachette, 1898, reprint Kimé, 1992, rééd. Lyon, ENS éd., 2014, préface de Gérard Noiriel.
[41] Jo Guildi, David Armitage, *The History Manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
[42] Claire Lemercier, « Une histoire sans sciences sociales ? », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2015-2, p. 345-357.

Master 2) a, par exemple, été réalisé en deux ans (au lieu d'une année), entre septembre 2000 et septembre 2002. Bien qu'accueilli au Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH) à Nancy, j'ai choisi de poursuivre mon approche pluridisciplinaire en conservant une double tutelle avec un accueil reconduit au sein de la station de recherches INRA-SAD de Mirecourt. Mon DEA a donc encore une fois été co-dirigé par un agronome, Marc Benoît, et par un historien, cette fois-ci le professeur François Roth, le professeur Georges Viard partant alors à la retraite. Si Mathieu de Dombasle est souvent cité dans les grandes synthèses d'histoire rurale[43], d'histoire régionale[44], ou d'histoire des techniques[45], il l'est de manière succincte et mes recherches m'ont permis de constater l'absence de travaux récents (en l'an 2000-2001) d'envergure le concernant, tout en prenant conscience de son rôle dans l'organisation de l'enseignement agricole et agronomique en France mais aussi dans la structuration de la discipline agronomique proprement dite. C'est pourquoi j'ai choisi de lui consacrer la suite de mes recherches tout en élargissant mes perspectives. Mon DEA a été consacré à la délimitation d'une problématique opératoire pour réaliser, dans le cadre d'une thèse de doctorat, la biographie de l'agronome Mathieu de Dombasle. Ce travail a été axé sur l'étude de l'émergence d'une pseudo-innovation, la charrue sans avant-train dite « Dombasle », premier angle d'étude choisi pour réaliser, à terme, une biographie de l'agronome lorrain où l'analyse de l'innovation permet de comprendre le rôle de savant joué par Mathieu de Dombasle en tant qu'acteur d'une première phase d'institutionnalisation de sa discipline durant la première moitié du XIX^{e} siècle[46]. Rapidement j'ai pu démontrer, et diffuser ces résultats dans un article publié dans les *Annales de l'Est* en 2002, que « l'invention » de la charrue Dombasle n'en était pas réellement une et que les techniques innovantes initiées par l'agronome lorrain se trouvaient ailleurs, notamment dans ses stratégies de diffusions par des écrits professionnels, telles les *Annales Agricoles de Roville,* véritable « journal de l'exploitation », composées de neuf tomes publiés de 1824 à 1837 et éditées chez la veuve Huzard, principal éditeur à l'époque d'ouvrages relatifs à l'agriculture[47]. Mathieu de Dombasle souhaite que ces *Annales de Roville* deviennent le vecteur des

[43] Georges Duby, Armand Wallon (dir.), *Histoire de la France rurale*, tome 3 *: Apogée et crise de la civilisation paysanne, 1789-1914*, Paris, Le Seuil, 1976.
[44] François Roth, *Histoire de la Lorraine*, t. IV, *L'Epoque contemporaine*, vol. 1 : *De la Révolution à la Grande Guerre*, Encyclopédie illustrée de la Lorraine, Nancy, PUN, 1992.
[45] Jean Boulaine, *Histoire de l'agronomie en France*, Paris, Lavoisier, 1992, rééd. 1998 ; Jean Boulaine, Jean-Paul Legros, *D'O. de Serres à R. Dumont : portraits d'agronomes*, Paris, Lavoisier, 1998.
[46] Fabien Knittel, *L'invention de la charrue « Dombasle » : un travail d'agronome dans le premier tiers du XIX^{e} siècle*, DEA d'histoire (Marc Benoît, François Roth dir.), Université de Nancy-II/INRA-SAD (Mirecourt), 2002, 115 p., dactyl.
[47] Fabien Knittel, « La diffusion d'une pédagogie agricole : les écrits de Mathieu de Dombasle », *Annales de l'Est*, 2002-1, p. 131-143.

changements de pratiques culturales et de leur transformation en techniques innovantes et efficaces. Mes travaux de thèse montrent que ce n'est qu'en partie vrai. Mais il a fallu plusieurs années de travail pour arriver à ces résultats plus approfondis.

CHAPITRE II

FAIRE ŒUVRE D'HISTORIEN

Je débute ce chapitre au seuil de mes travaux de doctorat qui ont duré cinq années, de septembre 2002 à juillet 2007[1]. Après un mémoire de maîtrise sur l'enseignement de l'agriculture en Lorraine entre le milieu du XVIII^{e} et le milieu du XIX^{e} siècle, puis un mémoire de DEA consacré à la charrue sans avant-train mise au point par Mathieu de Dombasle durant les années 1810-1820, et largement diffusée ensuite dans toute l'Europe et même outre-Atlantique durant les deux décennies suivantes, et jusqu'aux années 1920-1930 bien que l'invention de la Brabant double concurrence sévèrement les charrues de l'agronome lorrain[2], disparu rappelons-le en 1843, j'ai fait le choix de rédiger une thèse consacrée à Mathieu de Dombasle sous la forme d'une approche biographique. Cette thèse d'histoire a la particularité d'être trans-période, à la jonction des périodes moderne et contemporaine,

[1] Durant ces cinq années je n'ai jamais cessé d'enseigner à temps plein dans l'enseignement secondaire, ce qui explique les deux années supplémentaires qui nous ont été accordées, s'ajoutant à la durée théorique de trois ans de la thèse dite « nouveau régime ».

[2] Sur la Brabant double voir André-Georges Haudricourt, Marielle Jean-Brunhes Delamarre, *L'Homme et la charrue à travers le monde*, Paris, Gallimard, 1955, coll. « Géographie humaine », rééd. Renaissance du Livre, 2000.

abordant un pas de temps moyen, un siècle, de 1750 à 1850[3]. Elle est intitulée *Mathieu de Dombasle, Agronomie et innovation (1750-1850)*, et a été préparée sous la direction du Professeur Simone Mazauric[4]. François Roth partant à la retraite, je me suis retrouvé en septembre 2002 dans la même situation que deux ans auparavant lors du départ à la retraite du Professeur Viard : dans l'obligation de trouver un nouveau directeur pour mes travaux de recherche. Par chance Simone Mazauric, Professeure de philosophie et historienne des sciences, spécialiste du XVII[e] siècle, arrivée à l'université de Nancy quelques années auparavant, donnait un cours d'épistémologie et d'histoire des sciences dans le cadre du DEA d'histoire. C'est à cette occasion que je l'ai rencontrée et que mes recherches l'ont intéressée. Membre du jury lors de ma soutenance de DEA, elle a accepté de suivre mes travaux de thèse quand bien même l'objet, l'agronomie, et la période, fin XVIII[e] et première moitié du XIX[e] siècle, étaient éloignés de ses propres préoccupations de chercheuse. Or, après quelques années de recul après la soutenance de ma thèse, je me rends compte que ce léger écart de spécialité entre thésard et directrice de thèse a été bénéfique, facilitant une pratique concrète de l'interdisciplinarité et favorisant des pas de côté profitables : « A l'entrecroisement de la science et de l'histoire, de la science et de la philosophie, son objet surgit… »[5]. J'ai alors, à partir de l'automne 2002, été accueilli simultanément au sein de l'unité de recherche (UR 055) de la station agronomique INRA de Mirecourt et au sein des Archives Henri Poincaré (UMR 7117 de l'université de Lorraine) afin de mettre en œuvre concrètement l'approche pluridisciplinaire choisie pour réaliser mes travaux de thèse.

Comme je l'ai déjà indiqué plusieurs fois, ma thèse, dans la continuité de mes travaux de Maîtrise et DEA, a été consacrée à l'agronome lorrain C. J. A. Mathieu de Dombasle (1777-1843). Cette thèse a été un travail d'histoire de l'agronomie, c'est-à-dire d'histoire des sciences ainsi que des techniques en même temps qu'une thèse d'histoire rurale, l'agronomie comme objet entrainant une approche mixte à la « confluence » de ces trois sous-champs disciplinaires. Embrasser l'agronomie dans sa totalité sur une période d'un siècle relève de l'ancienne thèse d'Etat, dont nous avons un exemple remarquable avec l'œuvre d'André Jean

[3] Jean Le Bihan, Florian Mazel, « Aux frontières des quatre périodes canoniques. Premier bilan d'une enquête », *Atala. Cultures et sciences humaines*, n°17 dossier : « Découper le temps. Actualité de la périodisation en histoire », octobre 2014, p. 233-247.

[4] Fabien Knittel, *Mathieu de Dombasle. Agronomie et innovation. 1750-1850*, Thèse d'histoire, sous la direction de Simone Mazauric, Nancy Université (Nancy-II) / INRA-SAD (Mirecourt), soutenue publiquement le 4 juillet 2007, 546 p., dactyl. Tapuscrit facilement accessible à l'adresse suivante : http://cyberdoc.univ-nancy2.fr/htdocs/docs_ouvert/doc401/2007NAN21005.pdf. Ma thèse de doctorat a été récompensée par le 2[e] prix de thèse 2008 du Conseil Régional de Lorraine (filière sciences humaines et sociales) puis a été publiée aux Presses Universitaires de Nancy en novembre 2009 : Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.*

[5] Claire Salomon-Bayet, « Penser la révolution pastorienne », dans Claire Salomon-Bayet (dir.), *Pasteur et la révolution pastorienne*, Paris, Payot, 1986, p. 17-62, p. 35.

Bourde consacrées à l'agronomie du XVIII[e] siècle et publiée en 1967[6]. C'est pourquoi j'ai fait le choix d'une approche plus circonscrite à partir d'un cas, et plus particulièrement un cas individuel dans le cadre d'une écriture biographique. J'ai alors développé plus spécifiquement une réflexion sur l'agronomie du travail du sol, en partant de la charrue « Dombasle », et sur les débuts de l'institutionnalisation de l'agronomie en tant que discipline scientifique en France, avec une réflexion centrale sur les processus d'innovation. Mathieu de Dombasle est un agronome reconnu par ses pairs en 1821 pour la conception d'une charrue sans avant-train innovante et pour la rédaction de ce qui est considéré comme une des premières théories, en langue française, du fonctionnement d'une charrue. Cet agronome et sa charrue dite « Dombasle », sont connus des historiens des techniques agricoles et des agronomes qui s'intéressent à l'histoire de leur discipline. Pour autant, jamais une étude systématique et approfondie n'avait encore été réalisée à son sujet. L'objet de ma biographie a donc consisté à appréhender la vie de l'agronome lorrain et la replacer dans son contexte afin d'analyser un moment, la période 1750-1850 qui en constitue la première phase, du processus d'institutionnalisation de la discipline scientifique qu'est devenue progressivement l'agronomie durant la première moitié du XIX[e] siècle[7]. Pour exposer le plus efficacement possible la trajectoire de vie de Mathieu de Dombasle j'ai choisi de fragmenter la chronologie de sa vie et de ce qui a précédé et ouvert les possibles qui lui ont permis d'œuvrer comme il l'a fait. C'est ainsi que la chronologie de ma biographie de Mathieu de Dombasle ne s'insère pas strictement entre l'année de naissance et la mort de l'agronome lorrain. J'ai étendu en amont mes investigations pour mieux comprendre dans quel cadre s'est située l'action de Mathieu de Dombasle en tant qu'agronome. J'ai donc choisi une période d'un siècle 1750-1850 au lieu de me contenter des bornes de la vie de Mathieu de Dombasle, 1777-1843. J'ai aussi étendu de quelques années vers « l'aval » afin d'étudier les répercussions de la vie de Mathieu de Dombasle sur ses émules et/ou « héritiers » directs.

La première partie de ma thèse a été consacrée à son milieu d'origine, la noblesse de robe lorraine, puis à sa formation, notamment son passage à l'Ecole centrale de Nancy, vers 1795-1797, où il étudie la chimie et plus précisément la chimie de l'eau. Cette problématique de la chimie de l'eau articulée à la chimie agricole naissante, avec les travaux de Nicolas-

[6] André Jean Bourde, *Agronomie et agronomes au XVIII[e] siècle*, Paris SEVPEN, 1967, 3 vol.
[7] Sur les phases d'institutionnalisation de l'agronomie cf. Gilles Denis, « Agronomie », dans Dominique Lecourt (dir.), *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*, Paris, PUF, 1999, rééd. « Quadrige » 2003, p. 24-29 ; Gilles Denis, « Du physicien agriculteur du XVIII[e] siècle à l'agronome des XIX[e] et XX[e] siècles : mise en place d'un champ de recherche et d'enseignement », *Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture de France*, vol. 87, n°4, 2001, p. 81-103.

Théodore de Saussure et Justus von Liebig[8], a été étendue à un autre agronome important de la fin du XIX^{e} siècle, Louis Nicolas Grandeau, dont une partie des premiers travaux ont aussi été consacrés à la chimie de l'eau. Les premiers résultats de mes investigations concernant les pratiques de laboratoire des deux futurs agronomes durant leurs études, Mathieu de Dombasle et Louis Nicolas Grandeau, ont abouti à une analyse qui était, je l'ai découvert quelques années plus tard, partiellement erronée[9]. Ces résultats consignés dans de la littérature grise, une note technique de DEA, ont été corrigés, quelques années plus tard, à la lumière d'un nouveau questionnement des sources et publiés dans un article paru dans un numéro thématique consacré à « L'eau en Lorraine » de la revue *Le Pays Lorrain*[10]. Ces premières étapes dans la vie de Mathieu de Dombasle, principalement ses années de formation intellectuelle, sont analysées pour comprendre le cheminement général de sa réflexion et ce qui l'a amené à s'intéresser à l'agriculture puis, plus spécifiquement, au travail du sol. Le but a été de montrer les caractéristiques d'un travail d'agronome au début du XIX^{e} siècle à travers ses démarches innovantes, mais aussi celles qui le sont moins voire qui ne le sont pas, et qui aboutissent à la *création* de la charrue « Dombasle ». Toutefois, la réussite de Mathieu de Dombasle et sa renommée seraient difficiles à comprendre si on en restait à son seul parcours biographique. D'où le choix de consacrer une seconde partie non pas à la suite de son existence après la mise au point et la diffusion de la charrue « Dombasle » mais à l'amont, à la période qui précède, soit principalement la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. J'ai alors cherché à expliquer les origines de la démarche intellectuelle de Mathieu de Dombasle et les éléments de structuration d'ordre mental qui ont permis ses réalisations savantes autant que techniques[11]. Pour saisir les possibles qui s'offraient à Mathieu de Dombasle durant les premières années du XIX^{e} siècle, il était nécessaire de s'interroger non pas sur les origines, recherches assez vaines puisqu'il est possible de retrouver des discours et réflexions sur

[8] Paul Robin, Marika Blondel-Megrelis, « Physiologie végétale chimique et chimie agricole, 1800-1840. Saussure, une publication à ressusciter », *Comptes rendus de l'Académie d'agriculture de France*, 87-4, 2001, p. 31-59 ; Marika Blondel-Megrelis, Paul Robin, « 1800 et 1840. Physiologie végétale et chimie agricole. Liebig, une fondation à questionner », dans Alain Belmont (dir.), *Autour d'Olivier de Serres. Pratiques agricoles et pensée agronomique du Néolithique aux enjeux actuels,* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 275-296.

[9] Fabien Knittel, *Valorisation des données scientifiques à travers l'histoire. L'exemple de deux recherches sur la chimie de l'eau entre 1810 et 1860. Réflexions méthodologiques en histoire des sciences et des techniques*, Note technique de DEA (S. Mazauric dir.), Université de Nancy-II/INRA-SAD (Mirecourt), Dactyl., 2001, 17 p.

[10] Fabien Knittel, « L'analyse chimique de l'eau en Lorraine avant Pasteur. Mathieu de Dombasle et Louis Grandeau », *Le Pays lorrain*, vol. 87, 2006-1, n° spécial : *L'Eau en Lorraine*, p. 63-66.

[11] J'ai utilisé la notion « d'outillage mental » proposée par Lucien Febvre, certes ancienne, mais toujours très utile. Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^{e} siècle. La religion de Rabelais* (1942), Paris, Albin Michel, rééd. 2003, p. 328-331.

l'agriculture depuis l'Antiquité grecque[12], mais sur les principales étapes de la construction de l'agronomie précédents les premiers travaux de Mathieu de Dombasle. Ainsi, du fait de son importance et de son rayonnement à l'échelle de plus d'un demi-siècle, l'agriculture nouvelle initiée par Duhamel du Monceau au milieu du XVIII[e] siècle, nous a paru, suivant A. J. Bourde, le point de départ le plus pertinent pour « remonter » aux prémices de l'agronomie au cœur du siècle des Lumières[13]. La démarche de l'agronome lorrain ne se comprend donc que replacée dans sa configuration (au sens de Norbert Elias[14]), c'est-à-dire au croisement de plusieurs contextes plus ou moins interdépendants : à l'échelle du royaume avec l'agriculture nouvelle et le mouvement physiocratique ; à l'échelle régionale, le Sud de la Lorraine[15], où les structures anciennes de l'agriculture, comme les nouveautés introduites par quelques grands propriétaires, comme l'intendant Chaumont de La Galaizière, influent sur les conditions de possibilités de son action[16] ; enfin, le contexte européen, puisque Mathieu de Dombasle ne cesse de s'inspirer des travaux de l'agronome prussien Albrecht Thaër ou des anglais Arthur Young et John Sinclair. Il est d'ailleurs le traducteur en français, donc le diffuseur en France, des idées de Thaër et Sinclair[17]. Dans le cadre de la mise en configuration de la vie de Mathieu de Dombasle, seule manière à mon sens de réaliser une biographie scientifiquement recevable, la question de l'élevage, ovin et bovin, à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècle dans les campagnes de l'Est est devenu un axe de recherche majeur. J'y ai consacré un chapitre de ma thèse ainsi qu'un article, où je montre la spécialisation des espaces agricoles vosgiens dans le cadre des trois systèmes agraires identifiés par les acteurs agricoles et ruraux dès le début du XIX[e] siècle[18]. L'Ouest du département devient une zone d'élevage ovin avec l'introduction du mérinos tandis que la montagne vosgienne (à l'Est) devient une « montagne à vaches », c'est-à-dire spécialisée dans l'élevage bovin laitier sur les chaumes où le fromage Géromé est fabriqué pour être vendu dans les villes proches comme

[12] Cf. Pierre Jaillette, « Les agronomes latins. Note sur une locution au-dessus de tout soupçon », dans Alain Belmont (dir.), *Autour d'Olivier de Serres. Pratiques agricoles et pensée agronomique du Néolithique aux enjeux actuels*, Rennes, PUR, 2002, p. 193-202. Sur « l'idole des origines » et les préventions qu'il faut avoir cf. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien* (1949), Paris, Armand Colin, rééd. 2002, p. 53-57.

[13] André Jean Bourde, *Agronomie et agronomes au XVIII[e] siècle*, *op. cit*.

[14] Norbert Elias, *Qu'est-ce que la sociologie ?*, La Tour d'Aigues, éd. de l'Aube, 1991 (1[er] éd. allemande 1970), p. 14.

[15] Si l'on part du découpage départemental, le Sud du département de la Meurthe et le département des Vosges.

[16] Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.,* p. 191-200.

[17] Albrecht Thaër, *Description des nouveaux instrumens d'agriculture les plus utiles*, trad. Fr. Mathieu de Dombasle Paris, Mme Huzard, 1821, 1[er] éd. Allemande 1808 (?), *Beschreibung der nutzbarsten neuen ackergeräthe* ; John Sinclair, *L'agriculture pratique et raisonnée (Code of Agriculture)*, trad. Fr. Mathieu de Dombasle, Paris, Mme Huzard , 1825, 2 vol.

[18] Fabien Knittel, « L'élevage dans les Vosges sous le Premier Empire. Quelques pistes pour une meilleure compréhension », Jean-Paul Rothiot, Jean-Pierre Husson (dir.), *L'Empire dans les Vosges et à Plombières*, Actes des journées d'études vosgiennes (Plombières-les-Bains, 25-26 septembre 2004), Epinal, éd. de la Société d'émulation des Vosges, 2005, p. 169-177.

Epinal, Nancy et Strasbourg. L'interconnexion entre les mondes ruraux et urbains a une fois encore été démontrée par cet exemple régional.

Une fois cette mise en configuration effectuée grâce à une forme d'approche régressive[19], une troisième partie a été consacrée à la place de Mathieu de Dombasle au cœur du processus d'institutionnalisation de la discipline agronomique. Ce processus est abordé à partir du cas Mathieu de Dombasle et à l'échelle régionale de la Lorraine du Sud (département de la Meurthe et des Vosges principalement). La phase d'institutionnalisation de l'agronomie étudiée s'effectue de différentes façons : à la manière de beaucoup d'autres disciplines, comme la Géographie par exemple, au sein des Académies et des Sociétés savantes locales, mais aussi, de manière plus originale, dans le cadre de la ferme exemplaire, fondée à Roville-devant-Bayon (Sud du département de la Meurthe) en 1822 par Mathieu de Dombasle, fermier, et Antoine Bertier, propriétaire. Cette ferme exemplaire devient le lieu à partir duquel Mathieu de Dombasle développe de nouvelles techniques de cultures et de nouveaux matériels aratoires, élaborés dans la fabrique fondée au sein même de l'exploitation ; matériels qu'il cherche ensuite à diffuser le plus largement possible. A l'invitation de Christian Feller, alors directeur de recherches à l'IRD (Institut de recherches pour le développement), j'ai présenté une communication lors du congrès de l'Association française d'étude des sols (AFES) au printemps 2005. Après discussions et échanges critiques avec Jean Boulaine et Jean-Paul Legros ma communication est devenue un article publié dans la revue *Etude et Gestion des Sols*[20]. *EGS* n'est pas une revue très connue des historiens et historiennes mais c'est une revue prestigieuse dans le monde de la pédologie et de l'agronomie. Cela a donc été une fierté que d'y publier un article exposant mes premières conclusions concernant la conception de la charrue « Dombasle » jusqu'à la reconnaissance de Mathieu de Dombasle par ses pairs en 1820-1821. J'y propose une première analyse d'une innovation technique en matière de travail du sol durant la première moitié du XIX^{e} siècle ; pistes qui ont été reprises et approfondies dans le troisième chapitre de ma thèse. La démarche « dombaslienne », oscillant entre empirisme et théorie est expliquée, tandis que j'ai mis plus particulièrement l'accent sur les modifications des pratiques des agriculteurs qui utilisent la charrue « Dombasle ».

Mathieu de Dombasle est suivi par quelques émules dont j'ai retenu les deux cas les plus représentatifs en Lorraine : Jean-Joseph Grangé, concepteur lui aussi de charrues

[19] Mise en œuvre assez différente cependant de ce que Marc Bloch a proposé dans *Les Caractères originaux de l'histoire rurale française*, Oslo, 1931, dernière édition, Paris, A. Colin, 1999, préface Pierre Toubert.
[20] Fabien Knittel, « La charrue « Dombasle » (*c*. 1814-*c*. 1821) : histoire d'une innovation en matière de travail du sol », *Etude et Gestion des Sols*, vol. 12, 2005-2, p. 187-198.

innovantes et Louis Poirot de Valcourt introducteur du dynamomètre pour la mesure de l'efficacité des labours. Avant d'aborder la quatrième et dernière partie de la thèse de doctorat que j'ai consacrée à Mathieu de Dombasle, arrêtons-nous sur le cas Poirot de Valcourt, agronome toulois, auquel j'ai consacré un ouvrage, paru à la fin de l'année 2015[21]. Lors de la rédaction de ma thèse j'ai exploité le catalogue de la bibliothèque de Louis Poirot de Valcourt (1771-1855), mais sans être en mesure, matériellement, de publier cette source rare et riche d'informations. Poirot de Valcourt est un agronome du premier XIX^{e} siècle guère connu aujourd'hui, même des spécialistes de l'histoire de l'agronomie, alors que son œuvre, bien que peu originale par rapport à la production d'écrits agronomiques de son époque, n'est pas dénuée d'intérêt sur le plan historique. C'est pourquoi je l'ai considéré comme un agronome ordinaire par opposition aux agronomes célèbres qui sont davantage restés dans les mémoires comme Duhamel du Monceau, Jean-Baptiste Boussingault et, aussi, mais dans une moindre mesure, Mathieu de Dombasle.

Poirot de Valcourt a légué, à sa mort, sa bibliothèque, accompagnée de son catalogue manuscrit, à la ville de Toul (Lorraine). Si le contenu de la bibliothèque elle-même ne correspond pas à un fonds spécifique de la bibliothèque de Toul, le catalogue, en revanche, a pu être retrouvé. Ce document rare du milieu du XIX^{e} siècle, inédit jusqu'alors, a donc été publié par mes soins à la fin de l'année 2015[22]. Cette publication s'accompagne d'une analyse historique de la source elle-même ainsi que d'une analyse du principal ouvrage écrit par Poirot de Valcourt, les *Mémoires sur l'agriculture*, édités en 1841. En effet, me contenter de publier le texte brut de ce catalogue m'est apparu de peu d'intérêt sur le plan historiographique. D'où la volonté de croiser les résultats de l'analyse du catalogue avec l'œuvre même de l'agronome toulois. C'est un ouvrage où sont croisées histoire des bibliothèques, histoire culturelle, histoire des sciences et des techniques et, enfin, histoire rurale. A peu de choses près là où se situent la plupart de mes travaux.

L'objectif de l'ouvrage a été d'atteindre à une meilleure connaissance des bibliothèques privées de savants du premier XIX^{e} siècle, et, en même temps, de mettre en perspective critique le processus historique d'institutionnalisation de l'agronomie, à travers une nouvelle étude de cas spécifique. Ce travail a pu être mené à bien grâce aux financements obtenus dans le cadre du projet ELHOISE coordonné par Laurent Rollet, enseignant-chercheur aux Archives Poincaré (UMR 7117, CNRS/Université de Lorraine), au sein de la

[21] Fabien Knittel, *De la bibliothèque aux champs. Le travail d'agronome de Louis Poirot de Valcourt (1771-1855)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, coll. « Histoire des Institutions Scientifiques », 2015, 126 p. Ouvrage inclus dans le second volume du présent dossier d'HDR.
[22] *Ibid*., p. 17-36.

MSH Lorraine. Ce financement a permis de rémunérer une vacation pour assurer la saisie informatique du catalogue lui-même. Ensuite, je suis parti des premiers jalons posés dans les paragraphes consacrés à Poirot de Valcourt dans le neuvième chapitre de ma thèse. J'ai repris l'analyse, corrigé quelques données factuelles erronées et approfondi considérablement l'étude des *Mémoires sur l'agriculture*. J'ai proposé dans cet ouvrage une forme de « raisonnement clinique »[23]. C'est l'agronomie d'une époque que j'ai essayé de comprendre à travers l'étude du cas singulier de Poirot de Valcourt. Dans le but de donner à voir (à lire) les pratiques sociales au sein d'une discipline scientifique, l'agronomie, aux frontières de multiples contextes[24]. Contrairement à mon travail consacré à Mathieu de Dombasle, je me suis efforcé de bien distinguer ma démarche d'une biographie *stricto sensu*. L'objet de ce livre est une réflexion, à partir d'une singularité locale, qui pose des questions plus larges se rapportant à la discipline agronomique et à son histoire. Cela a été une façon pour moi de poser la question de l'échelle d'analyse, des « jeux d'échelles », où l'on confronte les acteurs sociaux aux macrostructures dans le cadre desquelles ils agissent[25]. Cet ouvrage a donc consisté en une nouvelle analyse, après celle consacrée à Mathieu de Dombasle, d'une « modulation particulière » de l'histoire de l'agronomie au XIX^{e} siècle.

Enfin, pour revenir à ma thèse, dans une quatrième et dernière partie, il s'est agi de montrer que l'innovation est au cœur de la démarche de Mathieu de Dombasle mais qu'elle concerne principalement les procédés de diffusion et non ce qui est diffusé et souvent présenté par ailleurs comme des innovations alors que tel n'est pas toujours le cas, comme l'exemple de la charrue « Dombasle » le prouve. Les *Annales Agricoles de Roville*, publication annuelle, contenant les résultats de l'ensemble des opérations culturales menées dans la ferme exemplaire et des articles de réflexions sur les moyens d'améliorer l'agriculture, constituent l'un des procédés de diffusion les plus efficaces mis en œuvre par Mathieu de Dombasle. Cependant, le procédé le plus innovant, sans doute, correspond aux réunions agricoles de Roville, journées lors desquelles sont accueillis les exploitants de la région qui assistent à la visite de l'exploitation modèle et à des démonstrations de matériels. Les concours de labour organisés durant ces réunions, sont un facteur d'émulation important, prélude à la création des comices agricoles. Mais, l'essentiel correspond surtout à l'Institut agricole, une des premières structures européennes pérennes d'enseignement agricole, fondé en 1826, où Mathieu de

[23] Gilles Gaston Granger cité par Pierre Livet, « Les diverses formes du raisonnement par cas », dans Jacques Revel, Jean-Caude. Passeron (dir.), *La pensée par cas*, Paris, EHESS éd., 2003, p. 233.
[24] Albert R. Jonsen, Stephen Toulmin, *The Abuse of Casuistry. A History of Moral Reasoning*, Berkeley, University of California Press, 1988, rééd. 1990.
[25] Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Seuil , 1996, p. 10 et p. 24.

Dombasle a formé des chefs de domaine, ainsi que, et c'est le plus important, les cadres de l'enseignement agricole et agronomique de la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

Les premiers résultats d'étape ont été publiés dans un premier article paru dans les *Annales de l'Est* dès 2002[26], puis exposés lors de la séance du 1er juin 2005 du séminaire de Gérard Bodé (INRP-SHE), à l'Ecole Normale Supérieure. Par la suite, j'ai croisé mes données avec celle de Pascal Raggi, auteur d'une thèse sur le travail dans les mines de fer Lorraine au XX^{e} siècle[27], afin de mener une étude comparative sur les innovations à la mine et au champ en Lorraine aux XIX^{e} et XX^{e} siècles[28]. Les résultats de cette recherche comparative ont été exposés lors du 131^{e} Congrès du CTHS qui se déroulait alors à Grenoble du 24 au 29 avril 2006. Les processus d'innovation sont d'une rare complexité qu'il faut cependant comprendre pour saisir les modalités du progrès[29]. La notion d'innovation dépasse largement le simple domaine de l'invention même si celui-ci en est un point de départ[30]. La diffusion et l'usage sont des dimensions cruciales de l'analyse des mécanismes de l'innovation : « bien des nouvelles technologies n'ont pas réussi à créer de nouveaux usages [et] il est nécessaire d'associer, dans une même réflexion, technique et usage… »[31]. Avec Pascal Raggi nous avons alors suivi Antoine Picon lorsqu'il affirme que « la construction sociale des techniques tend à estomper la distinction traditionnelle entre invention et innovation au profit de la reconnaissance d'itinéraires complexes, voire même tortueux, itinéraires nécessairement singuliers dans leur déroulement »[32]. Les mécanismes de l'innovation technique, les modalités de sa diffusion ainsi que les résistances au processus innovant possèdent donc des spécificités propres selon l'époque et les secteurs d'activités envisagés. Mais, inversement, il existe aussi des points communs. Cette dialectique a été étudiée, pour cette communication et l'article qui en a résulté, à travers l'étude comparative, dans l'espace lorrain, d'un travail d'agronome au début du XIX^{e} siècle et de la mécanisation dans les mines de fer pendant les années 1950-

[26] Fabien Knittel, « La diffusion d'une pédagogie agricole : les écrits de Mathieu de Dombasle », *Annales de l'Est*, 2002-1, p. 131-143.
[27] Pascal Raggi, *Les mineurs de fer au travail*, Nancy, éd. Serpenoise, 2007, 245 p., préface de François Roth.
[28] Fabien Knittel, Pascal Raggi, « Innovations à la mine et au champ : agronomes et ingénieurs des mines en Lorraine (XIX^{e}-XX^{e} siècles) », Gérard Pajonk (dir.), *Concepts, cultures et progrès scientifiques et techniques, enseignement et perspectives*, Actes du 131^{e} Congrès CTHS (Grenoble, 24-29 avril 2006), Paris, CTHS éd., 2009, p. 49-64.
[29] Voir Jean-Pierre Chauveau, « l'étude des dynamiques agraires et la problématique de l'innovation », dans Jean-Pierre Chauveau *et al*. (dir.), *L'innovation en agriculture. Questions de méthodes et terrains d'observation*, Paris, IRD éd., 1999, p. 10-31 ; Thierry Gaudin, « De l'innovation à l'évaluation technologique », *Annales des Mines*, oct.-nov. 1974, p. 7-10.
[30] Liliane Hilaire-Pérez, Anne-Françoise Garçon (dir.), *Les chemins de la nouveauté. Innover, inventer au regard de l'histoire*, Paris, CTHS éd., 2003.
[31] Pascal Flichy, *L'innovation technique. Récents développement en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, Paris, La découverte, 1995, p. 9.
[32] Antoine Picon, « Construction sociale et histoire des techniques », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, mai-juin 1995, n° 3, p. 531-535, p. 532.

1970[33]. La présentation des principaux outils, charrues et engins miniers, a permis, tout d'abord de connaître les mécanismes d'émergence et la mise en œuvre des innovations. Ensuite, nous nous sommes intéressés aux influences scientifiques et technologiques qui ont entraîné, chez les agronomes et les ingénieurs des mines, la conception de *procès* de travail reposant sur l'utilisation de nouveaux moyens techniques. Enfin, la diffusion des innovations a également été abordée car celles-ci se sont généralisées en faisant oublier les réticences premières concernant leur application. Si l'on prend l'exemple de la « charrue Dombasle », j'ai conclu que ce n'est pas un outil si « révolutionnaire. » En revanche, du fait d'une large diffusion durant les années 1820-1850 cette charrue peut être considérée comme une innovation majeure. « Il ne saurait exister du même coup de voie royale de l'innovation »[34]. Plusieurs catégories d'acteurs peuvent alors être identifiées : les précurseurs, c'est-à-dire souvent les inventeurs, les suiveurs et les retardataires voire des opposants[35].

Nombreuses sont les pistes de réflexions et les hypothèses qui ont été présentées lors des colloques et séminaires auxquels j'ai participé durant ces années d'études doctorales. Par exemple, la question du travail au sein de la ferme exemplaire fondée par Mathieu de Dombasle en 1822 a été l'un des premiers axes d'étude travaillé pendant l'année 2001-2002[36]. J'ai présenté ces premiers résultats lors du colloque « Mathieu de Dombasle » qui s'est déroulé dans le cadre du 127e congrès du CTHS, à Nancy du 15 au 20 avril 2002, sous la responsabilité principale de Jean-Claude Bonnefont, Professeur de Géographie à l'université de Nancy 2 et secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas[37]. J'ai alors pu y montrer les structures et le fonctionnement quotidien de la ferme exemplaire de Roville-devant-Bayon, en aboutissant à la conclusion que Mathieu de Dombasle y poursuit alors les axes de réflexions initiés par les agronomes des Lumières depuis Duhamel du Monceau et son *Traité de la culture des terres* publié en 1750. C'est un représentant de ce que Peter M. Jones a récemment qualifié d'*Agricultural Enlightenment*[38]. Après ce 127e congrès du CTHS, j'ai pris en charge

[33] A partir des premiers résultats aboutissant à nos thèses respectives quelques mois plus tard. Pascal Raggi, *Les mineurs de fer au travail*, *op. cit.* ; Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.*
[34] Antoine Picon, « Construction sociale et histoire des techniques », *op. cit*., p. 532.
[35] P. Diederen *et al*., « Innovation adoption in agriculture : innovators, early adopters and laggards », *Cahiers Economie et Sociologie Rurales*, n° 67, 2003, p. 29-50.
[36] Fabien Knittel, « L'organisation du travail dans une ferme-exemplaire, vers 1810-1843 », *Annales de l'Est*, 2006-1, p. 33-49.
[37] Par ailleurs auteur d'une communication publiée peu après dans les *Annales de l'Est* : Jean-Claude Bonnefont, « Les agronomes de la Société royale des Sciences et Belles-Lettres de Nancy (1750-1793) : les précurseurs de Mathieu de Dombasle en Lorraine », *Annales de l'Est,* 2006-1, p. 51-67.
[38] Peter M. Jones, *Agricultural Enlightenment. Knowledge, Technology and Nature, 1750-1840*, Oxford, University Press, 2016. Sur cette notion et les difficultés de sa traduction en Français cf. *Le Lait des agronomes*, vol. 3 du présent dossier d'HDR, p. 5-6.

la publication des actes du colloque « Mathieu de Dombasle » dans le cadre d'un numéro spécial des *Annales de l'Est* au début de l'année 2006[39].

Sur le plan méthodologique, j'ai mené une importante réflexion historiographique et épistémologique sur l'écriture de la biographie, dont les principales idées se trouvent dans le premier chapitre de ma thèse[40]. Mais aussi, sous la forme d'une mise en pratique empirique des postulats théoriques développés dans ce chapitre, dans mon étude biographique du professeur d'agriculture socialiste Androphile Lagrue[41]. C'est Claude Mazauric qui m'a « présenté » et « confié » Androphile Lagrue. En 2005, François Gaudin recherchait des historiens et historiennes pour écrire sur les destinées des collaborateurs de Maurice Lachâtre, le premier éditeur de Marx en Français et lexicographe important. Parmi eux se trouvait Lagrue, professeur d'agriculture à l'école normale de Nancy et socialiste à la longévité rare au XIX^{e} siècle, né en 1810 et mort après 1894 (sa date exacte de décès n'est pas connue). François Gaudin a proposé à Claude Mazauric de se charger de la notice de Lagrue mais ce dernier a alors pensé à moi, engagé dans ma thèse d'histoire de l'agronomie et donc susceptible d'être intéressé par le sujet. Et ce fut le cas. Emmanuel de Waresquiel a consacré quelques pages à cet exercice particulier pour les historiens qu'est l'écriture biographique[42]. Il était particulier mais l'est de moins en moins. Il est devenu fréquent, et accepté, pour les historiens d'écrire des biographies, surtout depuis le dépoussiérage épistémologique du genre durant les années 1980-1990[43]. Du grec « écriture d'une vie », la biographie consiste à analyser le cours d'une vie humaine, « ce module existentiel fondamental »[44]. La biographie est un genre hybride, à la frontière de l'histoire et de la littérature, longtemps perçu comme « mineur, confus, douteux », c'est un genre qui bénéficie d'un succès renouvelé. Aujourd'hui où l'on parle d'une « histoire en miettes », pour reprendre l'expression de François Dosse[45], période sans école dominante et où nombre de genres et d'approches cohabitent, la biographie historique est redevenue une manière d'écrire l'histoire parmi d'autres, à fort potentiel

[39] Dossier « C.-J.-A. Mathieu de Dombasle (1777-1843) et l'agronomie en Lorraine » (Actes du colloque « Mathieu de Dombasle », CTHS, Nancy, 2002), *Annales de l'Est*, 2006-1, p. 5-148.
[40] Fabien Knittel, *Agronomie et innovation…, op. cit.*, p. 33-63.
[41] Fabien Knittel, « Androphile Lagrue : Un professeur d'agriculture progressiste à travers le XIX^{e} siècle », François Gaudin (dir.), *Le monde perdu de Maurice Lachâtre*, Paris, H. Champion, 2006, p. 229-250.
[42] Emmanuel de Waresquiel, *L'histoire à rebrousse-poil : les élites, la Restauration, la Révolution*, Paris, Fayard, 2005, p. 36-42.
[43] Jacques Le Goff« Comment écrire une biographie historique aujourd'hui », *Le Débat*, n° 54, 1989 ; Giovanni Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, nov.-déc. 1989, n° 6, p. 1325-1336 ; François Dosse, *Le pari biographique. Ecrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005.
[44] Daniel Madelénat, *La biographie*, Paris, PUF, 1984, p. 9-10, p. 13 et p. 20.
[45] François Dosse, *L'histoire en miette : des Annales à la « nouvelle histoire »*, Paris, La Découverte, 1987, rééd. 2010.

éditorial mais peut-être pas encore toujours considérée à l'égal d'autres approches[46]. N'oublions pas les « trois idoles de la tribu des historiens » dénoncées par François Simiand en 1903 : l'individu, la politique et la chronologie[47]. Le genre biographique souffre donc encore actuellement de son « étiquetage » positiviste alors que les biographies écrites actuellement n'ont guère de similitudes avec les histoires de grands hommes rédigées au début de la III[e] République. J'ai prolongé mes réflexions sur l'écriture biographique en histoire et plus particulièrement en histoire des sciences dans le cadre d'une communication qui est devenue un chapitre de l'ouvrage *Les uns et les autres... Biographies et prosopographies en histoire des sciences*, publié sous la direction de Laurent Rollet et Philippe Nabonnant dans le cadre du projet 2007-2012 de l'Equipe Lorraine d'Histoire des Institutions Scientifiques et Educatives (ELOHISE)[48]. Ce projet auquel j'ai participé a été financé par la MSH Lorraine et coordonné par Laurent Rollet[49]. C'est à ce moment, à partir de l'automne 2008, que je suis devenu chercheur associé aux Archives Poincaré (UMR CNRS 7117). A partir de mon expérience de l'écriture d'une biographie mon objectif dans cet article a été de montrer la validité de l'approche biographique en histoire des sciences, et plus particulièrement de l'agronomie, à travers l'exemple lorrain du XIX[e] siècle.

J'ai poursuivi mes réflexions sur la biographie à partir du cas d'un autre agronome nancéien[50], Louis Nicolas Grandeau (1834-1911), fondateur de la station agronomique de l'Est en 1869[51], à partir de 1872 professeur de chimie agricole et de physiologie appliquée à l'agriculture à la faculté des sciences de Nancy, dont il devient le doyen de 1879 à 1888, en même temps qu'il enseigne à l'école forestière à Nancy. Grandeau est un diffuseur, il collabore très tôt à des journaux scientifiques ou agricoles, et écrit régulièrement dans *Le Bon Cultivateur* et les *Annales de la Société Centrale d'Agriculture de Nancy*. Il est à l'origine de la création, en 1872, des *Annales de la Science Agronomique française et étrangère* dont il est rédacteur en chef. En 1893, Grandeau devient aussi rédacteur en chef du *Journal d'Agriculture pratique*. Mais il est très tôt, dès 1861, rédacteur au *Temps*, journal dont il est membre fondateur et pour lequel il

[46] François Dosse, *Le pari biographique…, op. cit*., p. 17-55.
[47] François Simiand, « Méthode historique et science sociale. Etude critique d'après les ouvrages récents de M. Lacombe et de M. Seignobos », *Revue de synthèse historique*, VI, n°16, 1903, p. 1-22 ; Gérard Noiriel, *Penser avec, penser contre*, Paris, Belin, 2003, p. 48.
[48] Fabien Knittel, « L'écriture biographique en histoire des sciences et des techniques : réflexions à partir du cas de l'agronome Mathieu de Dombasle (1777-1843) », Laurent Rollet, Philippe Nabonnant (dir.), *Les uns et les autres... Biographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, coll. « Histoire des Institutions Scientifiques », 2012, p. 177-188.
[49] Dans le cade de l'Axe 4 puis, en 2010, de l'Axe 6 de la MSH Lorraine (USR 3261/Université de Lorraine).
[50] Jean-Claude Passeron, Jacques Revel (dir.), *Penser par cas*, Paris, EHESS éd., 2005.
[51] Nathalie Jas, *Au carrefour de la chimie et de l'agriculture, les sciences agronomiques en France et en Allemagne, 1840-1914*, Paris, EAC, 2001.

rédige des centaines d'articles de haute vulgarisation[52]. Inspecteur général de l'agriculture, il devient enseignant au Conservatoire des Arts et Métiers à partir de 1889. Ce travail a abouti à la rédaction d'une notice biographique, co-écrite avec Laurent Rollet, publiée dans le dictionnaire biographique des enseignants de la faculté des Sciences de Nancy, qui a paru au début de l'année 2017[53]. Les matériaux de cet article ont aussi servi en partie pour une communication portant sur le rôle de l'édition dans la carrière universitaire de Grandeau lors du colloque « Edition et Université, XIX^{e}-XXI^{e} siècles » (co-organisé par l'Ecoles Nationales des Chartes et l'ENS), qui s'est déroulé les 4 et 5 novembre 2010, à Paris[54]. Participer à l'élaboration du dictionnaire des enseignants de la faculté des Sciences de Nancy a aussi été pour moi l'occasion de m'intéresser à la biographie de sans-grades comme Pierre Gobert (1881-1915), chargé de conférence de laiterie, Henri Grandeau (1857-1897), fils de Louis Nicolas, chef de travaux d'agronomie, ou encore Victor Marange (1858-1943), chargé de conférences d'art vétérinaire et de police sanitaire[55].

Evoquer le cheminement méthodologique et théorique de l'écriture biographique impose quatre temps : le premier consiste à justifier le choix de la biographie ; le second à montrer l'articulation complexe entre le cas particulier et sa configuration ; le troisième à montrer la fécondité pour l'histoire de l'agronomie (et des sciences plus globalement) de cette démarche biographique ; enfin, le quatrième temps est un dépassement de la démarche théorique initiale et l'exposé de nouvelles perspectives d'écritures biographiques. « L'auteur des « Vies » n'est (…) pas celui qui opère la sélection : le choix s'impose à lui par une sorte de décision implicite issue d'une reconnaissance collective »[56]. Si un historien ou une historienne décide d'écrire une biographie, c'est qu'il/elle juge tout d'abord que la vie qu'il/elle entreprend d'étudier et d'expliquer a un intérêt sur le plan historique, c'est-à-dire qu'elle apporte un éclairage au contexte général, que le rôle joué par le *biographé* ait été central ou non. Mais pour identifier cet intérêt historique, il est nécessaire de se référer à des

[52] François Le Tacon, « Louis Nicolas Grandeau, un des pères de la révolution agricole au XIX^{e} siècle », *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, XV, 2000-2001, p. 345 et s. ; voir aussi Jean Boulaine, Jean-Paul Legros, « Louis Grandeau (1834-1911), journaliste de l'agriculture », *D'O. de Serres à R. Dumont : portraits d'agronomes*, Paris, Lavoisier, 1998, p. 141-151.

[53] Fabien Knittel, Laurent Rollet, « Louis Grandeau (1834-1911), professeur de chimie agricole et de physiologie appliquée à l'agriculture », Laurent Rollet, Etienne Bolmont, Françoise Birck, Jean-René Cussenot (dir.), *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts. Dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, 2017, p. 270-274.

[54] Fabien Knittel, « Entre publications savantes et vulgarisation : le rôle de l'édition dans la carrière universitaire de l'agronome Louis-Nicolas Grandeau (1834-1911) », Colloque *Edition et Université*, *XIX^{e}-XXI^{e} siècles*, 4-5 novembre 2010, Paris, Ecoles Nationales des Chartes, SHE-ENS, communication inédite.

[55] Les références exactes de ces notices au sein du dictionnaire des enseignants de la faculté des Sciences de Nancy sont répertoriées *infra* en annexe dans la partie « publications, travaux et conférences ».

[56] François Dosse, *Le pari biographique…, op. cit*., p. 9.

sources, qui sont les traces que l'individu, ou un collectif, laissent derrière lui et qui permettent d'identifier son rôle dans l'histoire. Ces traces sont souvent l'œuvre d'un individu, soit l'ensemble des ouvrages, articles et lettres qu'il a rédigés, et qui lui ont survécu. D'où souvent une identification faite par les biographes entre le savant, ou l'auteur, avec son œuvre : c'est la « vieuvre »[57]. L'un des objectifs du biographe peut être « de retrouver le lien entre la personnalité et l'œuvre, de retrouver la cohérence qui marque toute personnalité et sa création »[58]. Concernant Mathieu de Dombasle, le peu de trace autobiographique et l'abondance relative de textes hagiographiques a rendu difficile la compréhension de son quotidien et de ses pratiques culturelles. Seule la référence aux « types » connus des petits notables ruraux de la première moitié du XIX^{e} siècle, a pu me guider pour imaginer sa manière de vivre le quotidien et globalement ses comportements. Toutefois, j'ai évité autant qu'il était possible ce recours à une comparaison à l'individu prétendu moyen ou typique qui est plus de nature à affadir l'analyse qu'à la renforcer. D'autant plus que la socialisation individuelle est, la plupart du temps, marquée par des dissonances culturelles[59]. C'est donc l'œuvre d'agronome de Mathieu de Dombasle qui a été au cœur de ma biographie qui est aussi un moment de l'histoire des sciences agronomiques. Analyser précisément son action en tant qu'agronome a eu pour but d'apporter matière à réflexion pour étayer les hypothèses concernant le processus d'institutionnalisation de l'agronomie. Processus que l'on peut présenter comme une phase de transition avec le passage d'une agronomie *art* à une agronomie *science*[60].

Opposer l'individu et la société n'a aucun sens, c'est « un faux problème (…) dont Pierre Bourdieu a montré l'inanité puisque l'individu n'existe que dans un réseau de relations sociales diversifiées… »[61]. Toutefois, et pour se garder de tout sociologisme, il faut rester conscient aussi que « jamais un existant ne peut justifier l'existence d'un autre existant »[62]. Ce n'est pas l'individu en lui-même et pour lui-même qui est intéressant, c'est la dialectique individu / société et l'interaction entre le groupe social dont est issu l'individu, dans lequel il s'insère et qu'il participe à construire, et cet individu. Marcel Mauss a montré, dès le début du

[57] Daniel Madelénat, *La biographie*, *op. cit*., p. 115 ; François Dosse, *Le pari biographique…, op. cit*., p. 58 et 99.
[58] Saül Friedländer, *Histoire et psychanalyse*, Paris, Seuil, 1975, p. 24, cité par Daniel Madelénat, *La biographie*, *op. cit*., p. 19.
[59] Bernard Lahire, *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte, 2004, p. 7-9.
[60] François Sigaut, « Entre pratiques raisonnées et science efficace : l'âge des doctrines en agronomie », *Traditions agronomiques européennes : élaboration et transmission depuis l'Antiquité*, Aix-en-Provence, CTHS éd., 1998.
[61] Jacques Le Goff, *Saint Louis*, Paris, Gallimard, 1996, p. 21.
[62] Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Paris, Gallimard, 1938, reprint folio 2004, p. 249.

XX^e siècle[63], que c'est l'articulation entre l'individuel et le collectif qui donne sens à l'étude du sujet qui est « l'indispensable complément de l'analyse des structures sociales et des comportements collectifs »[64]. La biographie devient alors l'analyse d'un sujet globalisant autour duquel s'organise tout le champ de la recherche : « l'acteur individuel est le produit de multiples opérations de plissements (ou d'intériorisation) et se caractérise donc par la multiplicité et la complexité des processus sociaux, des dimensions sociales, des logiques sociales, etc., qu'il a intériorisés »[65]. Norbert Elias en donne une illustration éclatante à propos de Mozart[66]. Or « quel objet, plus et mieux qu'un personnage, cristallise autour de lui l'ensemble de son environnement et l'ensemble des domaines que découpe l'historien dans le champ du savoir historique ? »[67]. Le genre biographique est dans son objet et sa démarche une sorte d'essai d'histoire totale. L'individu s'intègre dans un groupe social, il est pris dans des réseaux de relations sociales et c'est son action dans le jeu des relations, voire des réseaux, qui permet à la fois de comprendre le personnage *biographé*, c'est-à-dire de « montrer la signification historique générale d'une vie individuelle », et « de jeter un premier regard sur l'accablante complexité des choses »[68]. L'étude de l'individu et de son environnement social immédiat permet donc de comprendre, ou d'avancer des pistes d'explication, sur l'un comme sur l'autre. Plus globalement même, l'étude d'une vie n'a aucun sens prise isolément puisque « le meilleur moyen de ne rien comprendre à un phénomène, c'est de l'isoler… »[69]. Seule la confrontation avec l'environnement social d'un individu et les dynamiques qui en dépendent, permet donc de comprendre les articulations d'une vie. Toutefois, il faut se garder de croire que l'individu n'est que le résultat des influences issues de son groupe social puisqu'il « est difficile de valider historiquement l'idée de l'existence d'une mentalité unique dans un groupe ou chez un individu, quelle que soit l'activité sociale considérée »[70]. Le sujet *biographé* est le résultat d'une multitude d'interactions liée à l'hétérogénéité des modes de socialisation et du vécu individuel : « Ce souci de situer un individu dans une série de réseaux évite les miroirs déformants, il nous invite aussi à nous méfier de l'évidence. En face d'une vie, fortes sont les tentations de restituer une cohérence rétrospective, car, bien entendu, de cette vie, on connaît

[63] Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950 (écrit en 1924), 11^e éd. 2009, p. 283-310.
[64] Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique aujourd'hui », art. cité, p. 49.
[65] Bernard Lahire, *L'Homme pluriel*, *op. cit*., p. 233.
[66] Norbert Elias, *Mozart. Sociologie d'un génie*, Paris, Seuil, 1991, p. 69 et p. 75.
[67] Jacques Le Goff, *Saint Louis*, *op. cit.*, p. 15-16.
[68] Jacques Le Goff, « Comment écrire une biographie historique… », *op. cit*., p. 50 ; Bernard Guenée, *Entre l'Eglise et l'Etat. Quatre vies de prélats français à la fin du Moyen Age*, Paris, Gallimard, 1987, p. 13-14.
[69] Maxime Rodinson, *De Pythagore à Lénine. Des activismes idéologiques*, Paris, Fayard, 1993, p. 22.
[70] Bernard Lahire, *L'Homme pluriel, op. cit*., p. 22.

le terme »[71]. Dans le cadre du Congrès de la Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques, qui s'est tenu à Paris du 4 au 6 septembre 2008[72], j'ai proposé une synthèse de ces réflexions sous le titre « Mathieu de Dombasle (1777-1843) : un acteur majeur de l'enseignement agricole en France »[73].

La *linéarité* et la téléologie sont les écueils théoriques qu'il faut éviter dans la construction de la biographie. Le travail de l'historien/historienne est une reconstruction car « aucune science n'atteint directement la réalité [qui] ne peut être appréhendée indépendamment de la subjectivité du savant qui l'étudie »[74]. L'historien/historienne ne donne pas à lire une vie telle qu'elle s'est *réellement* déroulée : « très souvent une erreur théorique que commettent beaucoup de chercheurs (…) consiste à poser comme ayant été les fins des agents (…) le terme de leur trajectoire. Ils transforment le trajet en projet »[75]. Il s'agit de proposer, en revanche, le récit d'une vie reconstituée d'après des sources, pas toujours aussi fournies que le chercheur le voudrait, qui le guident et lui permettent de formuler les hypothèses qui donneront sens à la biographie. Avouée et assumée, la subjectivité de l'historien/historienne face à son sujet permet de mieux construire l'objet historique vers une recherche de la plus grande vérité, sans le fard d'une illusoire objectivité totale : « Le proverbe arabe l'a dit avant nous : les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leurs pères »[76]. La démarche historienne, et plus encore lorsqu'il s'agit d'écrire une biographie, est une approche scientifiquement bien plus solide lorsqu'elle comprend une analyse du rapport de subjectivité de l'historien à son sujet. Nullement obligé d'expliciter cette démarche réflexive, l'historien/historienne ne peut néanmoins en faire l'économie[77].

Durant cette période, occupé à élaborer ma thèse mais aussi à enseigner dans le secondaire, je n'ai pas négligé la diffusion de mes recherches auprès du grand public. Le centenaire de la station agronomique de Mirecourt organisé par l'INRA, du 12 au 17 octobre 2002 a été l'occasion de présenter les fruits de mes travaux d'histoire de l'agronomie dans le

---

[71] Isabelle Laboulais-Lesage, *Lectures et pratiques de l'espace. L'itinéraire de Coquebert de Montbret, savant et grand commis d'Etat (1755-1831)*, Paris, Champion, 1999, p. 61.

[72] Session « histoire des sciences et des techniques et enseignement », sous-session A : « Histoire de l'enseignement scientifique et technique : les acteurs ».

[73] Fabien Knittel, « Mathieu de Dombasle (1777-1843) : un agronome, un acteur majeur de l'enseignement agricole en France », dans Renaud D'enfert, Virginie Fonteneau (dir.), *Espaces de l'enseignement scientifique et technique. Acteurs, savoirs, institutions, XVII^e^-XX^e^ siècles*, Actes du Congrès de la SFHST (Paris, 4-6 sept. 2008), Paris, Hermann, 2011, p. 45-59.

[74] Gérard Noiriel, *Penser avec, penser contre…*, *op. cit*., p. 48.

[75] Pierre Bourdieu, *Intérêt et désintéressement*, Lyon, *Cours du Collège de France, Cahiers de recherche du GRS*, n° 7, sept. 1989, cité par Bernard Lahire, *L'Homme Pluriel, op. cit*., p. 181.

[76] Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1949, rééd. 1999, p. 57.

[77] Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, 2001 ; Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Raisons d'agir, 2004.

cadre d'une exposition intitulée « Science et agriculture : un siècle d'histoire partagée (1902-2002) ». J'ai proposé une série de 5 posters destinés à la fois au grand public et aux agronomes praticiens[78]. Un poster présente la situation de l'agronomie et des pratiques agricoles sur le domaine de Ravenel où est aujourd'hui installée, en partie, la station INRA et son unité expérimentale, tandis qu'un autre explique la thèse fondatrice d'Emile Cordier sur *Le domaine de Ravenel*, réalisée et soutenue en 1902. Les trois autres posters sont consacrés aux trois précurseurs de la recherche agronomique en Lorraine : Nicolas François de Neufchâteau (1750-1828), Mathieu de Dombasle, Louis Nicolas Grandeau.

Une fois ma thèse soutenue, début juillet 2007, j'ai débuté plusieurs chantiers dont certains ont abouti, quelques-uns rapidement, d'autres sur un plus long terme, tandis que d'autres se sont avérés des fausses pistes. Afin de poursuivre mon approche pluridisciplinaire, histoire-agronomie-épistémologie, je me suis investi dans plusieurs collectifs de recherche. Et, tout d'abord, j'ai renforcé mon investissement au sein de l'unité de recherches AgroSystèmes, TErritoire, Ressources (ASTER) de la station INRA de Mirecourt où j'ai été accueilli en post doctorat pour trois ans, entre septembre 2007 et septembre 2010. Dans ce cadre j'ai mis l'accent sur la valorisation éditoriale des résultats exposés dans ma thèse : une « position de thèse » a été rapidement publiée dans la revue *Ruralia*[79], avant que le texte remanié de celle-ci, allégé d'une partie de l'appareil critique, dont la préparation a duré une dizaine de mois, de l'automne 2007 à l'été 2008, ne soit publié aux Presses Universitaires de Nancy, dans la collection « Histoire des Institutions Scientifiques » codirigée par mes collègues nancéiens Laurent Rollet et Marie-Jeanne Choffel-Mailfert, en novembre 2009 sous le titre *Agronomie et Innovation. Le cas Mathieu de Dombasle (1777-1843)*. J'ai choisi, dans le cadre de ce post doctorat d'approfondir certaines questions historiques posées antérieurement ainsi que certains points de méthodologie abordés dans mes travaux précédents. Pour les questions d'enseignement agricole et l'impact de l'action de Mathieu de Dombasle dans ce domaine les résultats les plus importants ont été publiés dans les *Cahiers de RECITS*[80].

Les enjeux liés à la pratique de la pluridisciplinarité ont été re-travaillés à la lumière de l'œuvre de l'agronome Jean-Pierre Deffontaines (1933-2006) et les résultats de cette nouvelle réflexion, exposés avec Marc Benoît, lors des Journées d'études organisées en

[78] Aujourd'hui encore exposés, pour certains, dans les locaux de la station de recherches INRA de Mirecourt.
[79] Fabien Knittel, « Mathieu de Dombasle. Agronomie et innovation. 1750-1850 », Position de thèse, *Ruralia*, n°20, 2007, p. 236-243.
[80] Fabien Knittel, « L'institut de formation agronomique de Roville-devant-Bayon (1826-1843) : pratiques pédagogiques, bilan et héritages », *Cahiers de RECITS*, n°6, 2008, p. 57-75.

hommage à Jean-Pierre Deffontaines qui se sont déroulées en avril 2008[81]. Ce travail inédit a été complété par la suite et présenté sous le titre « approche biographique et pluridisciplinarité en histoire des techniques » lors de la session « perspectives nouvelles, nouveaux objets » du Congrès de l'année 2008 de la SFHST[82]. Là encore cette communication est restée inédite, ce qui m'a permis de l'enrichir à nouveau afin d'exposer ma manière de faire une recherche pluridisciplinaire lors du colloque *André Leroi-Gourhan, André Georges Haudricourt et Charles Parain. Matérialité, concrétudes et élaboration théorique*, organisé par Jean-François Bert et Noël Barbe à l'Institut de la mémoire contemporaine (IMEC) de Caen, du 13 au 15 octobre 2008. Dans cette communication, suivie cette fois-ci d'un article paru en 2011[83], j'ai explicité ma conception d'un travail de recherche pluri- ou trans-disciplinaire.

Une lecture quelque peu approfondie du dossier sur l'interdisciplinarité publié par la revue *Nature, Sciences, Sociétés*, en 2004 et 2005[84], montre que le terme en usage pour qualifier la démarche qui consiste à croiser plusieurs disciplines sur une question de recherche peut varier : en évoquant la même approche certains auteurs la qualifient de transdisciplinaire alors que d'autres utilisent les termes pluridisciplinaire ou interdisciplinaire. De plus, à chaque fois, les auteurs défendent le choix d'un des termes en dénigrant les autres, car d'après eux, ils relèvent d'une approche néfaste qui est la « simple addition de savoirs disciplinaires »[85]. Il est vrai que l'approche pluridisciplinaire apparait souvent factice, simple juxtaposition de disciplines ; la démarche doit donc être précisée et justifiée. Depuis Bachelard ou Canguilhem on admet que chaque science définit elle-même les critères de sa propre scientificité[86]. Il ne peut donc exister que des épistémologies particulières ou régionales pour reprendre une expression bachelardienne. Toutefois, lorsque les notions et les pratiques sont proches d'une science à l'autre, une étude épistémologique et historique

[81] Fabien Knittel, Marc Benoît, « histoire et agronomie : un exemple d'approche interdisciplinaire », communication inédite aux Journées organisées en hommage à Jean-Pierre Deffontaines, *Jean-Pierre Deffontaines ou les chemins de l'exploration*, 1er et 2 avril 2008.

[82] Fabien Knittel, « Approche biographique et pluridisciplinarité en histoire des techniques », communication inédite au congrès de la Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques, Paris, 4-6 sept. 2008, session « Perspectives nouvelles, nouveaux objets ».

[83] Fabien Knittel, « Histoire, ethnologie et agronomie : une recherche pluridisciplinaire pour une histoire technologique de l'agronomie », dans Noël Barbe, Jean-François Bert (dir.), *Penser le concret, André Leroi-Gourhan, André Georges Haudricourt, Charles Parain*, Actes du colloque « Archéologie(s) d'une discipline » (IMEC, Caen, 13-15 oct. 2008), Paris, Créaphis éd., 2011, p. 129-146. Cet article est reproduit dans le volume 2 du présent dossier d'HDR.

[84] *Nature, Sciences, Sociétés*, vol. 12, 2004, p. 55-74, p. 184-196, p. 274-284 et p. 307-429 ; vol. 13, 2005, p. 58-61.

[85] Tatiana Muxart, « La programmation des recherches interdisciplinaires en environnement au CNRS. Logique scientifique ou logique de pouvoir ? » *Nature, Sciences, Sociétés*, 2004, vol. 12, p. 310-315.

[86] Gaston Bachelard, *La philosophie du non*, Paris, PUF, 1940, rééd. coll. « quadrige » 2005 ; Georges Canguilhem, *Etudes d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Vrin, 1968, rééd. 2002, p.173-186.

comparée doit permettre de préciser les pratiques scientifiques en mettant en valeur ce qui rapproche et ce qui sépare, identifiant du même coup les spécificités de chaque discipline scientifique. Emile Durkheim dès l'introduction du *Suicide* remarque qu' « on n'explique qu'en comparant… »[87]. De son côté Maurice Godelier insiste sur la « nécessité de comprendre pour comparer et de comparer pour comprendre »[88]. Mais cette approche requiert des précautions épistémologiques et méthodologiques nombreuses comme l'ont rappelé judicieusement Bénédict Zimmermann et Michael Werner[89]. Ce sont les *objets* à l'intersection des deux disciplines, c'est-à-dire à la *frontière* disciplinaire, qui sont au cœur même de la démarche comparatiste. Mais le croisement impose une définition des échelles d'analyse car à tout objet de recherche appartient un espace propre et une temporalité propre[90].

De mon point de vu il s'agit d'une co-construction de la problématique de la recherche conjointe aux disciplines qui collaborent et, dans mon cas, plus spécifiquement agronomie et histoire. C'est une conception de la transdisciplinarité définie et développée par l'agronome Michel Sebillotte (1934-2010) dans sa communication au colloque de Cerisy en 2002 : « Logiques de l'agir et construction des objets de connaissance. L'invention de nouveaux dispositifs de recherche »[91]. A partir de là j'explique que l'apport d'André Georges Haudricourt à mes réflexion ne s'est pas limité à son ouvrage sur la charrue co-écrit avec Marielle Jean-Brunhes Delamare[92]. Le recueil d'études intitulé *La technologie, science humaine*, *Recherche d'histoire et d'ethnologie des techniques*, paru en 1987 et préfacé par François Sigaut, a représenté pour moi une sorte de boussole épistémologique ou encore une boite à outils au sens de Michel Foucault, c'est-à-dire un ensemble de notions et concepts, d'idées et de réflexions utiles pour penser et caractériser mes objets de recherche. Ainsi ai-je « braconné » (au sens de Michel de Certeau[93]) les travaux d'Haudricourt mais aussi ceux de François Sigaut (j'y reviendrai). L'intérêt de cette pensée réside dans la précision du terme et dans la conception même de la technologie, qui prend une dimension aussi bien technique que

[87] Emile Durkheim, *Le Suicide. Etude sociologique*, Paris, 1897, rééd. PUF, coll. « quadrige », 2007.
[88] Maurice Godelier, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 52-57.
[89] Michael Werner, Bénédict Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, janv.-fév. 2003, n°1, p. 7-36.
[90] Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles*, Paris, Gallimard/Seuil, 1996.
[91] Michel Sebillotte, « Logiques de l'agir et construction des objets de connaissance. L'invention de nouveaux dispositifs de recherche », dans Thierry Gaudin, Armand Hatchuel (dir.), *Les nouvelles raisons du savoir*, Paris, Ed. de l'Aube, 2002, p. 93-115.
[92] André Georges Haudricourt, Marielle Jean-Brunhes Delamare, *L'Homme et la charrue à travers le monde*, Gallimard, 1955, coll. « Géographie humaine », rééd. Renaissance du Livre, 2000.
[93] Michel de Certeau, « Lire : un braconnage », *L'invention du quotidien*, t. 1 : *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. 239-255.

socio-économique chez Haudricourt[94]. Cette approche technologique, la technologie étant conçue ici comme la discipline qui pense les techniques, m'a séduit et j'ai essayé de la mettre en œuvre. Dans ce cadre j'aborde les techniques agraires en suivant la « formule de Mauss », d'après l'heureuse expression de François Sigaut, comme la définition la plus efficiente des techniques, c'est-à-dire la technique comprise comme une action finalisée et efficace[95].

Durant cette période de post doctorat j'ai aussi cherché des prolongements et essayé de poser de nouvelles questions de recherches notamment autour de la notion de clinique, dans le cadre d'une approche d'histoire croisée entre agronomie et médecine depuis le XIX^{e} siècle. Or c'est une piste qui s'est avérée peu féconde. Avec la *clinique agricole*, Mathieu de Dombasle développe une analogie entre la médecine et l'agriculture. A l'Institut agricole de Roville, « on enseigne par la pratique, autant qu'il est possible, les différentes manières de faire, et l'on s'efforce de mettre les élèves en état de raisonner et de calculer les opérations, selon les circonstances dans lesquelles ils se trouvent (…) lorsqu'il a été reçu docteur, il lui reste à devenir médecin… »[96]. J'ai essayé durant l'année 2008-2009 de formaliser et de mettre en œuvre un programme de recherches intégrant épistémologie et socio-histoire dans le cadre d'une étude comparative de l'agronomie et de la médecine depuis le XIX^{e} siècle. L'enjeu aurait été de montrer que techniques et concepts s'inscrivent dans un temps long, que leur genèse est progressive et que pour les comprendre, et donc les utiliser au mieux aujourd'hui, il est nécessaire de connaître leur histoire. A partir d'études de *cas*, notamment celle du concept agronomique de profil cultural et d'une analyse de l'usage historique de la notion de clinique, l'objectif aurait été de construire une *épistémologie historique* de l'agronomie et de la médecine, en référence au « style français » en épistémologie, c'est-à-dire une épistémologie ancrée dans l'histoire[97]. Pour la discipline agronomique, le point de départ de cette épistémologie historique correspond à la thèse de Stéphane Hénin intitulée *De la méthode en agronomie*, réalisée sous la direction de Gaston Bachelard, soutenue en 1943 et publiée seulement en 1999[98]. Cette publication tardive n'a cependant pas empêché une génération d'agronomes de bénéficier du contenu de cette thèse grâce à l'enseignement de

[94] François Sigaut, « Haudricourt et la technologie », préface à A. G. Haudricourt, *La technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, Paris, MSH éd., 1987.
[95] François Sigaut, « La formule de Mauss », *Techniques et culture*, n°54-55, 2010 (1ère publication dans la même revue en 2003), p. 357-367 ; François Sigaut, « Retour sur « La Formule de Mauss » », *Techniques et culture*, n°54-55, 2010, p. 354-356.
[96] Christophe Joseph Alexandre Mathieu de Dombasle, *Enseignement public agricole. Ecoles d'arts et métiers*, Paris, Bouchard-Huzard, posthume, 1861.
[97] Michel Bitbol, Jean Gayon (dir.), *L'épistémologie française, 1830-1970*, Paris, PUF, 2006, rééd. en ligne en 2015.
[98] Stéphane Hénin, *De la méthode en agronomie*, Paris, L'Harmattan, 1999 (1943).

Michel Sebillotte à l'Institut national agronomique de Paris-Grignon. Lorsque Stéphane Hénin (1910-2003), agronome dont le sérieux scientifique est déjà reconnu dès avant 1940, à sa sortie des camps de prisonniers allemands où il a été retenu après la débâcle, soumet le texte qu'il a rédigé en captivité à Gaston Bachelard, ce dernier l'oriente et le conseille afin que ce travail de réflexion épistémologique sur ce qui fonde une science soit amélioré et devienne une thèse de doctorat ès-Lettres. Elle est soutenue en Sorbonne dès 1943. C'est un texte fondateur de l'agronomie française contemporaine même si ce n'est pas la seule leçon de méthode concernant la discipline. Cette thèse, relativement courte d'une centaine de pages, mais très dense est un support méthodologique essentiel à la compréhension des orientations de la recherche agronomique de la seconde moitié du XX^{e} siècle. Réflexion utile « pour redéployer des initiatives neuves, pour nous donner de nouveaux objectifs (…) nous avons besoin de mieux connaître et de mieux comprendre notre histoire : le désir de faire le point, de comprendre où l'on est, pour avancer lucidement »[99]. L'objet fondamental de cette recherche était de montrer que l'histoire de l'agronomie est au cœur de l'épistémologie de cette discipline et que cette épistémologie historique est un outil heuristique.

La notion de clinique est partagée depuis le début du XIX^{e} siècle par certains agronomes qui empruntent cette approche à la médecine ; notion de clinique, c'est-à-dire « regarder pour savoir, montrer pour enseigner… »[100], ou enseigner par les yeux et les oreilles, ce qui devient un lieu commun après 1750[101]. Mathieu de Dombasle, par exemple, insiste sur la spécificité de l'enseignement agricole fondé sur la pratique, l'observation et l'expérience, ce qu'il désigne par l'expression *clinique agricole*. Comme les médecins, Mathieu de Dombasle choisit la clinique pour faire le lien entre ce qui est vu, le malade et les symptômes de la maladie pour le médecin, le champ et ses cultures pour l'agronome, et les mots pour le donner à voir, c'est-à-dire le *dire*. Pour le médecin, « la maladie devient exhaustivement lisible, ouverte sans résidu à la dissection du langage et du regard »[102]. Pour l'agronome lorrain, le champ cultivé doit aussi devenir l'objet d'une description précise, qui associe inévitablement l'observation (le regard) et le langage, support à la décision. L'analyse de ce qui est vu doit favoriser la compréhension de la chose observée, déterminer son importance et en comprendre les interactions multiples avec l'environnement qui l'entoure. Le concept de profil cultural créé par Stéphane Hénin et ses collaborateurs durant les années

[99] Jean-Marc Lévy-Leblond, « (Re)mettre la science en culture : de la crise épistémologique à l'exigence éthique », *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, n°56, décembre 2008, p. 7-16.
[100] Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1997 (1er éd. 1963), p. 84.
[101] Françoise Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI^{e}-XX^{e} siècles)*, Paris, Albin Michel, 2003, p. 90.
[102] Michel Foucault, *Naissance de la clinique*, *op. cit*.

1960 reprend, pour une part, cette posture clinique[103]. Le profil cultural est une méthode agronomique majeure qui permet l'analyse de la relation étroite *sol-outil-plante*. Contrairement au pédologue qui s'intéresse au sol en lui-même pour en comprendre les mécanismes, l'agronome s'intéresse, lui, à la structure du sol pour en tirer des informations lui permettant de déterminer les conséquences de cette structure pour la croissance de la végétation et, par-là, choisir les meilleures techniques culturales à mettre en œuvre. L'observation des sols grâce au profil cultural permet donc, encore aujourd'hui, de préciser les objectifs du travail du sol.

La systématisation de l'observation par les agronomes des procédures techniques mises en œuvre par les agriculteurs, est une étape fondamentale de la méthode clinique en agronomie dont je voulais préciser la chronologie et les déterminants épistémologiques. Or, à part dans le cadre de la pédagogie dans l'enseignement agricole, l'analogie entre agronomie et médecine au XIX^{e} siècle à partir de la métaphore de la clinique agricole s'est avérée une impasse, l'objet de recherche en lui-même ne relevant, finalement, que de la dimension métaphorique. Je n'ai donc pas poussé plus avant ces recherches mises de côté pendant plusieurs années avant de les reprendre pour nourrir une partie de l'article rédigé avec Marc Benoît en 2017 pour la revue *Agronomie, Environnement et Société* [104]. Ces réflexions ont aussi servi de support principal à mes enseignements d'histoire et d'épistémologie de l'agronomie, donnés entre 2004 et 2008, à l'Ecole Nationale Supérieure d'Agronomie et des Industries Alimentaires (Institut National Polytechniques de Lorraine) dans le cadre du module « enjeux et perspectives », de la spécialisation « Agriculture et milieu rural » (3^{e} cycle / Master 2). L'impasse n'a donc pas été totale, le programme de recherches envisagé s'est simplement révélé beaucoup moins ambitieux qu'initialement envisagé.

Durant l'année universitaire 2009-2010, parallèlement à mes enseignements dans le secondaire, j'ai exercé dans l'enseignement supérieur comme chargé de travaux dirigés. Dans un premier temps, et de manière très classique, au sein de l'UFR d'Histoire, Géographie, Musicologie de l'Université de Lorraine où j'ai dispensé des travaux dirigés intitulés « les fondements du monde contemporain (XX^{e} siècle) » (2 heures) à deux groupes d'étudiants non-spécialistes. Au second semestre de l'année 2009-2010, toujours à l'université de Lorraine mais au sein de l'Ecole Supérieure des Sciences et Technologies de l'Ingénieur de

[103] Stéphane Hénin, Raymond Gras, Georges Monnier, *Le profil cultural. L'état physique du sol et ses conséquences agronomiques*, Paris, Masson, 1969.
[104] Marc Benoît, Fabien Knittel, « Une brève histoire de l'agronomie clinique depuis le XIX^{e} siècle. Trois pratiques de l'observation *in situ* : les conférences agricoles, les tours de plaine et les ateliers Terrain », *Agronomie, Environnement et Sociétés*, vol. 7, 2017-2, p. 13-18.

Nancy (ESSTIN), j'ai assuré les travaux dirigés intitulés « Ethique et développement durable ; enjeux épistémologiques et approche socio-historique » à destination d'étudiants de 4e année du cursus d'ingénieur. Cette seconde série de travaux dirigés m'a amené à me questionner sur le sujet sensible du développement durable. Bien sûr j'ai abordé cette question à partir des enjeux de l'agriculture durable, intégrée cependant dans une problématique plus générale à propos de la notion de durabilité.

Le développement durable est une formulation nouvelle de « tensions » parfois anciennes et ses problématiques sont devenues centrales. C'est pourquoi, j'ai fait l'hypothèse forte que l'approche historique est indispensable pour penser cette notion. Son histoire existe et le développement durable est antérieur au rapport Brundtland de 1987 : par exemple, le rapport Hénin de 1980 sur la pollution des eaux ou, dans le premier XIXe siècle, *l'agriculture raisonnée* de l'agronome européen Albrecht Thaër (1752-1828), agronome le plus influent de son époque. Pour aborder cette question de la durabilité et son histoire, il faut donc toujours avoir à l'esprit cette donnée fondamentale que les ressources de la planète sont limitées ainsi que l'énonçait déjà Malthus (1766-1834) dans son *Essai sur le principe de la population* de 1798 et, plus récemment, Lester R. Brown dans *Le Plan B*[105]. Pour aborder cette recherche j'ai mené l'étude à partir de la notion de durabilité à travers les spécificités du travail du sol au XIXe siècle et des questions contemporaines autour du non-labour ou *dry farming*[106]. Cette partie de mes enseignements consacrée au développement durable à partir de son histoire aurait pu fonder une recherche-action reliant histoire, temps présent et prospective. Ainsi, dans ce cadre, aurais-je construit une recherche où l'histoire des sciences et des techniques aurait été un support réflexif pour comprendre les actions présentes et élaborer des scénarios prospectifs[107]. Faire l'histoire de la notion de durabilité depuis le XVIIIe siècle, impose de réinsérer les problématiques de l'histoire des sciences et des techniques dans une histoire économique et sociale beaucoup plus large. L'histoire de la durabilité des systèmes agricoles a donc été abordée à partir du concept de l'agriculture raisonnée, paradigme du XIXe siècle. L'un des enjeux était de faire comprendre la complexité historique des rapports entre sciences, techniques et sociétés.

Si j'évoque ici ces questions davantage liées à l'enseignement, c'est que les problématiques relevant de la durabilité ont recoupé nos travaux de recherche socio-historique sur le développement agricole et rural. Comprendre la structuration du champ scientifique de

[105] Lester R. Brown, *Le Plan B : vers un pacte écologique mondial*, Trad. Fr., Paris, Calman-Lévy, 2007.
[106] Laëtitia Citeau *et al.* (dir.), *Gestion durable des sols*, Paris, Quae éd., 2008.
[107] Michel Sebillotte, « Les fondements épistémologiques de l'évaluation des recherches tournées vers l'action », *Natures, Sciences, Sociétés*, n°3, 2001, p. 8-15.

l'agronomie depuis le milieu du XVIII[e] siècle m'a obligé à poursuivre la réflexion, débutée dans ma thèse, sur le poids de l'innovation dans la détermination des tâches de l'agronome en lien avec le développement agricole et rural et en abordant la dialectique entre les pratiques paysannes et les démarches savantes développées par les agronomes ; soit une socio-histoire de l'innovation agricole et rurale. S'est immédiatement posée la question de la diffusion de l'innovation mettant en cause le modèle, trop simple, d'une diffusion des nouveautés techniques du laboratoire vers le champ. Ce sens unique n'est pas opératoire et masque une réalité bien plus complexe où les schémas de diffusion de l'innovation sont multiples, intégrant tous les acteurs dans des interactions nombreuses. Aussitôt, la notion de progrès et les modalités de réalisation de son histoire ont été mises en avant afin d'être précisées. Aujourd'hui, le progrès agricole est socialement mis en question, voire même contesté par une frange de la société à cause des problèmes liés à la pollution intégrés dans la problématique plus large du développement durable, quelque fois assez floue d'ailleurs. L'agriculture à haute valeur environnementale devient un nouveau paradigme socialement construit qui interpelle les historiens et historiennes qui intègrent dans leur sujet d'étude l'agriculture et l'agronomie perçues par la société confrontée à l'agriculture et à l'agronomie des agriculteurs et des agronomes en faisant une socio-histoire des croisements et des hiatus provoqués par cette dialectique. Voilà de nouveaux objets qui provoquent un retour à des œuvres parfois négligées comme celles, par exemple, de Simondon[108], ou d'Haudricourt[109]. Ils ont pensé les rapports entre vivant et techniques et entre société et techniques, pistes fécondes pour une histoire culturelle des sciences et des techniques, et plus largement des savoirs.

Cette dernière piste n'a pas été développée davantage, car j'ai fait le choix d'approfondir les enjeux liés aux circulations et aux transferts des savoirs à l'échelle européenne à partir du cas Mathieu de Dombasle. C'est un aspect qui n'a pas été développé en tant que tel dans ma thèse. C'est pourquoi je l'ai travaillé par la suite en profitant du financement obtenu grâce à la bourse octroyée lors de la remise du 2[e] prix de thèse du Conseil Régional de Lorraine en 2008. Les résultats de mes investigations ont été valorisés par un important article paru dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* en 2010, détaillant les transferts culturels scientifiques et agronomiques en Europe durant la première moitié du XIX[e] siècle à partir de l'exemple des réseaux d'échanges structurés autour de Mathieu de

[108] Christophe Bonneuil, Gilles Denis, Jean-Luc Mayaud, *Sciences, chercheurs et agriculture. Pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, Quae éd./L'Harmattan, 2008.
[109] Fabien Knittel, « Histoire, ethnologie et agronomie : une recherche pluridisciplinaire pour une histoire technologique de l'agronomie », art. cité.

Dombasle. Il s'agit de mes premières recherches post doctorales réellement originales par rapport aux matériaux accumulés pour ma thèse[110]. Le siècle qui s'étire entre 1750 et 1850 est une phase de transition essentielle dans la lente institutionnalisation de l'agronomie. Je montre dans cet article que, depuis 1750, le poids de l'exemple anglais sur l'agriculture et l'agronomie française est survalorisé. D'ailleurs depuis une trentaine d'années environ, l'historiographie rurale française nuance ce poids de l'exemple anglais sur une agriculture française soit disant en retard[111]. Pour le démontrer j'ai identifié la diversité et la complexité des dynamiques de transferts culturels d'une société rurale à l'autre ainsi que les croisements incessants entre les diverses cultures scientifiques européennes, notamment française, anglaise, germaniques (allemande et suisse) qui ont été étudiées dans cet article. J'ai cherché à dépasser une vision univoque des influences d'un « modèle » qui s'imposerait à l'Europe en abordant les expériences qui participent à l'émergence de l'agronomie comme discipline scientifique et qui montrent l'importance des échanges, en tous sens, qui caractérisent cette phase de transition vers une agriculture plus productiviste. L'autonomisation du nouveau champ scientifique agronomique s'effectue à l'échelle européenne où les transferts culturels et les réseaux d'échanges d'idées engendrent l'émergence d'expériences agricoles et éducatives originales. J'ai alors mené l'analyse d'un réseau agronomique à l'aide de la problématique des transferts culturels[112]. Il s'est agi d'étudier les processus de transfert des idées des agronomes, d'identifier les discours d'origine, de préciser les médias qui ont permis la diffusion de ces idées. Cela a impliqué l'analyse des formes de traduction, des réécritures et/ou des transpositions. L'étude du cheminement d'un acteur impliqué dans des réseaux offre une entrée significative pour leur étude historique et permet d'étudier la première phase d'institutionnalisation de l'agronomie (1750-1850) durant laquelle la discipline en construction passe du statut *d'agronomie art* à celui de *science agronomique*. Sur le processus de transition par phase j'ai utilisé les propositions formulées par Claude Mazauric dans son article de 2004 des *Annales Historiques de la Révolution Française*[113]. J'ai donc choisi de partir à nouveau de l'exemple de Mathieu de Dombasle car c'est un agronome qui a été lié à de grands noms de l'agronomie européenne de son époque : Albrecht Thaër, Philip Emanuel

[110] Fabien Knittel, « L'Europe agronomique de C. J. A. Mathieu de Dombasle », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 57-1, janvier-mars 2010, p. 119-138. Cet article est le premier reproduit dans le second volume de mon dossier d'HDR.

[111] Par exemple, Nadine Vivier (dir.), *Ruralité française et britannique, XIII^e^-XX^e^ siècles. Approches comparées*, Rennes, PUR, 2005.

[112] Par exemple Michael Werner, Michel. Espagne, « La construction d'une référence culturelle allemande en France : genèse et histoire (1750-1914) », *Annales ESC*, 42-4, 1987, p. 969-992.

[113] Claude Mazauric, « Le temps de la Révolution : transitions de phase, phase de transition », *Annales Historiques de la Révolution Française*, 2004-4, p. 137-154.

Fellemberg et Sir John Sinclair, pour les principaux. Les travaux de l'agronome prussien Albrecht Thaër, mais aussi ceux du britannique Sir John Sinclair, ont été des sources d'inspiration décisives pour lui. L'Institut agricole de Roville a été conçu à partir d'une réflexion qui a porté sur les institutions d'enseignement agricole pré-existantes à l'Est de l'Europe, essentiellement l'Institut de Möglin, en Prusse, dirigé par Thaër, et l'école suisse de Hofwyl, dirigée par Fellemberg.

Finalement, j'ai démontré que Mathieu de Dombasle a été un acteur-clé d'un réseau agronomique européen où les transferts culturels s'inscrivent dans « un jeu de va-et-vient multiple et varié… »[114]. Ce faisceau de relations multiples est structuré autour, essentiellement, des traductions et des lectures croisées. Mais il n'est pas que cela. Les correspondances effectuées au sein des sociétés savantes agraires, l'organisation « d'événements » comme les réunions agricoles et leurs concours de labour, l'élaboration de structures agricoles et agronomiques nouvelles comme les fermes-exemplaires ou les instituts d'enseignement, complètent la dynamiques de ces échanges. Bien sûr ces transferts culturels et ces réseaux n'ont rien de comparable avec ceux d'aujourd'hui. Si Mathieu de Dombasle a bien été fortement attiré par la pensée d'outre-Manche ce sont pourtant bien les influences germaniques qui laissent une empreinte de première importance sur sa réflexion. Mathieu de Dombasle est donc un exemple du rééquilibrage nécessaire à opérer pour qui veut mener une étude sur l'importance des réseaux agronomiques européens sur la structuration de l'agronomie française dans la première moitié du XIX^{e} siècle. J'ai donc levé un coin de voile dans cet article sur une réalité autrement plus complexe, faite de croisements multiples entre la France, l'Angleterre, l'Allemagne et la Suisse. Et comme je le souligne alors dans ma conclusion, les échanges linéaires préalablement étudiés et mis en avant de manière trop exclusive masquaient des transferts culturels multiples et imbriqués. Cette étude de cas a révélé l'importance et la pérennité de la sociabilité savante académique dans la structuration des réseaux d'échanges entre agronomes européens. Elle a révélé aussi la place essentielle des conditions économiques du développement de l'innovation technique et de sa diffusion aux échelles hexagonale et européenne.

Après ces quelques années de recherches post doctorales j'ai eu le privilège en 2010 d'être recruté comme maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Franche-Comté, ce qui me permet de bénéficier de conditions de travail beaucoup plus avantageuses comparées à celles qui étaient les miennes lorsque j'enseignais dans le

[114] Michael Werner, Peter Schöttler, « Transferts, voyages, transactions », *Genèses*, 14-1, 1994, p. 2.

secondaire. Devenir enseignant-chercheur m’a permis de donner davantage d’ampleur à mes chantiers de recherche.

CHAPITRE III

ETRE HISTORIEN ENSEIGNANT-CHERCHEUR

Devenu enseignant-chercheur j'ai goûté le plaisir de pouvoir consacrer 50% de mon temps de travail à mes recherches. Il était harassant de mener de front un enseignement à temps complet dans le secondaire et des recherches de bon niveau. La carrière universitaire le permet et je ne cesse depuis près de huit ans d'en reconnaître les bienfaits et de mesurer la chance d'en bénéficier. Je passe aussi un temps certains à argumenter au sein de l'institution pour défendre ce temps de recherche que des tâches multiples pourraient amputer grandement[1]. C'est presque une résistance de chaque jour et cela me paraît un comble. C'est pourquoi j'ai signé très vite lorsque j'en ai eu connaissance le manifeste *Slow Science*. Signature qui a été influencée par des lectures croisées, notamment celle des articles de Jean-Marie Levy-Leblond ou d'Isabelle Stengers[2]. Le rythme actuel assez frénétique de

[1] Un exemple récent : nous avons développé cette idée avec ma collègue sociologue, Emilie Saunier-Pilarski dans notre profession de foi rédigée en vue des élections de novembre 2018 au Conseil d'Ecole de notre composante, l'Ecole Supérieure du Professorat et de l'Education (ESPE) de l'université de Franche-Comté.

[2] Par exemple, Jean-Marie Lévy-Leblond, « (Re)mettre la science en culture : de la crise épistémologique à l'exigence éthique », *Le courrier de l'environnement de l'INRA*, n°56, décembre 2008, p. 7-16 ; Isabelle Stengers, *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, suivi de William

publication, le fameux *Publish or Perish*, ainsi que la course aux financements me semble délétère[3]. Une majorité de chercheurs et enseignants-chercheurs s'accordent pour le dénoncer mais cela reste malheureusement un état de fait[4]. La romancière américaine Siri Hustvedt, dans *La femme qui tremble*, l'exprime de manière limpide : « La science doit contrôler et limiter ses fenêtres, sans quoi elle ne découvrira rien. En même temps, elle a besoin de pensées directrices et d'interprétations, sinon ses trouvailles resteront dépourvues de sens. Mais quand les chercheurs sont prisonniers de cadres préconçus qui ne laissent guère de place à la circulation de l'air, la science imaginative étouffe »[5]. Le récent discours de la mathématicienne Laure Saint-Raymond lors de sa réception à l'Académie sciences en est un autre exemple des plus éloquents[6]. Je m'efforce dès lors d'œuvrer au quotidien pour préserver une approche ambitieuse de mes tâches d'enseignant-chercheur sans que la pratique n'en devienne ni aliénante ni lénifiante. Comme l'a fait justement remarquer Michel Blay, notre métier ne consiste pas en remplissages chronophages de fichiers Excel[7]. C'est donc dans cette optique de *Slow Science* que j'ai poursuivi mes travaux depuis mon élection comme maître de conférences à l'université de Franche-Comté.

Sur un terrain parfois aussi militant, mes rencontres et échanges avec François Sigaut (1940-2012) ont marqué quelques-unes de mes années de jeune chercheur et jeune universitaire, surtout entre 2006 et 2012 (quand bien même notre rencontre avec François Sigaut remonte à 2002, lors du congrès du CTHS à Nancy). En février 2006, dans le cadre de la préparation du colloque « Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas », co-organisé par René Bourrigaud et François Sigaut j'ai plus longuement échangé avec François Sigaut à propos des termes techniques utilisés pour désigner certaines formes de labour dans les traités agronomiques du XIX^{e} siècle[8]. A partir de ce moment, en plus, depuis 1998, de mes lectures attentives et presque exhaustives de ses travaux, j'ai entretenu des

James, « Le poulpe du doctorat » (1er publication dans *Harvard Monthly*, mars 1903 ; texte présenté par Thierry Drumm), Paris, La Découverte, 2013, rééd. « poche », 2017.

[3] Bruno Auerbach, « *Publish and Perish*. La définition légitime des sciences sociales au prisme du débat sur la crise de l'édition SHS », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°164, 2006, p. 74-92.

[4] Voir la consultation citoyenne sur le financement de la recherche dans l'enseignement supérieur et le hiatus entre la demande de financements récurrents de la part d'une majorité de chercheurs et d'enseignants-chercheurs et la politique de financement par appels à projets [https://consultation.democratie-numerique.assemblee-nationale.fr/finrecherche, consulté le 22 août 2018].

[5] Siri Hustvedt, *La femme qui tremble. Une histoire de mes nerfs*, (1er éd. américaine 2009), Paris, Actes Sud, 2010, p. 106-107.

[6] Laure Saint-Raymod, « La science dont je rêve… », discours lors de la cérémonie de réception à l'Académie des sciences, 29 mai 2018 [https://www.youtube.com/watch?v=_sDptYB2kxk, visionnée le 21 août 2018] .

[7] Voir le court mais « décapant » opuscule : Michel Blay, *Penser ou cliquer ? Comment ne pas devenir des somnambules*, Paris, CNRS éd., 2016.

[8] Voir dans les actes du colloque l'article où il fait une mise au point précieuse sur ces questions de vocabulaire technique : François Sigaut, « Le labour qu'est-ce que c'est ? », dans René Bourrigaud, François Sigaut (dir.), *Nous labourons*, Nantes, éd. Centre d'histoire du travail, 2007, p. 21-27.

échanges plus ou moins soutenus avec François Sigaut à propos de l'histoire des techniques de labour dans un premier temps et plus globalement des techniques agricoles dans un second temps. Pour le colloque qui s'est déroulé à Nantes, Nozay et Châteaubriant, du 25 au 28 octobre 2006, et dont les actes ont paru l'année suivante, j'avais proposé une communication sur le parcours atypique d'un valet de charrue vosgien méconnu, Jean Joseph Grangé et sur son système innovant pour la charrue développé durant les années 1830[9]. Les réflexions que François Sigaut a pu porter sur mon travail ont été particulièrement stimulantes. Durant le premier semestre 2007 nous l'avons, avec Marc Benoît, rencontré à plusieurs reprises (dont une discussion mémorable dans un café de la gare de l'Est à Paris) afin de construire un chapitre, le 8e consacré au travail du sol, d'un ouvrage retraçant l'histoire de l'agronomie. Ce projet, qui a débuté dès 2004, était coordonné par François Sigaut mais aussi Jacques Caneill, François Papy et Paul Robin. Bien que dans un message électronique du 11 avril 2007, François Sigaut nous ait enjoint, Marc Benoît et moi-même, « à carburer » pour finir l'ouvrage fin mai 2017, ce projet de livre d'« Histoire de l'agronomie » n'a malheureusement jamais été concrétisé quand bien même nous avions rédigé une ébauche de ce chapitre 8. Le chapitre envisagé devait concerner la « mécanisation (1750-1850) », François Sigaut s'occupant de tout ce qui concerne la mécanisation hors travail du sol tandis que nous nous chargions avec Marc Benoît des questions de labours et de travail du sol. Les aléas de la recherche et des sollicitations diverses ont empêché la réalisation concrète de ce livre, ce qui n'a pas nui à mes relations avec François Sigaut dont j'ai fait de l'œuvre une boussole fondamentale pour mes réflexions. La lecture de son dernier ouvrage, paru en 2012 juste avant son décès inattendu et prématuré, *Comment Homo devint faber* a été pour moi très stimulante.

L'étude et la compréhension des gestes techniques, qualifiés comme des « fonctions élémentaires de l'espèce humaine »[10], sont au cœur du travail de François Sigaut. Pour l'espèce humaine « toutes les actions techniques sont outillées », « même en l'absence d'outil » précise-t-il[11]. C'est donc le corps humain qui agit comme un outil[12]. L'action technique est « définie par l'évidence de ses effets matériels »[13], mais il existe une grande

[9] Fabien Knittel, « La charrue Grangé ou le parcours atypique d'un valet de charrue, vers 1830 en Lorraine », dans René Bourrigaud, François Sigaut (dir.), *Nous labourons*, Actes du colloque « Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas » (Nantes, Nozay, Châteaubriant, 25-28 octobre 2006), Nantes, Centre d'histoire du travail, 2007, p. 331-339.
[10] François Sigaut,, *Comment Homo devint faber*, Paris, CNRS éd., 2012, p. 7.
[11] *Ibid*., p. 7 et p. 99.
[12] *Ibid*., p. 8 et p. 99.
[13] François Sigaut, « Le triangle du sens », *Techniques et culture*, n°19, 1992, p. 201-209.

« part de non-dits dans l'action technique »[14]. Dans plusieurs de ses publications ainsi que dans *Comment Homo devint faber* Sigaut insiste sur l'imprécision du vocabulaire en matière d'étude des techniques, ce qui ne facilite en rien la tâche des historiens et historienne[15]. Pour Sigaut, utilisant les œuvres de Mauss et de Bergson, non sans avoir souligné au préalable tout ce qui sépare ces deux penseurs, « l'outil suppose l'intelligence », c'est-à-dire qu'un être humain qui manipule accède à l'intelligence, c'est l'*Homo Faber*[16]. D'après lui « l'intelligence est née par et pour la manipulation des choses matérielles »[17]. Pour expliciter sa pensée en matière technologique Sigaut a élaboré le « triangle du sens », communément appelé aujourd'hui « triangle de Sigaut »[18]. Il s'agit d'un schéma explicatif élaboré pour expliquer le rapport au monde ; le réel étant compris ici comme tout ce qui est matériel, c'est-à-dire l'ensemble des choses inanimées. Sigaut montre alors que le rapport à autrui et au réel passe par les objets, donc les techniques. Pour le démontrer il superpose à son schéma ego-réel-autrui, la définition des techniques de Mauss, « un acte traditionnel et efficace », pour réaliser un schéma heuristique, cadre possible d'explications du monde social. Il précise que « la configuration sociale élémentaire (…) est (…) un rapport ternaire mettant en jeu au moins deux personnes et un objet. La société humaine se construit comme humaine par le sens qu'elle donne aux objets matériels, car la relation hommes-objets est aussi nécessaire que la relation hommes-hommes pour la construction du sens »[19]. Les réflexions de Sigaut méritent d'être poursuivies, creusées dans le domaine de l'histoire des techniques[20].

Devenu enseignant-chercheur j'ai souhaité trouver de nouvelles approches pour mes travaux. Intéressés depuis longtemps par les questions d'égalité entre les sexes, j'ai approfondi ma connaissance du domaine des *Gender Studies* et constaté que le lien avec l'histoire des techniques existait mais qu'il méritait d'être développé. Dans l'historiographie francophone, le lien entre genre et techniques est peu effectué, c'est donc un chantier à mener afin d'approfondir les réponses déjà apportées. Avec Pascal Raggi, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Lorraine à Nancy[21], nous avons décidé de travailler ensemble sur ce nouveau (pour nous) chantier de recherche. Nous nous connaissons depuis

[14] *Ibid*.
[15] François Sigaut,, *Comment Homo devint faber*, *op. cit*., p. 9.
[16] *Ibid*., p. 19 et p. 134.
[17] *Ibid*., p. 21.
[18] François Sigaut, « Folie, réel et technologie », *Techniques et culture*, n° 15, 1990 p. 167-179 ; François Sigaut, « Le triangle du sens », *Techniques et culture*, n°19, 1992, p. 201-209, p. 205.
[19] François Sigaut, « Le triangle du sens », art. cit., p. 202.
[20] Ce que modestement nous nous employons à faire dans nos travaux divers (avec beaucoup d'autres, bien sûr, qui le réalise avec brio) et précisément dans le mémoire inédit, *Le lait des agronomes*, qui correspond au troisième volume de ce dossier d'HDR.
[21] Habilité à diriger des recherches depuis juillet 2017.

longtemps et partageons une même approche de notre métier d'historien. Durant nos études doctorales nous avons travaillé de concert sur la notion d'innovation et l'usage que l'on peut en faire dans une approche historienne et comparatiste[22]. Devenus jeunes enseignants-chercheurs il nous a semblé alors pertinent de continuer notre coopération fructueuse. Travailler sur le thème des liens entre genre et techniques m'a intéressé car j'avais déjà abordé à la marge cette question lors du colloque « Corps et machines », que Pascal Raggi avait co-organisé, à Nancy en mai 2010, avec Etienne Thévenin et Laurence Guignard. J'y avais communiqué au sujet des corps paysans au travail et des rapports complexes avec les machines agricoles en partant de l'exemple des charrues et de ce qu'en disent les agronomes à partir des cas de Poirot de Valcourt, Mathieu de Dombasle et Grangé[23]. C'est ainsi que « genre et techniques » est devenu pour moi, à partir de l'automne 2011, un nouvel axe de recherches.

Les stéréotypes de genre portant sur des objets techniques sont connus en partie seulement. Et c'est approfondir les questionnements sur le sujet et renforcer les connaissances sur les liens entre genre et techniques que les participants et participantes aux deux sessions du colloque « Genre et Techniques » se sont attachés. La plupart des communications ont été regroupées dans un livre que j'ai co-dirigé avec Pascal Raggi et pour lequel nous avons co-écrit l'introduction ainsi que la postface avec Sharif Gemie[24]. Ce colloque, qui s'est déroulé en deux temps, en mai 2012 à Besançon et en septembre 2012 à Nancy, a bénéficié du soutien financier et matériel de l'Institut universitaire de formation des maîtres (IUFM, devenu ESPE en septembre 2013) de l'Université de Franche-Comté, du Laboratoire des Sciences Historiques (LSH EA 2273, devenu Centre Lucien Febvre en mars 2017) de l'université de Franche-Comté, du Centre de Recherche Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH, EA 3945), de l'Université de Lorraine et des Conseils régionaux de Franche-Comté et de Lorraine. Le colloque a réuni des chercheurs et enseignants-chercheurs de plusieurs disciplines (histoire, sociologie, philosophie, STAPS…) venus de France, du Royaume-Uni et

[22] Fabien Knittel, Pascal Raggi, « Innovations à la mine et au champ : agronomes et ingénieurs des mines en Lorraine (XIX^{e}-XX^{e} siècles) », art. cité. Nous avons développé ce point, *supra*, au chapitre précédent. Nous apprécions écrire ensemble depuis notre première coopération, le compte rendu critique d'un ouvrage de Gérard Noiriel pour la revue les *Annales de l'Est* : Fabien Knittel, Pascal Raggi, « compte rendu de lecture : Gérard Noiriel *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, coll. « Socio-histoire », 311 p. », *Annales de l'Est*, 2003-2, p. 374-379. Ce compte rendu est reproduit *in extenso* ci-après dans les annexes.

[23] Fabien Knittel, « Corps paysan et machines agricoles : des rapports complexes. L'exemple du premier XIX^{e} siècle lorrain », Laurence Guignard, Pascal Raggi, Etienne Thévenin (dir.), *Corps et Machines à l'âge industrielle,* Actes du Colloque des 17-19 mai 2010 (Université de Nancy2), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 125-135. Cet article est reproduit dans le second volume du présent dossier d'HDR.

[24] Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2013, 276 p. Cet ouvrage fait partie du présent dossier d'HDR (vol. 2).

de Suisse. En moyenne, durant chaque demi-journée l'assistance a oscillé entre 15 et 20 personnes ; le public étant composé principalement d'étudiant-es ou d'universitaires intéressé-es par le sujet. Les propositions de communications ont été validées par le comité scientifique réunis pour le colloque et qui se composait de : Sharif Gemie (University of Glamorgan, Cardiff) ; Rebecca Rogers (Université Paris 5-Descartes) ; Odile Roynette (Université de Franche-Comté) ; Gérard Bodé (SHE-ENS-Ulm) ; Delphine Gardey (Université de Genève).

L'étude des rapports qu'entretiennent les femmes avec les techniques n'est qu'une première approche qui doit être étendue dans le cadre d'une problématique plus large tenant compte de tous les aspects du genre, notamment les questions liées à la masculinité. Ces aspects méritent d'ailleurs une attention toute particulière, dans le sens où l'enseignement technique contribue à la construction d'un certain type de masculinité, reproduisant, par exemple, des différences genrées à l'école et dans les milieux professionnels. Les différents textes rassemblés dans *Genre et techniques* permettent de s'interroger sur les différentes pistes développées dans le cadre de cette thématique. Si les travaux d'historiens dominent, le sujet abordé rend néanmoins nécessaire une approche pluridisciplinaire. La sociologie, la philosophie et l'anthropologie apportent donc également ici un éclairage sur les liens qui peuvent exister entre genre et techniques. Le fait technique dépend, si l'on suit Leroi-Gourhan, des conditions du milieu[25]. Ce qui nous permet, aujourd'hui, d'affirmer que le genre contribue aussi à la définition du fait technique. Mais il reste à montrer dans quelle mesure et selon quelle ampleur. Ce que les textes de l'ouvrage proposent de faire, notamment dans le domaine des formations techniques (première partie de *Genre et Techniques*). Processus éducatif qu'Eric Dubreucq invite à étudier comme une technique à part entière, en présentant trois philosophies différentes d'éducation des filles, posant ainsi la question cruciale de la norme et du rapport à la norme[26]. De son côté Marianne Thivend met en évidence que des transfuges de genre existent dès le début du XX^{e} siècle dans les filières de l'enseignement techniques et que des pionnières s'affrontent aux formations techniques dites masculines[27]. L'histoire sexuée des formations professionnelles est un champ historiographique qui tend à se développer depuis quelques années. Mais cette perspective est déjà présente dans un

[25] André Leroi-Gourhan, *Evolution et techniques. L'homme et la matière*, Paris, A. Michel, (1er édition 1943), 1971, *Milieu et techniques* (1er édition 1945), A. Michel, 1973.
[26] Eric Dubreucq, « À L'école des filles. Enquête philosophique sur l'éducation des filles », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 39-52.
[27] Marianne Thivend, « Former filles et garçons à un métier : jalons pour une histoire sexuée des formations techniques et professionnelles, XIX^{e}-XX^{e} siècles », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 25-38.

rapport pionnier et méconnu du ministère de la culture, rédigé en 1983 par Dominique Poggi[28] et qui montre les luttes des femmes pour s'imposer dans des filières dites masculines comme les métiers du bâtiment ou les écoles d'ingénieurs. Mais le constat effectué au début du XX[e] siècle reste valable dans les années 1970 ce qui prouve une évolution lente et faible des mentalités quant à l'assignation genrée des unes et des autres. La persistance sur la longue durée du « marqueur sexuel »[29] que sont les travaux d'aiguilles en est une autre manifestation. Dans *L'Amérique au jour le jour (1947)*, Simone de Beauvoir note que, dans les collèges de jeunes filles où elle est invitée pour ses conférences, de nombreuses étudiantes tricotent assises sur un banc durant les pauses ou lorsqu'elles l'écoutent durant la conférence même. Simone de Beauvoir ajoute « que le tricot est pour beaucoup de ces étudiantes une anticipation du mariage et de la maternité »[30]. Les métiers de la couture peuvent aussi conduire certaines femmes à travailler dans l'industrie où l'on estime que la minutie et l'habileté, qualités dites féminines, jugées innées pour les femmes, et précisément renforcées par la pratique de la couture, sont utiles pour travailler sur certaines machines. On constate que les qualités féminines sont ici encore naturalisées et que les femmes embauchées le sont pour leurs qualités supposées et non parce qu'elles ont été formées techniquement à des pratiques spécifiques. Cette naturalisation des qualités professionnelles des femmes nie leur formation et dévalorise leur travail qui est, alors, plus faiblement rémunéré que celui des hommes[31]. On assiste alors à une légitimation « naturalisée » de la division sexuelle du travail[32]. Toutefois, Jérôme Pelletier indique une émancipation des agricultrices durant les années 1960-1970 grâce à des formations techniques spécifiques[33]. Dans le domaine du conseil agricole Sylvain Brunier analyse le processus de masculinisation du métier et la fragilité professionnelle des femmes[34]. Le rapport à la force physique et la naturalisation de la fragilité féminine sont remarquables aussi dans la formation des dentellières à la main et dans

[28] Dominique Poggi, *Les femmes dans la culture technique et scientifique : de l'oppression à l'innovation*, Rapport du Ministère de la culture, 1983, dactyl., 66 p.
[29] Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, « L'aiguille, outil féminin », dans Danièle Chabaud-Rychter, Delphine Gardey (dir.), *L'engendrement des choses. Des hommes, des femmes et des techniques*, Paris, EAC éd., 2002, p. 177.
[30] Simone de Beauvoir, *L'Amérique au jour le jour (1947)*, Paris, Gallimard, 1954, éd. Folio 1997, p. 71-72.
[31] Clare Crowston, « Le travail féminin en France, vu par l'historiographie américaine », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 45-4, octobre-décembre 1998, p. 837-853.
[32] Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 13, p. 23-25 et p. 75.
[33] Jérôme Pelletier, « Genre et techniques aux champs : la vulgarisation agricole féminine en Loir-et-Cher (1960-1970) », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 69-84.
[34] Sylvain Brunier, « Les techniques de conseil ont-elles un genre ? Le métier de conseillères agricoles dans les années 1960 », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 85-100.

leurs rapports avec les ouvriers tullistes, ainsi que le décrit Stéphane Lembré[35]. Ce rapport au corps dans les choix d'orientation des filles qui se destinent à des formations de type masculin est crucial (Julie Thomas)[36]. La reconnaissance professionnelle des femmes est souvent insuffisante et/ou tardive car leur formation technique et professionnelle est peu reconnue ou inexistante[37].

Le corps genré a une place centrale dans les techniques médicales (deuxième partie de l'ouvrage). Emmanuelle Zolésio insiste sur la « virilité » des pratiques et des outils utilisés en chirurgie orthopédique qui tend à induire un lien entre choix de la spécialité chez les futures chirurgiennes et intérêt pour les techniques[38]. Utilisation des machines ou recours à des techniques qui génèrent parfois des conflits entre médecins et sages-femmes au sein de la maternité nancéienne au cours du XX^{e} siècle (Étienne Thévenin) bien que certains (rares) praticiens encouragent parfois les sages-femmes à « conquérir » les techniques nouvelles dans les années 1970 mais non sans conflits[39]. La médicalisation du syndrome prémenstruel décrite par Laura Piccand est une illustration des ambiguïtés que la médecine, souvent pratiquée par des hommes, entretient avec les femmes et leur corps[40].

Au travail (troisième partie de *Genre et Techniques*), à la manufacture de Sèvres, au XIX^{e} siècle, comme le décrit Audrey Millet, le genre des techniques se renforce au cours du siècle avec l'exclusion progressive des femmes de l'enceinte de l'usine et leur cantonnement à la sphère domestique avec des commandes ponctuelles et un travail à la pièce[41]. Même dans le secteur textile considéré comme féminin, le travail et la formation sont genrés. Néanmoins, les femmes ne sont pas exclues de l'invention technique même si elles sont numériquement minoritaires : pour Anne Chanteux il est difficile d'affirmer qu'un processus genré est à l'œuvre dans le cadre des dépôts de brevets à la fin du XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle en

[35] Stéphane Lembré, « La qualification, la main et la machine. Filles et garçons face aux formations dentellières, XIX^{e}-XX^{e} siècles », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 53-68.
[36] Julie Thomas, « Des filles dans des orientations scolaires "techniques" : logiques d'orientation et rapports au corps », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 101-112.
[37] Martine Cocaud, Dominique Gobineau, « Introduction », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 114-3, 2007, p. 40 ; Dominique Poggi, *Les femmes dans la culture technique et scientifique…, op. cit.*
[38] Emmanuelle Zolésio, « Rapport des femmes chirurgiens à la technique. Une socialisation de genre atypique », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 127-140.
[39] Étienne Thévenin, « L'intervention professionnelle des femmes dans l'action médicale, sanitaire et sociale auprès des enfants au XX^{e} siècle », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 115-126.
[40] Laura Piccand, « Du syndrome prémenstruel au trouble dysphorique prémenstruel. Reconfiguration des représentations sur la vulnérabilité des femmes », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 141-151.
[41] Audrey Millet, « Les genres de l'ornement à la manufacture de Sèvres au XIX^{e} siècle », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 155-168.

France puisque les femmes déposent dans les mêmes catégories que les hommes[42]. Il serait donc abusif de parler d'innovation féministe. Dans le monde des cheminots, étudié par Fabienne Laurioux, si les femmes sont présentes, elles sont sans cesse renvoyées aux sphères traditionnellement considérées comme féminines et elles sont rarement en mesure de conquérir une place professionnelle équivalente à celle des cheminots eux-mêmes[43]. A Saint-Etienne, durant un long XIX^{e} siècle, Mickaël Duarte, montre à la fois, le processus de virilisation/dévirilisation du travail ouvrier et celui de « disciplinarisation » des corps, tant féminins que masculins[44]. Tous phénomènes caractéristiques du monde du travail auxquels la sphère des médias et des arts audio-visuels n'échappe pas. Dans le domaine de la vidéo militante des années 1970, étudiée par Hélène Fléckinger dans lequel le plaisir de la réalisation cinématographique rejoint la volonté de laisser une trace des combats féministes de cette époque, comme chez les femmes publicitaires présentées par Nathalie Pelier, les liens entre genre, techniques et médias (quatrième partie) relèvent de la même complexité[45].

Enfin, dans la cinquième et dernière partie de l'ouvrage, la thématique « genre et vie quotidienne » est abordée à partir de trois angles d'approche très variés : le lavage et le séchage du linge au XIX^{e} siècle (Marie Charvet), les transports et les rapports de genre qui existe dans les omnibus puis dans les autobus parisiens (Arnaud Passalacqua), les travaux manuels et la création ordinaire (Claire Le Thomas)[46]. Bien que l'usage « féminin » des techniques mis en évidence par ces textes soit très éloigné d'une utilisation « féministe » de celles-ci, sa description facilite la reconnaissance des pratiques genrées dans des domaines où il est parfois difficile de les conceptualiser ou, *a contrario*, de s'en départir.

Ce paragraphe consacré aux actes du colloque *Genre et techniques* me donne aussi l'occasion d'exprimer mon rejet le plus total d'une attitude, à la fois condescendante et méprisante, mais trop souvent répandue et exprimée, de ceux et celles qui jugent que les actes

---

[42] Anne Chanteux, « Femmes, inventions et brevets en France », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 169-180.

[43] Fabienne Laurioux, « Configurations et reconfiguration de l'identité cheminote au prisme du genre », communication inédite au colloque « Genre et Techniques », Besançon-Nancy, mai-septembre 2012.

[44] Mickaël Duarte, « La construction du genre des corps dans l'univers technique stéphanois de la fin l'Ancien Régime à la Grande Guerre », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 181-201.

[45] Hélène Fléckinger, « De la contribution des feministes aux expérimentations techniques, sociales et formelles de la « vidéo des premiers temps » (France, 1968-1981) », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 253-266 ; Nathalie Pelier, « Place et « non place » des femmes dans la profession publicitaire de la mystérieuse Paule de Gironde à la presque célèbre Mercedes Erra », communication inédite au colloque « Genre et Techniques », Besançon-Nancy, mai-septembre 2012.

[46] Marie Charvet, « Laver et sécher son linge en ville au XIX^{e} siècle », dans Fabien Knittel, Pascal Raggi (dir.), *Genre et techniques…, op. cit.*, p. 205-220 ; Arnaud Passalacqua, « Genre et mobilité urbaine : un itinéraire parisien, XIX^{e}-XX^{e} siècles », *ibid*., p. 221-238 ; Claire Le Thomas, « Travaux manuels domestiques et pratiques ordinaires de création : dépasser les différences de genre par l'expression artistique ? », *ibid*., p. 239-252.

de colloque ne sont jamais lus et qui dédaignent cette forme de diffusion des savoirs et des acquis scientifiques. Je suis peut-être une exception mais je lis les actes de colloque, en partie certes. Lorsqu'un texte, un article m'intéresse je le lis quelle que soit la forme qu'il a et peu importe où il a été publié. Qui lit *in extenso* les numéros de revues scientifiques ? Quasiment personne sauf peut-être quelques retraité-e-s. Or, il ne viendrait à personne l'idée de dénigrer les revues scientifiques, lieux de validation et de consécration pour les revues les plus prestigieuses, outils fondamentaux pour la diffusion des travaux universitaires de qualité. Pourtant, lorsque je reçois un nouveau volume ou que je le consulte en ligne (de plus en plus fréquent), je ne lis que les articles qui retiennent mon attention, dans le champ direct de mes intérêts de chercheur, car le temps me manque pour tout lire. Et, à mon sens, ce n'est pas autre chose avec les actes de colloque. Je participe et aux colloques et aux actes, et je les lis sans autre arrière-pensée que d'y trouver des matériaux pour réfléchir. Et si certain-e-s y trouvent des textes très inégaux je leur rétorque que dans les revues scientifiques il n'est pas rare de trouver aussi des articles très médiocres ou de peu d'intérêt. Mais il me faut ajouter aussitôt que parfois même à la lecture d'un article de piètre qualité il m'est arrivé de trouver matière à réfléchir.

Réfléchir sur le genre m'a apporté une ouverture sur une bibliographie critique avec laquelle je n'étais pas familier. Par voie de conséquence, cela m'a amené à revoir quelque peu ma manière d'appréhender l'histoire et les manières possibles de l'écrire. Certains angles morts de la recherche, identifiés lors des échanges du colloque « Genre et Techniques », m'ont convaincu de poursuivre le travail sur ce thème. Avec Pascal Raggi, nous avons eu l'envie de creuser ce que les résultats de François Sigaut peuvent apporter dans le cadre de l'étude des techniques à partir des *Gender Studies*. C'est une réflexion que nous avons entreprise dans le prolongement du projet initial et qui a pris la forme d'un article consacré aux apports de Mauss et Sigaut au sujet des liens entre genre et techniques[47]. La question qui immédiatement se pose est de savoir si corps masculin et corps féminin sont « outillés » de la même manière et dans quelle mesure la naturalisation des comportements humains intervient dans une différenciation des « outillages » respectifs des corps sexués ? La réponse n'étant qu'en partie connue, la rechercher nous a donc semblé, à Pascal Raggi et moi-même, un projet stimulant. Dans *Comment Homo devint faber*, Sigaut formule une hypothèse pour

[47] Fabien Knittel, Pascal Raggi, « Mauss et Sigaut. Réflexions sur les liens entre les techniques et le genre », *Artefact, Histoire et Sciences Humaines*, n°8, 2018, à paraître. Cet article est reproduit dans le second volume de ce dossier d'HDR.

essayer de comprendre la division sexuelle des techniques[48]. Il affirme alors que « dans l'espèce humaine (…) ce sont les deux sexes qui se spécialisent l'un vis-à-vis de l'autre », puis explique que « la répartition des activités entre les sexes est la seconde des innovations fondamentales qui ont donné naissance à l'espèce humaine – la première étant le partage de l'attention »[49]. Aujourd'hui la répartition des tâches entre les sexes perdure même si, remarque Sigaut, « elle est de plus en plus contestée »[50]. Cette répartition inégalitaire est à relier aux apprentissages séparés des garçons et des filles qui « doivent acquérir les savoir-faire propres à leur sexe »[51]. Or cette hétéropraxie, c'est-à-dire des savoir-faire différenciés allant de soi, semble une affirmation un peu rapide : ces tâches différenciées ne sont-elles pas déjà un construit social à la base des inégalités entre les sexes, le plus souvent naturalisées pour paraître aller de soi ? L'hypothèse de Sigaut est paléoanthropologique et il cherche l'origine de la séparation des tâches entre les sexes. Il propose alors de considérer « le plaisir de la réussite », émulation à la base d'une séduction masculine des femmes, comme facteur explicatif de la différenciation des aptitudes techniques entre les femmes et les hommes. Sauf que le rôle de cet esprit agonistique à des fins de différenciations sexuelles dans le rapport aux techniques est très difficile à prouver ainsi que Sigaut l'admet lui-même à la fin de sa démonstration[52]. Cette démonstration ne me convainc pas totalement comme nous l'avons précisé, avec Pascal Raggi, dans notre article. Toutefois son intérêt est de proposer des hypothèses d'explication de phénomènes qui sont considérés comme évident, naturalisés, alors même que le rapport genré aux techniques est une construction socio-technique[53]. J'ai été à l'initiative d'un projet dans le prolongement du colloque « Genre et Techniques », qui a été déposé en 2014 dans le cadre de l'appel à projet du GIS Institut du genre. Ce projet, intitulé « Genre et Techniques : approches pluridisciplinaire (XIX^{e}-XXI^{e} siècles) », a fédéré onze collègues issus de neuf universités ou institutions de recherche différentes, françaises ou suisses. Malheureusement, il n'a pu être financé car, bien que considéré comme solide scientifiquement par les rapporteurs, ceux-ci ont considérés que le volet financier de justification des dépenses n'était pas assez précis et détaillé.

En 2016, j'ai participé à un prolongement de mes travaux autour de *Genre et Techniques*, avec Laurent Heyberger (IRTES-RECITS/UTBM) et Nathalie Joly (INRA,

[48] François Sigaut, *Comment Homo devint faber*, *op. cit*., p. 173-184.
[49] *Ibid*., p. 177-178.
[50] *Ibid*., p. 180.
[51] *Ibid*., p. 181.
[52] *Ibid.*, p. 182.
[53] Fabien Knittel, Pascal Raggi, « Mauss et Sigaut. Réflexions sur les liens entre les techniques et le genre », art. cité.

Dijon), dans le cadre du projet « femmes, éducation, sciences et techniques en Bourgogne Franche-Comté » (FEMSCITE) financé par la fédération des MSH de Bourgogne et Franche-Comté dans le cadre de l'axe « Transmission, Travail, Pouvoirs »[54]. Une journée d'étude a été organisée le 3 novembre 2016 à Besançon, dont les actes sont en préparation et devraient paraître au début de l'année 2019 dans les *Cahiers de RECITS*, numéro que je coordonne avec Laurent Heyberger et Nathalie Joly.

Faire de l'histoire des techniques à partir des *Gender Studies* est donc devenu un nouveau chantier de recherche mais il n'est en rien devenu exclusif. J'ai poursuivi mes travaux consacrés à l'histoire de l'agronomie et aux questions d'innovation technique, et j'ai aussi poursuivi la « piste » de l'histoire de l'agro-chimie entrevue durant la réalisation de ma thèse.

L'innovation, en agriculture comme en agronomie, et ses mécanismes sont des processus d'une rare complexité que l'historien doit cependant appréhender et comprendre pour saisir les modalités du progrès[55]. C'est pourquoi leur étude ne peut être menée de manière isolée, car c'est une variable intimement liée au contexte socio-économique dont elle procède et qu'elle contribue à modifier. L'étude de l'innovation passe donc par la compréhension des conditions de réalisations sur le plan technique, tandis que la part sociale de l'innovation est appréhendée grâce à l'analyse de la diffusion de l'innovation et des usages qui résultent de son adoption[56]. Etudier l'innovation dans une perspective historique c'est essayer de « saisir l'historicité du changement technique »[57], c'est-à-dire les facteurs, les conditions et les rythmes de ce changement proprement dit et les conséquences sur les usages avec l'apparition de pratiques agricoles nouvelles. Mais l'objectif, plus large, est de caractériser les transferts d'innovation dans le milieu rural. Le comparatisme doit aussi être envisagé avec les innovations techniques dans l'industrie[58]. Entendu dans un cadre comparatiste à l'échelle européenne, cet axe de nos recherches a été concentré sur un espace privilégié, la Lorraine, et plus particulièrement la région nancéienne. C'est un espace réduit idéal pour mener une étude de cas, par la suite confrontée aux données des cadres nationaux

[54] Ce projet a été, cette fois-ci, coordonné par Laurent Heyberger.
[55] Gilles Denis, « Du physicien agriculteur du XVIII^e siècle à l'agronome des XIX^e et XX^e siècles : mise en place d'un champ de recherche et d'enseignement », *Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture de France*, vol. 87, 2001, n°4, p. 81-103.
[56] Isaac Joseph, *Météor. Les métamorphoses du métro*, Paris, Economica, 2004.
[57] Liliane Hilaire-Pérez, « Pratiques inventives, cheminements innovants, crédits et légitimations », dans Liliane Hilaire-Pérez, Anne-François Garçon (dir.), *Les chemins de la nouveauté. Innover, inventer au regard de l'histoire*, Paris, CTHS éd., 2003, p. 9-38.
[58] Fabien Knittel, Pascal Raggi, « Innovations à la mine et au champ : agronomes et ingénieurs des mines en Lorraine (XIX^e-XX^e siècles) », art. cité.

et européens. Le premier XIX[e] siècle (vers 1789-vers1850), phase de transition entre l'Ancien Régime et la modernité industrielle, est aussi un moment privilégié car c'est le moment où le rural est dominant en France et en Lorraine, où l'agriculture domine ce monde rural (la forêt est à son minimum d'extension territoriale). Le territoire lorrain est d'un grand intérêt pour cette étude du fait de sa diversité : montagne / plateau lorrain (villes) / plaine calcaire du Barrois. Pays de champs ouverts, la Lorraine est un « laboratoire » d'étude du changement agricole idéal pour construire une histoire culturelle des mondes ruraux, indispensable à la compréhension de l'histoire des XIX[e] et XX[e] siècles. C'est dans ce cadre que j'ai réfléchi sur l'importance du processus des changements techniques dans les sociétés rurales[59].

De plus, l'histoire de l'agriculture de cette période charnière du premier XIX[e] siècle est celle de l'agriculture avant sa conquête par la chimie : d'où l'importance du travail du sol, question cruciale pour comprendre les mécanismes d'émergence des concepts de la science du sol et de l'agronomie. Mais l'industrie se développe et l'urbanisation s'accentue : l'histoire rurale doit donc être pensée dans ce cadre mouvant et confrontée aux processus d'industrialisation et d'urbanisation. Cette confrontation entre l'urbain et le rural, entre l'agricole et l'industriel sont des axes structurants de nos recherches depuis près d'une décennie maintenant. Dans ce cadre il est aussi question de caractériser les transferts d'innovation ou comment l'innovation technique est élaborée par les différents acteurs du monde agricole et rural, comment elle est reçue, utilisée, déformée ou refusée dans sa confrontation avec l'agronomie. L'importance de la régulation par le marché urbain doit être mise en avant aussi. L'objectif étant d'analyser les liens entre les diverses catégories du monde rural et les modalités des transferts de techniques et de pratiques. Cela m'a amené à m'interroger sur la pénétration du discours des agronomes dans les campagnes, sur la demande d'agronomie, ainsi que sur les refus et les blocages. Il faut aussi identifier les lieux de médiation qui favorisent la diffusion de l'innovation technique. Toutes ces questions ont fait l'objet de mon article paru en 2013 dans les *Annales de l'Est*[60].

L'étude des pratiques pédagogies spécifiques à l'enseignement technique depuis le XIX[e] siècle, essentiellement agricole et agronomique, ont retenu mon attention depuis mes premiers travaux. Or, à l'occasion de coopérations fructueuses avec mon collègue Laurent Heyberger, maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de technologies de

[59] François Sigaut, « Entre pratiques raisonnées et science efficace : l'âge des doctrines en agronomie », *Traditions agronomiques européennes : élaboration et transmission depuis l'Antiquité*, 120[e] congrès CTHS, 23-29 octobre 1995, Aix-en-Provence, 1998.

[60] Fabien Knittel, « Discours d'agronomes et savoirs profanes sur les techniques de labour (Lorraine, 1820-1840) », *Annales de l'Est*, 2013-1, p. 233-245. Article reproduit dans le volume 2 de mon dossier d'HDR.

Belfort-Montbéliard (UTBM)[61], j'ai élargi quelque peu cette perspective à l'enseignement technique en général, notamment les principaux aspects liés à la formation des ouvriers (y compris agricoles) et des techniciens. C'est l'objet de la journée d'étude organisée à Belfort le 7 juin 2013 dont les actes composent le dossier, que nous avons coordonné avec Laurent Heyberger, publié en 2014 dans les *Cahiers de RECITS*[62]. Ces questions liées à l'histoire de l'enseignement technique croisent depuis 2010 mes enseignements consacrés à l'histoire de l'éducation ainsi que mon activité d'encadrement de mémoires de Master. Recruté au moment de la « masterisation » de la formation des futurs enseignants (des premier et second degrés) j'ai encadré des travaux de recherche en histoire de l'éducation dès ma première année universitaire[63]. Il s'agit de Master dit MEEF (métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation) mais je n'ai conçu leur encadrement que dans une dimension d'initiation à la recherche digne de ce nom. Hors de question d'en faire des mémoires de Master au rabais qui ne vaudraient pas grand-chose face à des mémoires rédigés dans le cadre de Master dit de recherche. Dans ces derniers Master le temps de formation est prévu pour permettre aux étudiants et étudiantes de rédiger des mémoires d'ampleur, souvent autour d'une centaine de pages. Les exigences d'un Master MEEF étant toutes autres, avec la préparation au concours de recrutement de l'enseignement primaire et secondaire (CRPE, CAPES sans oublier les CPE et les documentalistes), puis l'alternance avec un stage à mi-temps dans un établissement lorsque les étudiants et étudiantes deviennent fonctionnaires stagiaires, la dimension du mémoire est restreinte (à l'université de Franche-Comté, une quarantaine de pages) mais dans ce cadre réduit les exigences de sérieux et de qualité sont les mêmes que pour tout autre type de Master. Malheureusement, c'est une conception des choses que je ne partage pas avec de nombreux collègues, et je le regrette amèrement ; car certains étudiants et certaines étudiantes rédigent d'excellents mémoires et leurs 40 pages sont tout à fait dignes d'une recherche sérieuse (l'inverse est bien sûr vraie aussi, beaucoup de mémoires sont médiocres). D'ailleurs c'est en regroupant certains de ces bons travaux que j'ai pu initier le projet de dossier

[61] Habilité à diriger des recherches depuis juillet 2017.

[62] Laurent Heyberger Fabien Knittel (dir.), Dossier « Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (XVIII^{e}-XX^{e} siècles) », *Cahiers de RECITS*, n°10, 2014, p.11-169. Publication qui fait partir du second volume de ce dossier d'HDR.

[63] Voir la liste d'une sélection des mémoires que nous avons encadrés (29 entre 2010 et 2018, sur un total d'un peu plus de 50) en annexe. Nous avons fait une sélection des meilleurs travaux (généralement des mémoires qui ont obtenu une note supérieure ou égale à 13-14/20). Il faut y ajouter un mémoire de Diplôme universitaire Formation adaptée à l'enseignement (FAE) et 15 mémoires pour lesquels nous avons été membre du jury.

consacré à l'histoire de l'éducation co-dirigé avec mon collègue nancéien Bruno Maes, et qui a été publié dans les *Annales de l'Est* en 2016[64].

Les questionnements et les approches en histoire de l'éducation ont été renouvelés depuis une vingtaine d'années. Le dossier « Eduquer et enseigner » des *Annales de l'Est* rassemble des articles consacrés à l'histoire de l'éducation, principalement dans l'Est de la France. Les différents auteurs ont proposé des relectures, des mises en perspective nouvelles ou ont abordé des thèmes encore peu travaillés. La perspective choisie est de donner aux lecteurs et lectrices un aperçu sur le temps long, du milieu du XV^e^ siècle à nos jours. Nous avons aussi choisi, avec Bruno Maes (université de Lorraine), une perspective thématique large en incluant l'éducation non scolaire dans ce dossier. De nouvelles approches des questions éducatives en histoire ont été privilégiées comme les analyses à l'échelle locale ou départementale des politiques et pratiques éducatives. L'entrée par l'échelle locale est une manière d'éprouver les connaissances générales sur l'éducation et l'école dans l'Est de la France et de montrer comment les « petites patries » sont des lieux d'expériences très singuliers[65]. Les questionnements sont renouvelés et varient selon les points de vue qui changent aussi selon l'époque de l'étude[66]. Une grande partie de ce dossier de revue est composé d'articles rédigés ou co-rédigés par des anciens ou anciennes étudiants/étudiantes qui ont soutenu leur mémoire de Master MEEF sous ma direction entre 2011 et 2015. Les autres articles sont des textes rédigés par des historiens chevronnés, comme Bruno Maes, Stéphane Lembré ou encore Arnaud Passalacqua. La lecture du dossier permet donc de découvrir de nouveaux chantiers engagés par des historiens de profession ainsi que les approches, souvent originales, privilégiées par de jeunes historiens et historiennes encore étudiants et étudiantes lors de la rédaction de leur texte.

Bruno Maes, qui étudie dans son article les livrets de pèlerinage, montre que ces livrets, un des outils fondamentaux de diffusion de la spiritualité, évoluent durant la deuxième moitié du XVII^e^ siècle. Le légendaire est souvent réduit à un discours rationnel et le miracle devient inutile, mais on rencontre l'Être suprême dans son cœur par des exercices médités de manière personnelle[67]. Depuis quelques années maintenant, sous l'impulsion de Gérard Bodé

[64] Fabien Knittel, Bruno Maes (dir.), Dossier « Eduquer et enseigner. Une histoire de l'éducation dans l'Est de la France », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 5-200. Publication incluse dans le second volume de notre dossier d'HDR.
[65] Jean-François Chanet, *L'école républicaine et les petites patries*, Paris, Aubier, 1996.
[66] Antoine Prost, *Du changement dans l'École. Les Réformes de l'éducation de 1936 à nos jours*, Paris, Seuil, 2013.
[67] Bruno Maes, « L'éducation par le livre. La mutation des livrets de pèlerinage dans la *Crise de conscience européenne* (1680-1720) », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 23-36.

en particulier[68], l'histoire de l'enseignement technique fait preuve d'un réel dynamisme. Dans ce dossier, Stéphane Lembré (université d'Artois) montre l'originalité de la formation des marins, présentant les enjeux de cet apprentissage technique à une échelle locale au XIX^e^ siècle[69], tandis qu'Arnaud Passalacqua (université Paris-Diderot), de son côté, s'interroge sur l'évolution d'une école méconnue, l'école d'apprentissage de la RATP durant la seconde moitié du XX^e^ siècle[70]. Cet article est construit à partir de la communication qu'Arnaud Passalacqua avait faite lors de la journée d'étude intitulée « Travailler et enseigner : engagement et formation », que j'avais co-organisée à Besançon, le 27 novembre 2014, avec mes collègues Benjamin Castets-Fontaine (sociologue, Université de Franche-Comté), Violaine Kubiszewski (psycho-sociologue, Université de Franche-Comté) et Feirouz Lima (maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication, Université de Franche-Comté)[71].

Si quelques sentiers battus et rebattus méritent encore d'être parcourus, de nouvelles approches des questions éducatives en histoire s'affirment aussi. On pourrait penser que la politique éducative du Front populaire est bien connue, notamment depuis les importants travaux d'Olivier Loubes[72]. Or, Sandra Briey, dont le mémoire de Master aborde *L'œuvre scolaire et éducative du front populaire dans le Doubs (1936-1939)*[73], montre dans un article que nous avons co-écrit, que l'approche à l'échelle départementale de cette politique éducative permet d'en renouveler la compréhension et d'en saisir la dynamique locale dans un département qui, lors des élections législatives de mai-juin 1936, a voté majoritairement à droite[74]. Maud Cussey-Besançon, après deux mémoires de Master, le premier en 2012 abordant l'*Education et enseignement dans les régions de Dole et de Lons-le-Saunier entre 1940 et 1944*, le second en 2013 s'attachant à un établissement particulier, *Le lycée Rouget de Lisle de Lons-le-Saunier entre 1940 et 1944 : lieu d'enseignement et d'affirmation de la*

[68] Gérard Bodé, Philippe Marchand (dir.), *Formation professionnelle et apprentissage (XVIII^e^- XX^e^ siècles)*, *Revue du Nord*, Hors série, coll. Histoire, n°17, 2003.
[69] Stéphane Lembré, « Peut-on former les marins ? Besoins et politiques à l'échelle locale au XIX^e^ siècle », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 75-92.
[70] Arnaud Passalacqua, « L'école de la RATP, de la formation d'ouvriers à la constitution d'un vivier de cadres par le sport et les loisirs (1948-1984) », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 109-128.
[71] Journée d'étude financée par la Fédération de recherche en éducation de l'ESPE de l'université de Franche-Comté.
[72] Olivier Loubes, *Jean Zay. L'inconnu de la République,* Paris, Armand Colin, 2012.
[73] Sandra Briey, *L'œuvre scolaire et éducative du front populaire dans le Doubs (1936-1939)*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, Besançon, (Fabien Knittel dir.) Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2014, dactyl., 75 p.
[74] Sandra Briey, Fabien Knittel, « La politique scolaire du Front populaire dans le Doubs (1936-1939) », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 51-73.

résistance[75], décrit et analyse le fonctionnement du chantier de jeunesse de Crotenay dans le département du Jura sous l'Occupation[76]. Ses travaux de recherche ont été poursuivis dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction de Robert Belot et que je co-encadre. Maud Cussey-Besançon y étudie les collèges, lycées et l'université en Franche-Comté au cœur des grandes mutations de l'éducation au milieu du XX^{e} siècle : entre ruptures, renouveau et continuités (1938-1947)[77]. Avec Karine Puel, dont j'ai dirigé le mémoire de Master durant l'année universitaire 2013-2014[78], nous avons co-écrit un article analysant l'institution de la goutte de lait municipale à Besançon durant la Belle Epoque où certaines jeunes mères reçoivent une éducation pour les soins dont leurs nourrissons ont besoin[79]. Cette recherche a croisé directement mes intérêts pour le lait et l'agronomie du lait au XIX^{e} siècle. C'est pourquoi cet article correspond aux fondements de la deuxième partie du septième chapitre du *Lait des agronomes*, mémoire inédit de ce dossier d'habilitation à diriger les recherches. L'encadrement du travail de master de Karine Puel m'a permis de diriger une recherche directement en lien avec mes propres préoccupations et intérêts de chercheur. J'ai pu guider son travail dans les arcanes de la bibliographie en histoire des techniques et des sciences et, dans une moindre mesure, en histoire rurale. Elle a exploité, entre autre, des sources issues des archives municipales de Besançon que j'ai moi-même exploitées, ce qui nous a permis des échanges plus approfondis sur les enjeux du travail de recherche que lorsque je dirige des mémoires dans des domaines plus éloignés de mes terrains d'investigation. Delphine Reix, dont le mémoire de Master, soutenu au mois de juin 2012, relève en grande partie de l'histoire littéraire[80], a choisi, dans son article, de mettre en perspective la formation des élèves-

[75] Maud Besançon, *Education et enseignement dans les régions de Dole et de Lons-le-Saunier entre 1940 et 1944*, Mémoire de recherches, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles (Fabien Knittel dir.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2012, 135 p. ; Maud Besançon, *Le lycée Rouget de Lisle de Lons-le-Saunier entre 1940 et 1944 : lieu d'enseignement et d'affirmation de la résistance*, Mémoire de recherches, Master 2 Enseignement et Recherche en Histoire et Géographie (ERHIGE) (Fabien Knittel dir.), Besançon, Université de Franche-Comté, dactylographié, juillet 2013, 112 p.

[76] Maud Besançon, « Le chantier de la jeunesse de Crotenay (Jura) : entre Révolution nationale et résistance (1940-1943) », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 129-144.

[77] Ecole doctorale Langages, Espaces, Temps, Sociétés (LETS), Université de Bourgogne-Franche-Comté (Belfort, UTBM, Laboratoire IRTES-RECITS), 1er inscription 2014, soutenance prévue au 1er semestre 2019.

[78] Karine Puel, *La goutte de lait à Besançon à la Belle Epoque*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles (Fabien Knittel dir.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2014, dactyl., 68 p.

[79] Karine Puel, Fabien Knittel, « La goutte de lait municipale de Besançon, de la Belle Epoque aux années 1930 », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 93-107. Cet article fait partie des travaux compilés dans le volume 2 de ce dossier d'HDR.

[80] Delphine Reix, *L'éducation des élèves-maîtresses à la Belle-Epoque dans le Doubs*, Mémoire de recherches, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles (Fabien Knittel dir.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactyl., juin 2012, 72 p.

maîtresses à la Belle Epoque avec leurs représentations littéraires[81]. Enfin, Marion Tisserand propose, dans un article de grande ampleur, un nouvel éclairage sur l'« invention » de l'échec scolaire à travers une étude socio-historique d'un corpus de travaux sur ce thème, des années 1960 aux années 1980[82].

Parallèlement à la préparation de ce dossier pour les *Annales de l'Est*, j'ai travaillé, avec mon collègue, et ami, sociologue Benjamin Castets-Fontaine, à la rédaction d'un manuel à destination des étudiants, rédigé à partir de nos enseignements respectifs en histoire et sociologie de l'éducation. *Le système scolaire français du XIX^e^ siècle à nos jours* a paru à la rentrée universitaire de septembre 2015[83]. L'objectif était de réaliser un outil de travail efficace pour celles et ceux qui préparent les concours de recrutement de l'enseignement secondaire, notamment les futurs conseillers principaux d'éducation pour qui la question est spécifiquement au concours.

Depuis 2014 mon axe principal de recherches est consacré à l'agronomie du lait et des produits laitiers au XIX^e^ siècle. Le mémoire inédit rédigé pour ce dossier d'habilitation à diriger des recherches représente l'aboutissement principal de cette recherche[84]. Dès 2014 j'ai débuté mes réflexions sur ce sujet et les ai exposées dans deux communications de colloque avant qu'elles ne deviennent des articles. Dans le premier, consacré à l'« éducation » des fruitiers et des laitières de Franche-Comté au XIX^e^ siècle[85], j'ai montré que le métier de fruitier est un métier pour lequel on se préoccupe peu de la formation initiale avant le dernier tiers du XIX^e^ siècle. La formation technique par apprentissage est peu connue et transmise seulement à travers les descriptions savantes des agronomes. D'un côté, le travail de la laitière est une tâche parmi d'autres au sein de la ferme, sans professionnalisation et un apprentissage limité tandis que de l'autre, les fruitiers, des hommes, exercent un métier[86]. L'effet de genre est ici très net mais dans l'ordre des choses des mondes ruraux du XIX^e^ siècle. Sur le plan de

[81] Delphine Reix, « Les Normaliennes dans la littérature de la Belle-Epoque », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 145-156.
[82] Marion Tisserand, *Etude socio-historique de la notion d'échec scolaire de 1969 à aujourd'hui en France*, Mémoire de recherches, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles (Fabien Knittel dir.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactyl., juin 2012, 312 p. ; Marion Tisserand, « L'invention de l'échec scolaire ? Une étude socio-historique de la notion d'échec scolaire en France de 1969 à 1981 », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 157-200.
[83] Fabien Knittel, Benjamin Castets-Fontaine, *Le système scolaire français du XIX^e^ siècle à nos jours*, Paris, Ellipses, 2015, 194 p.
[84] *Le lait des agronomes*, mémoire inédit, volume 3.
[85] Fabien Knittel, « L'« éducation » des fruitiers et des laitières de Franche-Comté au XIX^e^ siècle : entre initiation domestique, apprentissage professionnel et transmission scolaire », *Les Etudes sociales*, vol. 159, 2014-1, p. 119-132. Cet article fait partie des travaux compilés dans le volume 2 de ce dossier d'HDR.
[86] Sur la différence, essentielle, entre travail et métier voir Frédérique El Amrani, « Femmes au travail dans les campagnes angevines durant le premier XX^e^ siècle : quels mots pour quels travaux ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, tome 114, n°3, 2007, p. 109-124 ; Frédérique El Amrani-Boisseau, *Filles de la Terre. Apprentissages au féminin (Anjou, 1920-1950)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012.

la formation technique et du savoir-faire technique j'ai montré que l'empirisme prime autant pour les hommes que pour les femmes avant les années 1870-1880. Cette situation change après les années 1870 avec la mécanisation de la production et l'usage des écrémeuses centrifuges, entre autres innovations techniques[87]. Je démontre aussi qu'avant la création des Ecoles Nationales d'industrie laitière (ENIL) de Mamirolle et Poligny à la fin des années 1880 et des fruitières-écoles, les jeunes fruitiers apprennent leur métier par imitation des gestes techniques observés auprès d'un professionnel plus aguerri. J'ai consacré un article plus spécifique aux fruitières-écoles[88]. Les gestes techniques professionnels sont au cœur de ces réflexions. Ils sont compris comme des arts de faire, pour reprendre l'expression de Michel De Certeau. J'ai détaillé ma manière d'aborder cette question dans ma communication à la journée d'études internationale du 15 avril 2016, organisée au CNAM par Jean-Luc Chappey et Anne Jorro, avant que cela ne devienne un article construit à partir de l'exemple de quelques techniques de transformations laitières[89].

C'est pourquoi, dans le *Lait des agronomes*, troisième volume du présent dossier d'habilitation à diriger les recherches, j'ai creusé davantage cette question de la formation des fruitiers. Auparavant, j'ai cependant formalisé par un second article nos premières pistes sur l'enseignement des techniques de laiterie[90]. Sur l'histoire de cet enseignement technique de la laiterie, le travail de synthèse de François Vatin a représenté une importante première étape[91]. Toutefois, il reste encore beaucoup à faire pour connaitre précisément les rouages de la formation laitière en France à la fin du XIX^{e} siècle et à la Belle Epoque, d'où cet article et les prolongements effectués dans *Le lait des agronomes*.

Si ces questions relatives au lait et à la formation technique des fruitiers a été mon axe principal de recherche depuis près de cinq, j'ai aussi mené des investigations dans d'autres directions de l'histoire de l'agronomie au XIX^{e} siècle. Ainsi ai-je analysé les discours

[87] Jean-Jacques Van Mol, « Évolution des techniques laitières et essor industriel », Jean-Marie Yante (dir.), *Le machinisme agricole*, *1850-1950*, *Cahiers Temps, Espaces et Sociétés*, n°1, Université de Louvain-La-Neuve, 2010, p. 31-39.

[88] Fabien Knittel, « Fruitières-écoles et fermes-écoles dans la France de l'Est (années 1840-années 1890) », Jean-Marc Moriceau, Philippe Madeline (dir.), *Les Petites Gens de la terre. Paysans, ouvriers et domestiques (Moyen-Age-XXI^{e} siècle)*, (Actes du colloque AHSR, Caen, 8-10 octobre 2014), Caen, Presses universitaires de Caen, coll. « Bibliothèque du Pôle Rural, n°4 », 2017, p. 129-136.

[89] Fabien Knittel, « Des gestes techniques agricoles au XIX^{e} siècle. L'exemple de quelques techniques de transformations laitières vues par les agronomes », dans Anne Jorro (dir.), *Les gestes professionnels comme arts de faire. Education, formation, médiation culturelle*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 107-116. Article qui se trouve dans le second volume de ce dossier d'HDR.

[90] Fabien Knittel, « L'apprentissage des techniques laitières. Fruitières franc-comtoises et ENIL de Mamirolle à la fin du XIX^{e} siècle », *Cahiers de RECITS*, n°10, 2014, p. 57-72. Cet article fait partie des travaux compilés dans le volume 2 de mon dossier d'HDR.

[91] François Vatin, *L'industrie du lait. Essai d'histoire économique*, Paris, L'Harmattan, 1990 ; François Vatin, *Le lait et la raison marchande. Essais de sociologie économique*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1996.

agronomiques sur les engrais dans un article paru dans *Histoire et Sociétés Rurales* à la fin de l'année 2017[92]. Ces discours d'agronomes sur les engrais sont complexes. Il s'agit souvent de discours vantant les vertus des engrais chimiques et dénigrant les routines paysannes ou, au contraire, ils rejettent la chimie et promeuvent la fumure organique ou, plus modérés, des discours associant étroitement engrais chimiques et fumure d'origine organique. Les agronomes écrivent beaucoup sur cette question abordant aussi bien les amendements que les engrais chimiques. A travers trois exemples significatifs, cet article, qui a d'abord été une communication présentée lors de la journée d'étude « l'agriculture, une solution pour recycler les déchets urbains et industriels ? », organisée par Laurent Herment et Thomas Le Roux, et qui s'est tenue le 10 avril 2015 à l'EHESS, à Paris, j'ai essayé de comprendre, à travers une analyse croisant l'histoire rurale, l'histoire des sciences et des techniques et l'histoire environnementale, comment les agronomes rationnalisent les techniques de fertilisation des sols en s'adaptant à l'émergence de l'agrochimie au cours du XIX^{e} siècle. Le premier exemple choisi est celui de la production du salpêtre, analysée par Boussingault au début des années 1860. Le second concerne les eaux d'égout, issues des fosses de vidanges urbaines, utilisées comme engrais agricoles et étudiées par Dehérain. Enfin, le troisième est consacré, à partir des textes de Grandeau, à l'émergence des engrais chimiques et à celle de la lutte contre la fraude.

Dans la note de bas de page où nous donnons les références de cet article consacré à l'agronomie des engrais en France au XIX^{e} siècle, j'ai précisé que dans le volume 2 où sont répertoriés mes principaux travaux, cet article est accompagné d'un *abstract* plus long que celui qui a été publié. En effet, il m'a été possible pour ce travail de produire un texte en anglais un peu plus long que les *abstract* habituels. Or, il n'entrait pas dans les normes de la revue et n'a donc pas été publié en l'état. Je saisis l'occasion de ce dossier d'habilitation à diriger les recherches pour l'offrir en quelque sorte à la lecture. J'y insiste car dans notre dossier de publications c'est un reproche qui pourrait éventuellement m'être fait : ne pas avoir publié en anglais. On peut déplorer d'ailleurs que la langue de publication entre en ligne de compte du sérieux et des articles et des dossiers de publications. A vrai dire, l'opportunité de publier en anglais ne s'est pas présentée souvent et les deux fois où j'aurais pu la saisir j'ai fait d'autres choix ou alors le projet n'a pas abouti. Après ma soutenance de thèse j'ai préparé plusieurs articles pour prolonger mes travaux doctoraux. Or, il s'est avéré que mon article

[92] Fabien Knittel, « Agronomie des engrais en France au XIX^{e} siècle. Salpêtre, déchets urbains, engrais chimiques : trois exemples de valorisation agricole », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 48, 2^{e} semestre 2017, p. 177-200. Cet article fait partie du volume 2 de mon dossier d'HDR avec un *abstract* en version longue, différent de celui qui a paru dans la revue uniquement par sa longueur.

pour la *Revue d'histoire moderne et contemporaine* a été accepté au moment où je recevais une demande de refonte d'un autre texte proposé à la revue *French History*. A ce moment-là, en 2009-2010, j'avais aussi la publication de ma thèse à préparer et j'enseignais à temps plein dans le secondaire. Il a donc fallu faire un choix et j'ai privilégié le travail sur l'article pour la *RHMC*, plus avancé et, il faut le dire, plus facile à travailler dans ma langue maternelle. Par ailleurs j'ai entrepris un travail avec ma collègue américaine Laura Sayre, spécialiste de l'histoire de l'agriculture anglaise et de l'agriculture contemporaine américaine, autour de la question du *Reenactment* et plus spécifiquement de cette pratique dans le domaine de l'histoire agraire. Le *Reenactment* ou reconstitution historique bénéficie actuellement d'un réel engouement de la part du public[93]. Ce projet devait s'intituler « Ploughing competitions », dans un ouvrage dirigé par Laura Sauyre qui aurait dû avoir pour titre : *Agricultural Reenactment: Restaging Rural Life*. Or l'éditeur, Palgrave MacMillan, en a décidé autrement considérant que le public, paradoxalement, alors que la reconstruction historique est à la mode, n'était pas au rendez-vous et a décidé de supprimer la collection qui devait accueillir le livre. Si mon chapitre a été traduit en anglais par Laura Sayre, il ne sera sans doute jamais publié en l'état. Ce chapitre, « Ploughing competitions », devait débuter par l'analyse de la genèse des concours de labour avec les réunions agricoles de Roville-devant-Bayon, qui débutent en juin 1824. Ensuite, j'y développe une réflexion sur le succès de ces concours de labour dans le cadre principalement des comices agricoles durant le XIX^{e} siècle, en privilégiant l'exemple lorrain. Enfin, je proposais une analyse de la persistance jusqu'à nos jours des concours de labour, en cherchant les explications de leur succès auprès des agriculteurs et du public, puis une réflexion sur les reconstitutions historiques de labours traditionnels, notamment à travers l'exemple des reconstitutions de Nozay en octobre 2006 dans le cadre du colloque *Nous labourons* organisé par René Bourrigaud et François Sigaut. Ce travail de traduction en coopération avec Laura Sayre a été intellectuellement stimulant et aurait permis une valorisation de mes résultats de recherche à une échelle internationale grâce à la maîtrise de la lecture de l'anglais par la grande majorité des chercheur-es dans le monde. C'est donc encore inabouti mais ce sera sans doute envisageable dans les années à venir.

La question de la langue de publication est souvent posée avec l'hégémonie du « globish », soit un anglais mondialisé mais appauvri, qui s'est emparé de la communication scientifique, surtout dans les sciences de la matière et de la nature. Les sciences humaines et sociales sont un peu moins touchées car les articles réclament un anglais littéraire qui

[93] Vanessa Agnew, « What Is Reenactment? », *Criticism*, Summer 2004, vol. 46, n° 3, p. 327.

nécessite des traductions effectuées par des professionnels (souvent des natifs) pour rendre la langue de l'article idiomatique. Or, le coût de ces traductions est extrêmement élevé ce qui en limite le recours. De plus, malheureusement, la publication en anglais devient une forme de snobisme dans le monde universitaire actuel, à tel point que certains articles sont cités fréquemment, alors que médiocres, parce qu'ils sont publiés en anglais. Phénomène à relier à ce qu'Yves Gingras qualifie, à raison, « les dérives de l'évaluation de la recherche »[94]. Autre exemple, l'article « Coping with permanent austerity… » de Paul Pierson[95]. Paul Pierson est un éminent Professeur de sciences politiques (à l'université de Harvard et aujourd'hui à celle de Berkeley), anglophone qui écrit donc en anglais, rien à y redire. En revanche l'article, reprise d'un chapitre antérieur, a été publié en anglais dans la *Revue française de sociologie*. Les éditeurs de la revue auraient pu faire l'effort d'une traduction en Français. Certes chercheurs et universitaires lisent tous/toutes plus ou moins bien l'anglais (mais plutôt moins bien que mieux !). Cependant, si les revues françaises ne diffusent pas des textes en français qui le fera ? Si l'on veut que la langue française existe encore comme langue de recherche, il faut pouvoir publier des articles en Français et proposer des traductions en Français. Ceci n'étant pas exclusif de publications en langue anglaise ou dans d'autres langues. Enfin, lire l'anglais pour un francophone, aussi entrainé soit-il, est plus long que lire un texte dans sa langue maternelle (l'inverse est vrai aussi) : une traduction de Pierson dans ce cas précis nous aurait permis de gagner un temps précieux voir, de faire un travail intéressant qui consiste à confronter la traduction à l'original pour réfléchir encore plus à la langue, donc aux concepts, utilisé-es. Je ne propose ici que deux exemples pour soutenir mon propos. Pour l'article de Martin Schwartz, « *The importance of stupidity in scientific research* », ce sont les traductions qui prêtent à rire parfois tant le terme *stupidity* utilisé dans l'article est traduit dans un sens littéral qui est très éloigné du sens qu'il a dans le texte original[96]. C'est d'ailleurs ce problème de traduction qui m'a amené à lire l'article original. Dans le même registre, François Sigaut n'a cessé de mettre en garde sur les mésusages du vocabulaire en matière de techniques et d'histoire des techniques. A propos d'un texte de David Edgerton il relève que « bien que

[94] Yves Gingras, *Les dérives de l'évaluation de la recherche. Du bon usage de la bibliométrie*, Paris, Raisons d'agir éd., 2014.
[95] Paul Pierson, « Coping with permanent austerity : welfare state restructuring in affluent democracies », *Revue française de sociologie*, 43-2, 2002, p. 369-406.
[96] Martin A. Schwartz, « The importance of stupidity in scientific research », *Journal of Cell Science*, n°121, 2008, p. 1771. Schwartz donne au terme de *stupidity* le sens d'une ignorance incitant à la curiosité, à se poser des questions, attitude qui permet la recherche. C'est davantage une forme de serendipité que de bêtise. D'ailleurs le sens de son article est d'expliquer qu'un chercheur doit se poser des questions lorsqu'il ne sait pas. A quoi bon poser des questions quand on connait déjà les réponses ? *Stupidity* pris dans ce sens est donc loin d'une traduction littérale du terme en « idiot ».

l'exposé de D. Edgerton soit en anglais, j'en retiendrai d'abord la leçon de français qu'il nous donne en nous invitant à ne pas confondre « technique » et « technologie ». J'ai trop milité moi-même contre cette confusion pour ne pas en apprécier un avertissement qui, parce qu'il nous vient d'outre-Manche, sera peut-être enfin entendu »[97]. Ces discussions et réflexions sur les enjeux liés aux langues d'usage sont suffisamment intéressantes pour ne pas être limitées à un impératif de publication des articles scientifiques dans la seule langue anglaise. La dialectique des idiomes est un sujet souvent débattu sur la liste de diffusions des historiens/historiennes et philosophes des sciences, *Theuth*[98], où certains et certaines sont très soucieux et soucieuses de défendre la « biodiversité » linguistique en refusant un tout anglais par trop limitant. Considérations déjà très anciennes posées dès les années 1980 par nos collègues québécois, notamment au sein de la ligue internationale des scientifiques pour l'usage de la langue française[99].

Par ailleurs, je suis Jean-Marc Levy-Leblond lorsqu'il propose de sortir d'une vision des sciences renfermées sur elles-mêmes et d'ouvrir la recherche à une plus large diffusion vers le grand public, ce qu'il appelle « remettre la science en culture »[100]. Préoccupation qui m'a incitée à m'engager au sein d'association, notamment l'Association d'histoire des sociétés rurales où se côtoient universitaires et non-universitaires. Adhérent depuis 2004 j'ai renforcé mon engagement depuis 2014 au sein de la principale association d'historiens et historiennes ruralistes en France, lorsque j'ai été élu membre du conseil d'administration. L'association est à l'origine de la publication de la revue *Histoire et Sociétés Rurales*, l'une des revues francophones les plus importantes dans le domaine des études rurales. L'ambition à la fois associative et intellectuelle impulsée par Jean-Marc Moriceau, président et membre fondateur en 1993 de l'association, ainsi que le sérieux et l'enthousiasme des autres membres du CA m'a convaincu de poursuivre mon engagement et de le renforcer en sollicitant ma réélection au CA après mon premier mandat et en devenant membre du bureau, en tant que

[97] François Sigaut, « Défense et illustration de la technologie », dans Roger Guesnerie, François Hartog (dir.), *Des sciences et des techniques : un débat*, Paris, éd. EHESS, 1998, p. 289-301, citation p. 295.
[98] http://theuth.univ-rennes1.fr/.
[99] Yves Gingras, « La valeur d'une langue dans un champ scientifique », *Recherches sociographiques*, XXV-2, mai-août 1984, p. 285-296.
[100] Jean-Marc Levy-Leblond, « (Re)mettre la science en culture : de la crise épistémologique à l'exigence éthique », *Les courriers de l'environnement de l'INRA*, n°56, décembre 2008, p. 7-16. Notion de culture discutée par François Sigaut dans sa réponse à Jean-Marc Levy-Leblond, sans que Sigaut ne soit en désaccord avec son collègue d'ailleurs. Réponse intitulée « (Re)mettre la science en culture : le rocher de Sisyphe ? » que François Sigaut m'avait aimablement communiqué avant publication en juillet 2009. Tapuscrit qu'il avait daté du 27 janvier 2009, qui est resté inédit mais qui peut aujourd'hui être consulté sur le site dédié à la mémoire et aux travaux de Sigaut, dans la rubrique des inédits.
http://www.francois-sigaut.com/phocadownload/Inedits/Articles_inedits/2009(1)-inedits-Remettre_science_en_culture.pdf.

secrétaire général adjoint, depuis novembre 2017. Dans ce cadre j'ai fait partie, en janvier 2017, du premier jury du prix « Marcel Lachiver » récompensant d'excellents mémoires de master en histoire (ou géographie, archéologie, voire ethnologie) rurale. Travail stimulant et permettant de découvrir les travaux de jeunes historien-nes prometteurs et prometteuses dans le domaine de la ruralité, j'ai choisi de participer au second jury du prix « Lachiver », qui s'est réuni en janvier 2019.

Avant de finir cette synthèse réflexive, je souhaite mettre en avant une activité peu valorisée et pourtant essentielle au fonctionnement de la recherche, en histoire mais aussi pour l'ensemble des sciences humaines et sociales : la rédaction de comptes rendus de lecture pour les revues. S'il est une activité transversale et continue dans mon parcours d'historien, c'est bien l'écriture de ces comptes rendus. Ce sont des textes le plus souvent courts mais leur rédaction demande un certain investissement alors même que ces écrits sont peu valorisés. Paradoxalement d'ailleurs, car ils sont indispensables à la connaissance de l'actualité bibliographique dans une discipline donnée. C'est pourquoi j'ai fait le choix ici de proposer, en annexe, un échantillon de ma production depuis 2003 : une dizaine de comptes rendus variés publiés dans plusieurs revues, des *Annales de l'Est* en passant par *Histoire et Sociétés Rurales*, les *Annales Historiques de la Révolution Française*, ou encore la *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, sans oublier la *Revue d'Histoire des Sciences*[101].

Enfin, si j'ai finalisé avec le *Lait des agronomes* un chantier de recherche d'importance qui m'a occupé pendant près de cinq années, j'ai aussi de nouvelles pistes de recherche en construction. Je participe actuellement à une recherche collective initiée au sein de l'axe 1 du Centre Lucien Febvre, consacrée à la matérialité dans les correspondances savantes du XVI^{e} au XIX^{e} siècle. Recherche collective dans le cadre de laquelle un ouvrage est en préparation (et devrait vraisemblablement paraître chez l'éditeur belge Brepols courant 2019). Par ailleurs, de février à décembre 2019, je suis porteur du projet Hysam, Hygiénisme, santé alimentaire et études médicales (XIX^{e}-XXI^{e} siècles), dans le cadre de l'axe « Transmission, Travail, Pouvoirs » de la Fédération des MSH de Bourgogne et Franche-Comté[102]. Le but principal de ce projet interdisciplinaire (histoire/sociologie) est d'aborder, de manière renouvelée, les problématiques de l'histoire et de la sociologie de l'hygiénisme, des études de médecine et de certaines questions de santé liées à l'alimentation dans une

[101] L'ensemble des références de ces comptes rendus est donné dans la liste de nos travaux et publications, qui se trouve aussi en annexe.
[102] Il s'agit d'un projet *starter* financé à hauteur de 2000 €.

perspective de longue durée, du XIX[e] siècle à nos jours[103]. Ce projet s'articule en trois axes autour des problématiques actuelles en lien avec les questions travaillées en histoire et sociologie de la médecine, de l'alimentation et de l'hygiénisme. Le premier axe de notre travail posera la question de la santé et de l'hygiénisme en milieu rural, et de leurs acteurs, sur le temps long. Le second axe s'intéresse à l'intégration des questions d'hygiène, et plus largement de médecine sociale, dans les préoccupations des professions et disciplines médicales. Enfin, le troisième axe est dédié aux relations entre hygiénisme alimentaire et traitement social de la pauvreté. J'interviens plus particulièrement dans le premier axe dans le cadre duquel je développe une recherche consacré au lait et aux produits laitiers dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* entre 1829 et 1914. Il s'agit de proposer une histoire des pratiques, complémentaires ou opposées, de la multitude des « entrepreneurs de morale » (d'après l'expression d'Howard. S. Becker) qui font des mondes ruraux leurs lieux d'actions sanitaires. C'est le cas, parmi les élites, des médecins, bien sûr, mais aussi des vétérinaires, des pharmaciens et des agronomes. La place et les discours de ces derniers seront particulièrement étudiés, tant ils sont méconnus par l'historiographie consacrée à l'hygiénisme[104], alors que leur implication dans l'industrie agro-alimentaire en fait des intervenants de premier plan.

Après les rencontres du Pradel, en septembre 2000, entre historiens, historiennes et agronomes (au prétexte du 400[e] anniversaire de la publication du *Mesnage des champs*), l'Association Française d'Agronomie a choisi de renouveler l'expérience d'une rencontre scientifique avec des historiens et historiennes ruralistes dans le cadre des Entretiens du Pradel en septembre 2019 (cette fois au prétexte de la commémoration des 400 ans de la mort d'Oliver de Serres, en 1619). Je suis partie prenante de l'organisation de ces « Entretiens » de 2019 en tant que membre du conseil scientifique. Les réflexions que j'y développerai deviendront peut-être le point de départ de nouveaux chantiers de recherche, individuel ou collectif.

Puissent ces quelques pages de synthèse réflexive avoir pu donner aux lecteurs et lectrices l'assurance du sérieux scientifique de mes travaux et la conviction de mon aptitude à diriger des recherches en histoire contemporaine.

[103] Participants au projet : Pierre Verschueren (Université de Bourgogne-Franche-Comté, Centre Lucine Febvre, EA 2273) ; Maeva Durand (INRA, Dijon, CESAER UMR 1041) ; Matthieu Duboys de Labarre (INRA, Dijon, CESAER UMR 1041) ; Juliette Ronsin (ENS Ulm, IHMC UMR 8066) ; Yann Renisio (département Sciences de l'éducation, Université d'Uppsala).
[104] Comme je l'ai démontré dans le chapitre VII du volume 3, mémoire inédit, de ce dossier d'HDR.

ANNEXES

CURRICULUM VITAE

KNITTEL Fabien
Docteur en Histoire

Maître de conférences
en histoire contemporaine
à l'université de Franche-Comté

ESPE-57 avenue de Montjoux,
BP 41665
25042 BEASANCON cedex

Centre Lucien Febvre, EA 2273,
UFR SLHS, 32 rue Mégevand,
25030 BEASANCON cedex

Né le 12 avril 1977 à Epinal (Vosges)
Nationalité française
Marié, 3 enfants

Domicile : 2, rue Moncey,
25 000 BESANCON
Téléphone : 06.72.21.48.32 /
03.81.50.17.72 / 03.81.65.70.13 (bureau)

e-mail : fabien.knittel@univ-fcomte.fr
ou fabien.knittel@orange.fr

CNU : 22e section

PRIX ET DISTINCTIONS

2e Prix de thèse 2008 du Conseil Régional de Lorraine, filière sciences humaines et sociales.

FORMATION

Diplômes et titres universitaires

2008 (février), qualifications aux fonctions de maître de conférences au sein des 22e (histoire moderne et contemporaine) et 72e sections (épistémologie, philosophie et histoire des sciences) du CNU

2007 (juillet), **Thèse de doctorat**, spécialité histoire moderne : *Mathieu de Dombasle. Agronomie et innovation. 1750-1850* (sous la direction de S. Mazauric), Nancy-Université (Nancy-II) / INRA-SAD (Mirecourt), soutenue publiquement le 4 juillet 2007, mention **Très Honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité**

2002 (septembre), **Diplôme d'Etudes Approfondies (DEA) / Master** d'histoire (sous la direction de M. Benoît et F. Roth), université de Nancy-II / INRA-SAD (Mirecourt), mention **Très Bien**

2001 (juin), **Certification** d'histoire-géographie (**CAPES**)

2000 (juillet), réussite au concours d'entrée en seconde année d'IUFM (**CAPES**).

2000 (juin), **Maîtrise** d'histoire (sous la direction de M. Benoît et G. Viard), université de Nancy-II / INRA-SAD (Mirecourt), mention **Très Bien**

1998 (juin), **Licence** d'histoire, université de Nancy-II, mention **Assez Bien**

1997 (juin), **DEUG** sciences humaines mention histoire, université de Nancy-II

1995 (juin), **Baccalauréat** série Economique et Sociale (ES)

RECHERCHE

LABORATOIRES DE RATTACHEMENT

Depuis octobre 2010 : Chercheur au sein du Centre Lucien Febvre (laboratoire des sciences historiques, LSH, jusqu'au 9 mars 2017) de l'UFC, EA 2273, dirigé par le Pr. Paul Dietschy. Page personnelle : http://lsh.univ-fcomte.fr/pages/fr/menu2363/membres-du-lsh/knittel-fabien-14629-13590.html.

Depuis mai 2009 : Chercheur associé au LHSP-Archives Henri Poincaré, UMR 7117 CNRS-Université de Lorraine, devenu en 2018 AHP-PReST/Archives Henri Poincaré-Philosophie et Recherches sur les Sciences et les Technologies, UMR 7117 CNRS-Université de Lorraine/Université de Strasbourg (dir. Pr. Philippe Nabonnand). Page personnelle sur le site des Archives Poincaré : http://poincare.univ-nancy2.fr/Presentation/?contentId=1546.

Septembre 2007-septembre 2010 : Chercheur post-doctorant à l'INRA, UR055, station SAD (Science pour l'Action et le Développement), unité de recherches Agro Systèmes, TErritoire, Ressources (ASTER), 662 avenue L-J Buffet, 88500 Mirecourt (Vosges).

Années universitaires 2002-2007 : Doctorant (sous la direction de Simone Mazauric, Pr. de philosophie et d'histoire des sciences), Nancy-Université (Nancy-II), Centre de Recherche en Histoire Moderne et Contemporaine (CRHMC) puis Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire (CRULH), dirigé par Ph. Martin, Pr histoire moderne / INRA, UR055, station SAD (Sciences pour l'Action et le Développement), Mirecourt (Vosges), dirigée par M. Benoît, DR2 INRA.

D'août 1998 à août 2000 : stagiaire à l'INRA-SAD, station de Mirecourt, sous la direction de Marc Benoît, Directeur de recherches.

RESPONSABILITES ET ADMINISTRATION DE LA RECHERCHE

Septembre 2017-février 2018 : congé de recherche (CRCT) accordé par l'Université de Franche-Comté pour la rédaction du *Lait des agronomes*, mémoire inédit du dossier d'HDR

Relectures/expertises (*Referee*) pour des revues à comité de lecture :
Annales de l'Est (membre du comité de lecture depuis mars 2014) ; *Agronomie, Environnement et Sociétés* ; *Philosophia Scientae* ; *Cahiers de RECITS* ; *Cahiers d'Histoire du CNAM* (membre du comité de lecture depuis mai 2018).

Relecteur d'une partie des textes composant les actes des colloques (édition Presses Universitaires de Nancy, collection « Histoire des Institutions Scientifiques », **2012**) consacrés à l'approche biographique et à l'approche prosopographique en histoire des sciences et des techniques qui se sont déroulés à Nancy en novembre 2008 et novembre 2009 (projet ELOHISE, MSH-Lorraine, Nancy-Université).

Membre du comité de lecture des Actes du colloque « Histagro » (Montpellier, octobre 2004**).** Publication **: édition IRD, 2007**.

Membre du comité de rédaction de la revue électronique *Langages, Temps, Sociétés. Interface pluridisciplinaire de recherches en Lettres et sciences humaines*, revue électronique de l'Ecole Doctorale 78-Université de Nancy-II, en tant que doctorant, depuis sa création, **en décembre 2003, jusqu'en septembre 2007**.

Commissions de recrutement, membre de conseils et jurys (en lien avec la recherche) :

2017- … : membre du jury du prix de master « Marcel Lachiver », organisé par l'Association Histoire des Sociétés Rurales.

Décembre 2015-juin 2018 : membre élu du conseil de laboratoire du Centre Lucien Febvre (LSH jusqu'au 9 mars 2017), EA 2273.

Membre du comité de sélection pour le poste de Maître de conférences en histoire contemporaine (CNU 22), n° 0086, Université de Franche-Comté (IUFM), **mai-juin 2012**.

PARTICIPATION A DES PROJETS DE RECHERCHE FINANCES ET A DES RECHERCHES DE FINANCEMENT

1. RESPONSABLE PRINCIPAL DE PROJETS DE RECHERCHES FINANCES

Février-décembre 2019 : porteur du projet Hysam, Hygiénisme, santé alimentaire et études médicales (XIX^{e}-XXI^{e} siècles) dans le cadre de l'axe « Transmission, Travail, Pouvoirs » de la Fédération des MSH de Bourgogne et Franche-Comté. Projet *starter* financé à hauteur de 2000 €. Projet interdisciplinaire (histoire/sociologie) dont le but est d'aborder, de manière renouvelée, les problématiques de l'histoire et de la sociologie de l'hygiénisme, des études de médecine et de certaines questions de santé liées à l'alimentation dans une perspective de longue durée, du XIX^{e} siècle à nos jours.
Participants au projet : Pierre Verschueren (Université de Bourgogne-Franche-Comté, Centre Lucine Febvre, EA 2273) ; Maeva Durand (INRA, Dijon, CESAER UMR 1041) ; Matthieu Duboys de Labarre (INRA, Dijon, CESAER UMR 1041) ; Juliette Ronsin (ENS Ulm, IHMC UMR 8066) ; Yann Renisio (département Sciences de l'éducation, Université d'Uppsala).

Automne 2014 : Projet « Travailler et enseigner : engagement et formation » co-organisation avec Benjamin Castets-Fontaine (sociologue, université de Franche-Comté), Violaine Kubiszewski (psycho-sociologue, université de Franche-Comté) et Feirouz Lima (maître de conférences en Sciences de l'information et de la communication, université de Franche-Comté) financé par la Fédération de recherche « éduc. », ESPE-Université de Franche-Comté. Financement : 1 000 €. Journée d'étude « Travailler et enseigner : engagement et formation », 27 novembre 2014, Besançon, ESPE-Université de Franche-Comté.

Printemps 2013 : Projet « cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens » co-organisé avec Laurent Heyberger (Laboratoire RECITS/UTBM), co-financé par l'IUFM de l'université de Franche-Comté et l'université de technologies de Belfort-Montbéliard. Financement : 1 800 €. Journée d'étude « cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (XVIII^{e}-XX^{e} siècles) », **7 juin 2013**, Belfort. Publication des actes sous forme de dossier thématique dans les *Cahiers de RECITS*, n°10, 2014.

2011-2012 : avec Pascal Raggi (maître de conférences en histoire contemporaine, université de Lorraine), projet « Genre et techniques », co-financement université de Franche-Comté (IUFM et Laboratoire des Sciences Historiques, EA 223), université de Lorraine (Centre Régional Universitaire Lorrain d'Histoire et les Archives Henri Poincaré, UMR 7117), Conseil régional de Franche-Comté, Conseil régional de Lorraine. Financement : 7 265 €. Organisation du colloque « Genre et techniques », Besançon les **10 et 11 mai 2012** (IUFM) et Nancy les **10 et 11 septembre 2012** (Campus LSH, Nancy2). Publication des actes aux Presses Universitaires de Rennes en juin 2013.

2. PARTICIPATION A DES PROJETS DE RECHERCHES FINANCES

2016 : Participation au projet « femmes, éducation, sciences et techniques en Bourgogne Franche-Comté » (FEMSCITE), coordonné par Laurent Heyberger (Laboratoire IRTES-RECITS/UTBM), financé par Fédération des MSH de Bourgogne et Franche-Comté dans le cadre de l'axe « Transmission, Travail, Pouvoirs ». Financement : 2 000 €. Journée d'étude « La place des femmes dans les structures régionales d'enseignement techniques et scientifiques, XIX^{e}-XXI^{e} siècles », MSHE C. N. Ledoux, Besançon (Actes : dossier dans les *Cahiers de RECITS*, à paraître en 2019).

2015-2016 : Participation au projet international « deux frontières aux destins croisés (Bourgogne, Franche-Comté, Suisse), coordonné par Maxime Kaci (UFC), financé par la MSHE Ledoux/UFC.

2007-2012 : membre de l'Equipe Lorraine d'Histoire des Institutions Scientifiques et Educatives (ELOHISE), projet coordonné par Laurent Rollet (Université de Nancy 2 puis UL/Archives Poincaré) dans le cade de l'Axe 4 puis, en 2010, de l'Axe 6 de la MSH Lorraine (USR 3261/Université de Lorraine).

3. RECHERCHE DE FINANCEMENTS NON ABOUTIS, DEPOSE COMME RESPONSABLE PRINCIPAL

Projet « Genre et Techniques : approches pluridisciplinaire (XIX^{e}-XXI^{e} siècles) » (G&T), déposé en **2014** en réponse à l'appel à projet du GIS Institut du Genre. Demande de financement pour une année : 5000€. Ce projet a fédéré onze collègues issus de neuf universités ou institutions de recherche différentes, françaises ou suisses. Malheureusement ce

projet n'a pu être financé car, bien que considéré comme solide scientifiquement par les rapporteurs, ceux-ci ont considérés que le volet financier de justification des dépenses n'était pas assez précis et détaillé.

ENCADREMENT DE TRAVAUX D'ETUDIANTS ET D'ETUDIANTES

Encadrement d'une cinquantaine de Master métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), soutenus entre 2010 et 2018 (29 mémoires ont obtenu une note supérieure ou égale à 13-14/20).
Il faut ajouter l'encadrement un mémoire de Diplôme universitaire Formation adaptée à l'enseignement (FAE).
Entre juin 2011 et juin 2018, nous avons été membre du jury de 15 mémoires de Master MEEF ou autres.

ENSEIGNEMENTS

ENSEIGNEMENTS SUPERIEURS

Depuis octobre 2010, Maître de conférences en histoire contemporaine à l'ESPE (IUFM jusqu'en septembre 2013) de l'université de Franche-Comté, spécialité : histoire de l'éducation, de la formation professionnelle et technique ; histoire des sciences et des techniques.

CM et TD :

2018- … : préparation à la question d'histoire contemporaine du CAPES.

2013-2018 : préparation à deux questions d'histoire contemporaine du concours PLP Lettres-Histoire dans le cadre du Master MEEF PLP (M1).

2013- … : Approfondissements disciplinaire en histoire contemporaine dans le cadre du Master
MEEF PLP (M2).

2012-2013 : L2, Histoire des sciences et des techniques (18h CM).

2010- … Master MEEF (métiers de l'enseignement de l'éducation et de la formation) : séminaire de recherche en histoire de l'éducation (M2) ; histoire de l'éducation scolaire en France de 1789 à nos jours (M1) ; interventions dans le cadre du Master MEEF PLC histoire-géographie (M1 et M2).

2010-2017 : L1 AES, Histoire politique, économique et sociale de la France (1789-à nos jours) (18h TD).

2010-2011 : Master VPAP (vie politique et action publique, faculté de droit, AES) : Histoire des démocraties libérales au XX^{e} siècle (M1).

Responsabilités pédagogiques et administratives (dont jurys de concours) :

Juin 2018- … : responsable du parcours histoire-géographie du master MEEF, Université de Franche-Comté (ESPE)

2017 : membre du jury des épreuves d'admission (dont soutenances de mémoires professionnels) du certificat d'aptitude aux fonctions de formateur académique (CAFFA), en tant qu'examinateur qualifié (Académie de Besançon).

2016-… : membre des conseils de perfectionnement du Master MEEF encadrement éducatif (CPE) et du Master MEEF PLP Lettres-Histoire, Université de Franche-Comté (ESPE).

2015- … : membre du jury de l'épreuve écrite d'histoire (tronc commun) de la banque d'épreuves littéraires (BEL) des concours d'admission des ENS Ulm, Lyon et de l'École des Chartes.

Juin 2015- juin 2018 : responsable du collège disciplinaire histoire-géographie de l'ESPE de l'Université de Franche-Comté (équivalent d'un département d'une UFR ; sans décharge de service d'enseignement).

2013-2014 : responsable de l'UE recherche du master MEEF spécialité Professeur des écoles ; membre du jury du diplôme de master MEEF spécialité PLP Lettres-Histoire.

Novembre 2012-août 2013 : membre élu du Conseil d'école (CE) de l'IUFM de l'Université de Franche-Comté

Septembre 2012 : président de jury du Baccalauréat (académies d'outre-mer).

2012-2013 : responsabilité pédagogique de l'UE culture professionnelle de la 1er année du Master ERHIGE (enseignement et recherche en histoire et géographie) ; responsabilité pédagogique de l'UE de préprofessionnalisation en L3 Histoire.

Octobre 2010-… : responsabilité pédagogique du séminaire de recherche en histoire de l'éducation du Master MEEF.

2010-2011 : coordination du dispositif de stages en Maisons familiales et rurales (MFR) au sein de l'UE3 du Master MEEF.

VACATIONS DANS L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR (AVANT 2010)

2e semestre de l'année universitaire 2009-2010 : Chargé de cours et de Travaux Dirigés au sein de l'Ecole Supérieure des Sciences et Technologies de l'Ingénieur de Nancy (ESSTIN) qui dépend de l'Université Henri-Poincaré Nancy1.

Enseignements destinés aux étudiants de 4e année du cursus d'ingénieur et intitulés « Ethique et développement durable ; enjeux épistémologiques et approche socio-historique ».

1er semestre de l'année universitaire 2009-2010 : Chargé de Travaux Dirigés au sein de l'UFR Histoire, Géographie, Musicologie de l'Université de Nancy2 (UE 103).

TD intitulé « les fondements du monde contemporain (XXe siècle). 2 groupes de 2 heures pour des étudiants non-spécialistes

2004-2008 : Chargé de cours d'histoire et d'épistémologie de l'agronomie à l'Ecole Nationale Supérieure d'Agronomie et des Industries Alimentaires-Institut National Polytechniques de Lorraine (ENSAIA-INPL) :

Cours de six heures, dans le cadre du module « enjeux et perspectives », spécialisation « Agriculture et milieu rural » (AMR) du DAA/DEA (3e cycle / Master 2).

Décembre-janvier 2004-2005 et janvier 2006 : « Histoire du travail du sol et de l'agronomie du travail du sol ».

Janvier 2007 et janvier 2008 : « De l'histoire de l'agronomie à l'épistémologie de l'agronomie ».

EXPERIENCE PROFESSIONNELLE DANS L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE (2000-2010)

De septembre 2002 à septembre 2010 : Professeur certifié d'histoire-géographie au Collège Maurice Barrès (Zone d'Education.Prioritaire), 1 Place de la liberté, B.P. 99, 88130 Charmes Cedex.

Professeur coordonateur en histoire-géographie au Collège M. Barrès (Z.E.P.) durant ***les années scolaires 2006-2007, 2008-2009, 2009-2010.***

- *Membre élu (titulaire ou suppléant) du conseil d'administration du collège M. Barrès* ***de 2004 à 2010.***
- *Coordonateur du dispositif d'aide et de soutien en classe de 4e de* ***septembre 2002 à juin 2006.***
- *Coordonateur de la liaison 3e-Seconde entre le collège de Charmes et le lycée Louis Lapicque d'Epinal (Vosges) lors des* ***années scolaires 2003-2004 et 2004-2005****.*
- *Professeur principal en classe de 4e en* ***2002-2003, 2005-2006 et 2006-2007****, en classe de 3e en* ***2003-2004 et 2004-2005****.*
-

Année scolaire 2001-2002 : Professeur certifié d'histoire-géographie au Collège Saint-Exupéry (Z.E.P.), Epinal (Vosges), (*Professeur principal en classe de 4e*).

Année scolaire 2000-2001 : Professeur certifié stagiaire d'histoire-géographie au Lycée J.-B. Vuillaume, Mirecourt (Vosges), (*Membre nommé au Conseil de la Vie Lycéenne, 2000-2001*).

MEMBRE D'ASSOCIATIONS

Membre de l'Association Histoire des Sociétés Rurales (AHSR), *Membre élu du CA depuis 2014, Membre du CA et du bureau, en tant que secrétaire général adjoint, depuis novembre 2017* ;
Membre de la Société d'Histoire Moderne et Contemporaine (SHMC) ;
Membre de l'Association des Historiens Contemporanéistes de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche (AHCESR) ;
Membre de la Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques (SFHST) ;
Membre de l'association des Historiens de l'Est ;
Membre de l'association française pour l'histoire des mondes du travail (AFHMT) ;
Membre de l'Association française d'agronomie (AFA) de sa fondation, en 2008, à 2013 et de l'European Society of Agronomy (ESA) ;
Membre de l'Association des Professeurs d'Histoire-Géographie (APHG) de septembre 2000 à décembre 2014. *Membre du bureau de Nancy (régionale Lorraine) et représentant adjoint de la régionale à la commission nationale du 1er cycle (collège), de 2002 à 2009*.

PUBLICATIONS, TRAVAUX ET CONFERENCES

ORDRE *ANTE*-CHRONOLOGIQUE DEPUIS 1998 (EXHAUSTIF)

Les références précédées d'un astérisque correspondent aux articles et ouvrages compilés dans le volume 2, « recueil de travaux », du présent dossier d'habilitation à diriger les recherches.

2019

Avec DIVOUX-BONVALOT (A.), « Entre morale, enseignement technique et tâches ménagères : l'exemple des écoles ménagères agricoles publiques du Doubs (années 1910-années 1960) », *Formation Emploi*, BENET (J.), MOREAU (G.) (dir.), Dossier : « La mosaïque de l'enseignement agricole : recomposition, enjeux et métamorphoses », 2019, soumis

Avec HEYBERGER (L.), JOLY (N.) (dir.), Dossier « La place des femmes dans les structures régionales d'enseignement techniques et scientifiques, XIX^{e}-XXI^{e} siècles », *Cahiers de RECITS*, n°11, 2019, en préparation

*Avec RAGGI (P.), « Mauss et Sigaut. Réflexions sur les liens entre les techniques et le genre », *Artefact, Histoire et Sciences Humaines*, n°9, 2019, à paraître

*Avec DIVOUX-BONVALOT (A.), « L'enseignement technique rural au féminin. L'exemple de quelques écoles ménagères agricoles privées du Doubs (années 1900-années 1960) », *Cahiers de RECITS*, n°11, 2019, soumis

« Réflexions sur l'histoire des sciences et des techniques à partir d'une publication récente », *Cahiers de RECITS,* n°11, 2019, soumis

« Paysans et agronomes faces aux innovations techniques au XIX^{e} siècle », CHAUVAUD (F.), LAMY (J.), VABRE (S.) (dir.), *Savoirs ruraux. Les campagnes et les enjeux de connaissance (XVIII^{e} -XX^{e} siècles)*, Rennes/Toulouse, PUR/PUM, 2019, à paraître

« Réseaux agronomiques et échanges transfrontaliers franco-suisses au XIX^{e} siècle », KACI (M.), CASTETS-FONTAINE (B.), LOISEAU (J.), MOINE (A.) (dir.), *Deux frontières aux destins croisés ? Étude interdisciplinaire et comparative des délimitations territoriales entre la France et la Suisse, entre la Bourgogne et la Franche-Comté (XIV^{e} siècle-XXI^{e} siècle)*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, coll. « Les cahiers de la MSHE Ledoux », 2019, p. 117-125

« Aperçus sur la matérialité des savoirs agronomiques et agricoles en Europe occidentale au XIX^{e} siècle. L'exemple de deux correspondances éditées », BARRAL-BARON (M.), DAUSSY (H.) (dir.), *Circulation des Objets, livres et documents par le*

canal des Réseaux Épistolaires Savants, de la Renaissance à la Belle Époque, Actes du colloque CORES (Besançon,18-20 juin 2018), Turnhout, Brepols Publishers, 2019, à paraître

2018

*« Des gestes techniques agricoles au XIX^e^ siècle. L'exemple de quelques techniques de transformations laitières vues par les agronomes », JORRO (A.), *Les gestes professionnels comme arts de faire. Education, formation, médiation culturelle* (Actes de la Journée d'études internationale du 15 avril 2016, CNAM), Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2018, p. 107-116

« Produire, transformer, consommer : deux exemples de conseils d'agronomes lorrains pour une « meilleure » alimentation au XIX^e^ siècle », JALABERT (L.), MULLER (V.) (dir.), *Boire et manger en Lorraine. Antiquité-XXI^e^ siècle*, Actes du colloque du Comité d'histoire régionale Grand Est (Pont-à-Mousson, 27-28 novembre 2015), Metz, Edhisto, 2018, p. 49-61

« compte rendu de lecture : Caroline FAYOLLE, *La femme nouvelle. Genre, éducation, Révolution (1789-1830)*, Paris, CTHS éd., 2017, 479 pages, préface de Michelle Riot-Sarcey, postface de Bernard Gainot », *Annales Historiques de la Révolution Française*, 2018-1, n°391, p. 245-247

« compte rendu de lecture : Pierre CORNU, Egizio VALCESCHINI, Odile MAEGHT-BOURNAY, *L'histoire de l'INRA, entre science et politique*, Paris, Quae éd., 2018, 465 pages », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 50, 2^e^ semestre 2018, p. 2448-250

« compte rendu de lecture : Michel CORDILLOT (dir.), *La révolution de la machine à coudre*, *Les Cahiers d'Adiamos 89*, n°16, mai 2018, 203 pages », *Artefact, Histoire et Sciences Humaines*, n°8, 2018, à paraître

« Mathieu de Dombasle, un nancéien aux champs (années 1780-années 1830) », RIOUX (J.-P.), SPISSER (M.) (dir.), *Nous n'irons plus au bois. L'avenir de la mémoire*, Actes des IV^e^ Rencontre des mémoires (Strasbourg, 11-13 janvier 2017), Paris, CANOPE éd., 2018, p. 23-29

2017

*Avec JOLY (N.), BOURRIGAUD (R.), « Administrer une ferme-modèle au XIX^e^ siècle : l'expérience de deux agronomes entrepreneurs ruraux, Mathieu de Dombasle et Rieffel », *Entreprises & Histoire*, n° 88, 2017-3, p. 21-36

Avec BENOIT (M.), « Une brève histoire de l'agronomie clinique depuis le XIX^e^ siècle. Trois pratiques de l'observation *in situ* : les conférences agricoles, les tours de plaine et les ateliers Terrain », *Agronomie, Environnement et Sociétés*, vol. 7, 2017-2, p. 13-18

*« Agronomie des engrais en France au XIX^e^ siècle. Salpêtre, déchets urbains, engrais chimiques : trois exemples de valorisation agricole », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 48, 2^e^ semestre 2017, p. 177-200

« Développement agricole et réseaux agronomiques européens au XIX^{e} siècle », DEMELEUNAERE-DOUYERE (Ch.) (dir.), *Les acteurs du développement des réseaux*, (Acte du colloque « La France savante du XVI^{e} siècle à nos jours », 140^{e} Congrès CTHS, Reims, avril-mai 2015), Paris, CTHS éd., 2017, p. 101-114

*« Fruitières-écoles et fermes-écoles dans la France de l'Est (années 1840-années 1890) », MORICEAU (J.-M.), MADELINE (Ph.) (dir.), *Les Petites Gens de la terre. Paysans, ouvriers et domestiques (Moyen-Age-XXI^{e} siècle)*, (Actes du colloque AHSR, Caen, 8-10 octobre 2014), Caen, Presses universitaires de Caen, coll. « Bibliothèque du Pôle Rural, n°4 », 2017, p. 129-136

« Pierre Gobert (1881-1915), chargé de conférence de laiterie », ROLLET (L.), BOLMONT (E), BIRCK (F.), CUSSENOT (J.-R.) (dir.), *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts. Dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, 2017, p. 261-262

Avec ROLLET (L.), « Henri Grandeau (1857-1897), chef de travaux d'agronomie », ROLLET (L.), BOLMONT (E), BIRCK (F.), CUSSENOT (J.-R.) (dir.), *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts. Dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, 2017, p. 269-270

Avec ROLLET (L.), « Louis Grandeau (1834-1911), professeur de chimie agricole et de physiologie appliquée à l'agriculture », ROLLET (L.), BOLMONT (E), BIRCK (F.), CUSSENOT (J.-R.) (dir.), *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts. Dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, 2017, p. 270-274

Avec ROLLET (L.), « Victor Marange (1858-1943), chargé de conférences d'art vétérinaire et de police sanitaire », ROLLET (L.), BOLMONT (E), BIRCK (F.), CUSSENOT (J.-R.) (dir.), *Les enseignants de la Faculté des sciences de Nancy et de ses instituts. Dictionnaire biographique (1854-1918)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, 2017, p. 381-383

« compte rendu de lecture : Emma C. SPARY, *Feeding France. New Sciences of Food, 1760-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 420 pages », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 48, 2^{e} semestre 2017, p. 214-216

« compte rendu de lecture : Dominique JULIA (dir.), *L'Ecole normale de l'an III*, tome 5 : *Une institution révolutionnaire et ses élèves*, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2016, 654 pages », *Annales Historiques de la Révolution Française*, 2017-3, n°389, p. 201-204

« compte rendu de lecture : Joël LEBEAUME, *L'Enseignement ménager en France. Sciences et techniques au féminin, 1880-1980*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, collection « histoire », préface de Rebecca Rogers, 263 pages », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n°64-4, 2017, p. 239-241
« compte rendu de lecture : Jérôme KROP, *Les fondateurs de l'école républicaine. La première génération des instituteurs sous la III^{e} République*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2016, préface de Jean-François Condette, 334 pages », *Annales de l'Est*, 2017-2, p. 278-281

« Des agronomes pluriactifs (Europe, XIX^{e} siècle) », Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques, Congrès de Strasbourg, session 5, 19-21 avril 2017

2016

*Avec MAES (B.) (dir.), Dossier « Eduquer et enseigner. Une histoire de l'éducation dans l'Est de la France », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 5-200

*Avec MAES (B.), « Histoire de l'éducation… encore et toujours », Introduction au dossier « Eduquer et enseigner. Une histoire de l'éducation dans l'Est de la France », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 5-7

*Avec PUEL (K.), « La goutte de lait municipale de Besançon, de la Belle Epoque aux années 1930 », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 93-107

Avec BRIEY (S.), « La politique scolaire du Front populaire dans le Doubs (1936-1939) », *Annales de l'Est*, 2016-1, p. 51-73

« Réflexions d'historien sur les techniques agricoles passées et actuelles », DUBOIS (M.), SAUVEE (L.) (dir.), *Evolution agrotechnique contemporaine. Les transformations de la culture technique agricole* (Actes du Séminaire de recherche de l'Institut Polytechnique LaSalle, Beauvais, GIS UTSH, Unité des Technologies et des Sciences Humaines, 26 juin 2015), Belfort, éditions de l'UTBM, 2016, coll. « Ingénieur au XXI^{e} siècle », p. 162-170

*« Entre chimie et agronomie. Aux frontières des disciplines qui étudient l'agriculture (première moitié du XIX^{e} siècle) », SIMON (J.), CHARLES (F.) (dir.), *Reconfigurations dans le paysage disciplinaire des sciences* (Actes du Colloque de Lyon, Université Lyon1/ENS-Lyon, 15 novembre 2013), Lyon, Jacques André éd., 2016, p. 61-74

« La cour de récréation et le genre dans la littérature de la Belle Époque », BARRERA (C.) (dir.), *La cour de récréation* (Actes du Colloque de Sorèze, 4-5 octobre 2013), Toulouse, éd. midi-pyrénéennes, 2016, p. 104-109

« Les techniques rurales. Entre discours « savants » d'agronomes et pratiques paysannes (1820-1914) », FERREOL (G.), LAFFORT (B.), PAGES (A.) (dir.), *Le monde rural, entre permanences et mutations* (Actes de la journée d'étude du 21 novembre 2014, Besançon), Bruxelles, éd. EME, 2016, p. 71-82

« Frontières et monde ruraux : propos introductifs » (conférence invitée), Journée d'étude « Environnement et mise en valeur du territoire : entre collaboration et concurrence », Projet *Deux frontières aux destins croisés ?*, MSHE/Université de Franche-Comté, Besançon, 28-29 janvier 2016

« L'Agriculture nouvelle (1750-1850) », *TDC / Textes et Documents pour la classe*, « Nourritures », n°1102, mars 2016, p. 30-33

2015

**De la bibliothèque aux champs. Le travail d'agronome de Louis Poirot de Valcourt (1771-1855)*, Nancy, PUN-Editions Universitaires de Lorraine, coll. « Histoire des Institutions Scientifiques », 2015, 126 p.

Avec CASTETS-FONTAINE (B.), *Le système scolaire en France du XIX^{e} siècle à nos jours*, Paris, Ellipses, 2015, 194 p.

« compte rendu de lecture : Stéphane LEMBRE, *L'Ecole des producteurs*. *Aux origines de l'enseignement technique en France (1800-1940)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, coll. « Carnot », préface de Jean-François Chanet, 340 pages », *Annales de l'Est*, 2015-2, p. 341-343

« Réflexions sur l'histoire des sciences et des techniques (XIX^{e}-XXI^{e} siècles) du point de vue du genre » (conférence invitée), Journée de formation « femmes et sciences », Besançon, Rectorat de l'Académie de Besançon, 15 avril 2015

« Discours d'agronomes sur les engrais au XIX^{e} siècle » (conférence invitée), Journée d'étude « l'agriculture, une solution pour recycler les déchets urbains et industriels ? », Paris, EHESS, 10 avril 2015

2014

*Avec HEYBERGER (L.), (dir.), Dossier « Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (XVIII^{e}-XX^{e} siècles) », *Cahiers de RECITS*, n°10, 2014, p.11-169

*« L'« éducation » des fruitiers et des laitières de Franche-Comté au XIX^{e} siècle : entre initiation domestique, apprentissage professionnel et transmission scolaire », *Les Etudes sociales*, vol. 159, 2014-1, p. 119-132

*« L'apprentissage des techniques laitières. Fruitières franc-comtoises et ENIL de Mamirolle à la fin du XIX^{e} siècle », *Cahiers de RECITS*, n°10, 2014, p. 57-72

Avec HEYBERGER (L.), « Introduction », Dossier « Cultures et formations techniques des ouvriers et des techniciens (XVIII^{e}-XX^{e} siècles) », *Cahiers de RECITS*, n°10, 2014, p. 11-15

« Les techniques agricoles à la Belle Epoque en France », *1914, la fin d'un monde ?*, Catalogue de l'exposition du musée Albert et Félicie Demard (Château de Champlitte), Milan, Silvana Editoriale, 2014, p. 41-49

« Mathieu de Dombasle et la question des sucres (1809-1843) », LALOUX (L.), PIERNAS (G.), RAGGI (P.), WISNIEWSKI (C.) (dir.), *Le sucre, entre tentations et réglementations*, (Actes de la journée d'étude de Mulhouse, 13 mars 2014), Roubaix, Archives Nationales du Monde du Travail éd., 2014, p. 49-59

« Agronomes et agronomie en Lorraine au XIX^{e} siècle : les cas de Mathieu de Dombasle, Grangé et Poirot de Valcourt », BRET (P.), PAJONK (G.) (dir.), *Savants et inventeurs entre la gloire et l'oubli* (Actes du 134^{e} congrès CTHS, Bordeaux, avril 2009), Paris, CTHS éd., 2014, coll. « CTHS-Sciences », p. 85-97

Avec RAGGI (P.), « Sciences, techniques et genre », BIHR (A.), PFEFFERKORN (R.) (dir.), *Dictionnaire des inégalités*, Paris, A. Colin, 2014, p. 365-366

« compte rendu de lecture : Françoise BIRCK, *L'Ecole des Mines de Nancy (ENSMN), 1919-2012. Entre université, grand corps d'Etat et industrie*, Nancy, PUN-Editions universitaires de Lorraine, 2013, collection « histoire des institutions scientifiques », préface d'André Grelon, 419 pages », *Annales de l'Est*, 2014-2, p. 317-319

« compte rendu de lecture : YANTE (J. M.) (dir.), *Le machinisme agricole*, *1850-1950*, Actes de la journée d'étude de Virton (Luxembourg), 14 novembre 2009, *Cahiers Temps, Espaces et Sociétés*, n°1, Université de Louvain-La-Neuve, 2010, Parution simultanée dans *Le Pays Gaumais. La terre et les hommes*, 2003-2004 (édité en 2010), 111 pages », *Annales de l'Est*, 2014-1, p. 405-408

« Histoire genrée des techniques et des enseignements techniques » (conférence invitée), Colloque international, *Pratiques et Parcours (trans)littéraciques : l'égalité filles-garçons en question*, Université de Rouen, ANR Translit, 3-5 décembre 2014

« Apprendre le métier : engagement et routines dans la laiterie (fin XIX^{e}-début XX^{e} siècles) », Journée d'étude *Travailler et enseigner : engagement et formation*, Besançon, 27 novembre 2014

« Les représentations littéraires du bien-être et de la souffrance à l'école, en France, à la Belle Epoque » (conférence invitée), Journée d'étude *Le bien-être à l'école*, Besançon, 5 novembre 2014

Conférence invitée au Musée Albert et Félicie Demard (Château de Champlitte) : « Les techniques agricoles à la Belle Epoque en France », 5 octobre 2014

2013

*Avec RAGGI (P.) (dir.), *Genre et techniques (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, collection « Histoire », 2013, 276 p.

*« Innovations techniques dans une économie en transition : le cas Mathieu de Dombasle sous le Premier Empire », *Annales Historiques de la Révolution Française*, 2013-4, p. 1-17

*« Discours d'agronomes et savoirs profanes sur les techniques de labour (Lorraine, 1820-1840) », *Annales de l'Est*, 2013-1, p. 233-245

*Avec GEMIE (S.), RAGGI (P.), « Perspectives », dans KNITTEL (F.), RAGGI (P.) (dir.), *Genre et techniques (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)* (Actes du colloque de Besançon-Nancy, 10-11 mai/10-11 septembre 2012), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 267-271

*Avec RAGGI (P.), « Des techniques au genre et retour [introduction] », dans KNITTEL (F.), RAGGI (P.) (dir.), *Genre et techniques (XIX^{e}-XXI^{e} siècles)* (Actes du colloque de Besançon-Nancy, 10-11 mai/10-11 septembre 2012), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, p. 11-21

« Louis Nicolas Grandeau, un scientifique nancéien face à la guerre de 1870 et à ses conséquences immédiates », MAZAURIC (S.) (dir.), *Les savants, la guerre et la paix* (Actes du 136e Congrès du CTHS, Perpignan, 2-7 mai 2011), Paris, CTHS éd., 2013, p. 22-26

« compte rendu de lecture : Erich LANDSTEINER, Ernst LANGTHALER (dir.), *Agrosystems and Labour Relations in European Rural Societies*, Turnhout, Brepols, 2010, coll. Rural History in Europe 3, 218 pages », *Histoire et Sociétés Rurales*, n°40, 2013, p. 212-215

« La pensée technique d'un professeur d'agriculture saint-simonien. Androphile Lagrue (1810- ?) » (conférence invitée), Colloque ANR *Utopies 19* : « Technologies et socialismes : théories, imaginaires, pratiques au XIXe siècle », Université de Bourgogne, Dijon, 3-4 juin 2013

« Genre et techniques : à propos d'un ouvrage à paraître », Journées scientifiques des Archives Poincaré (UMR 7117), Nancy, 30-31 mai 2013

Avec KACI (M.), « Les écoles centrales : un modèle éducatif ? » (conférence invitée), *Démocratie et Educations*, colloque de Besançon (15-17 mai 2013)

« Gestes techniques du valet de charrue et discours agronomique : le cas de la charrue Dombasle (année 1820-1830) » (conférence invitée), Séminaire « Gestes techniques : du geste à la machine, de la dextérité au doigté (XVIIIe-XXIe siècles) » (A. GUILLERME dir.), 18 avril 2013

Avec RAGGI (P.), *Colloque genre et techniques (Besançon/Nancy, 10-11 mai/ 10 -11 septembre 2012)*, Rapport-Bilan, Université de Franche-Comté/Université de Lorraine, septembre 2013, Dactylographié, 7 p.

2012

« Mathieu de Dombasle : un agronome critique de la chimie dans le premier tiers du XIXe siècle », BREARD (A.), MOATTI (A.), PIN (Ch.-H.) (dir.), *Chimie et Révolution. La chimie au lendemain des révolutions* (Actes du colloque des 29-30 septembre 2011, École Polytechnique), *Bulletin de la SABIX*, n°50, mai 2012, p. 95-100

« L'écriture biographique en histoire des sciences et des techniques : réflexions à partir du cas de l'agronome Mathieu de Dombasle (1777-1843) », ROLLET (L.), NABONNAND (Ph.) (dir.), *Les uns et les autres... Biographies et prosopographies en histoire des sciences*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy-Editions Universitaires de Lorraine, coll. « Histoire des Institutions Scientifiques », 2012, p. 177-188

« compte rendu de lecture : Aline BOUTROUX, *Vingt ans de ma vie, simple vérité. La jeunesse d'Henri Poincaré racontée par sa sœur (1854-1878)*, Texte inédit édité par Laurent ROLLET, Paris, Hermann, 2012, coll. « Histoire des sciences », 350 pages », *Annales de l'Est*, 2012-2, p. 311-314

« compte rendu de lecture : Dominique LECOURT, *Georges Canguilhem*, Paris, PUF, 2008, Collection Que sais-je ? n°3722, 125 pages », *Nature, Sciences, Sociétés*, 2012-1, p. 122-123

« compte rendu de l'ouvrage de Guy Lemarchand, *Paysans et seigneurs en Europe. Une histoire comparée (XVI^e^-XIX^e^ siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, coll. « Histoire », 371 pages », *L'Humanité*, jeudi 19 avril 2012, p. 19, rubrique « idées »

« Culture du travail dans la laiterie au XIX^e^ siècle », Congrès de l'International Society for Cultural History (ISCH), Lunéville, 2-5 juillet 2012

« Histoire de l'enseignement technique agricole : innovations pédagogiques et questions de genre (*c*.1780-*c*.1914) », Journée d'étude « La recherche à l'IUFM de l'Université de Franche-Comté : une approche pluridisciplinaire autour de l'éducation », Besançon, 15 juin 2012

« Le machinisme agricole au XIX^e^ siècle (France, Belgique) » (conférence invitée), Journée de l'APHG, Dijon, 28 mars 2012

« Les techniques dans l'enseignement agricole au XIX^e^ siècle », *Formations et recherches technologiques face aux enjeux sociétaux*, Séminaire de recherches commun à l'IUFM de l'Université de Franche-Comté et au Laboratoire RECITS de l'Université de technologies de Belfort-Montbéliard, UTBM-site de Sévenans, 22 mars 2012

2011

Avec BENOIT (M.), « Paysages et systèmes agraires dans les Vosges depuis le XIX^e^ siècle : changements majeurs », TROCHET (J.-R.) (dir.), *Le Paysage d'aujourd'hui à hier, d'hier à aujourd'hui*, Actes du 135^e^ Congrès CTHS (Neuchâtel, avril 2010), Paris, CTHS éd., 2011, p. 59-69

*« Corps paysan et machines agricoles : des rapports complexes. L'exemple du premier XIX^e^ siècle lorrain », GUIGNARD (L.), RAGGI (P.), THEVENIN (E.) (dir.), *Corps et Machines à l'âge industrielle,* Actes du Colloque des 17-19 mai 2010 (Université de Nancy2), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 125-135

« Mathieu de Dombasle (1777-1843) : un agronome, un acteur majeur de l'enseignement agricole en France », D'ENFERT (R.), FONTENEAU (V.) (dir.), *Espaces de l'enseignement scientifique et technique. Acteurs, savoirs, institutions, XVII^e^-XX^e^ siècles*, Actes du Congrès de la Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques (Paris, 4-6 sept. 2008), Paris, Hermann, 2011, p. 45-59

*« Histoire, ethnologie et agronomie : une recherche pluridisciplinaire pour une histoire technologique de l'agronomie », BARBE (N.), BERT (J. F.) (dir.), *Penser le concret, André Leroi-Gourhan, André Georges Haudricourt, Charles Parain*, Actes du colloque « Archéologie(s) d'une discipline » (IMEC, Caen, 13-15 oct. 2008), Paris, Créaphis éd., 2011, p. 129-146

« Note bibliographique : Paul MAZLIAK, *Parmentier, Chaptal, Chevreul. Trois grands pionniers de la chimie alimentaire*, Paris, Vuibert/ADAPT-SNES, 2011, 186 p. », *Revue d'histoire des sciences*, 64-2, janvier-juin 2012, p. 403-405

« Note bibliographique : Michel GAUTIER, *Un canton agricole de la Sarthe face au « monde plein », 1670-1870*, Paris, L'Harmattan, 2010, collection « Historiques, série travaux », 343 pages », *Histoire et Sociétés Rurales*, n°35, 2011, p. 207-208

« La ferme-école des Vosges (1821-1895) Etude de cas sur les pratiques dans l'enseignement technique agricole au XIX^{e} siècle », Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques, Congrès de Nantes, 18-20 mai 2011, session 4

« Louis Nicolas Grandeau, un scientifique nancéien face à la guerre de 1870 et à ses conséquences immédiates », *136^{e} Congrès du CTHS : faire la guerre, faire la paix*, Perpignan, 2-7 mai 2011

« L'intérêt de l'histoire de l'agronomie pour l'agronomie actuelle », intervention au séminaire inter-axes, INRA-SAD, Mirecourt, 25 janvier 2011

« compte rendu de l'ouvrage de Guy Lemarchand, *Paysans et seigneurs en Europe. Une histoire comparée (XVI^{e}-XIX^{e} siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, coll. « Histoire », 371 pages », *L'Humanité*, jeudi 19 avril 2012, p. 19, rubrique « idées » (2750 signes)

« Agronomes et valets de charrue. Les techniques de labour entre discours et pratiques (France, 1820-1840) », Journée d'étude de la *Revue d'Histoire du XIX^{e} siècle*, 12 octobre 2011

« La ferme-école des Vosges (1821-1895) Etude de cas sur les pratiques dans l'enseignement technique agricole au XIX^{e} siècle », Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques, Congrès de Nantes, session 4, 18-20 mai 2011

« L'intérêt de l'histoire de l'agronomie pour l'agronomie actuelle », intervention au séminaire inter-axes, INRA-SAD, Mirecourt, 25 janvier 2011

2010

*« L'Europe agronomique de C. J. A. Mathieu de Dombasle », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 57-1, janvier-mars 2010, p. 119-138

*« Les premières leçons agricoles à l'Ecole Normale d'instituteurs et à l'école primaire. Quelques exemples dans le département des Vosges vers 1830-1840 », *Cahiers Lorrains,* 2010, n°3-4, p. 52-59

« Agronomie et sociétés savantes agricoles (XVIII^{e}-XIX^{e} siècles). Une mise en perspective de la société des Thesmophories », FOLLAIN (A.) (dir.), *Les comptes fantastiques des Thesmophories de Blaison en Anjou*, Dijon, EUD, 2010, p. 251-266

« Le machinisme agricole en Lorraine autour de 1850. Agronomes et paysans face à la charrue : innovations et usages ordinaires », YANTE (J. M.) (dir.), *Le machinisme agricole*, *1850-1950*, Actes de la journée d'étude de Virton (Luxembourg), 14

novembre 2009, *Cahiers Temps, Espaces et Sociétés*, n°1, Université de Louvain-La-Neuve, 2010, p. 15-29. Parution simultanée dans *Le Pays Gaumais. La terre et les hommes*, 2003-2004 (édité en 2010)

« Entre publications savantes et vulgarisation : le rôle de l'édition dans la carrière universitaire de l'agronome Louis-Nicolas Grandeau (1834-1911) », Colloque *Edition et Université*, *XIX^e^-XXI^e^ siècles*, 4-5 novembre 2010, Paris, Ecoles Nationales des Chartes, SHE-ENS

2009

Agronomie et innovation. Le cas Mathieu de Dombasle (1777-1843), Nancy, Presses Universitaires de Nancy, coll. « Histoire des Institutions Scientifiques », 2009, 517 p.

Avec RAGGI (P.), « Innovations à la mine et au champ : agronomes et ingénieurs des mines en Lorraine (XIX^e^-XX^e^ siècles) », PAJONK (G.) (dir.), *Concepts, cultures et progrès scientifiques et techniques, enseignement et perspectives*, Actes du 131^e^ Congrès CTHS (Grenoble, 24-29 avril 2006), Paris, CTHS éd., 2009, p. 49-64

« compte rendu de lecture : Christophe BONNEUIL, Gilles DENIS, Jean-Luc MAYAUD (dir.), *Sciences, chercheurs et agriculture. Pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, Quae éd./L'Harmattan, 2008, 300 p., Préface de Bernard Hubert et Raphaël Larrère, coll. « Histoire des sciences, Série Etudes », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 32, 2009, p. 272-276

« compte rendu de lecture : Michel MORANGE, *A quoi sert l'histoire des sciences ?*, Paris, Quae éditions, 2008, coll. « Sciences en questions », 70 p. », *Revue d'histoire des sciences*, 62-1, janvier-juin 2009, p. 330-332

Avec ROLLET (L.), « Sciences, mémoires et transmission des savoirs scientifiques (XIX^e^-XX^e^ siècles) », Journée d'étude de l'Axe 4 de la Maison des sciences de l'Homme lorraine : *Mémoire et transmission des savoirs*, Université Paul Verlaine, Metz, 23 janvier 2009

2008

« L'institut de formation agronomique de Roville-devant-Bayon (1826-1843) : pratiques pédagogiques, bilan et héritages », *Cahiers de RECITS*, n°6, 2008, p. 57-75

« compte rendu de lecture : Simone MAZAURIC, *Fontenelle et l'invention de l'histoire des sciences à l'aube des Lumières*, Paris, Fayard, 2007, 390 p. », *Annales de l'Est,* 2008-2, p. 181-184

« Approche biographique et pluridisciplinarité en histoire des techniques », Société Française d'Histoire des Sciences et des Techniques, Congrès de Paris, 4-6 sept. 2008, Session « Perspectives nouvelles, nouveaux objets »

Avec BENOIT (M.), « histoire et agronomie : un exemple d'approche interdisciplinaire », *Jean-Pierre Deffontaines ou les chemins de l'exploration*, Journées Jean-Pierre Deffontaines, 1^er^ et 2 avril 2008

2007

Mathieu de Dombasle. Agronomie et innovation. 1750-1850, Thèse d'histoire, spécialité histoire moderne, sous la direction de S. Mazauric, J. P. Jessenne et M. Benoît, Nancy Université (Nancy-II) / INRA-SAD (Mirecourt), Dactylographiée, 2007, 546 p. (mention Très Honorable avec les félicitations du jury à l'unanimité ; 2e prix de thèse 2008 du Conseil Régional de Lorraine, filière sciences humaines et sociales)

« Mathieu de Dombasle. Agronomie et innovation. 1750-1850 », Position de thèse, *Ruralia*, n°20, 2007, p. 236-243

« La charrue Grangé ou le parcours atypique d'un valet de charrue, vers 1830 en Lorraine », BOURRIGAUD (R.), SIGAUT (F.) (dir.), *Nous labourons*, Actes du colloque « Techniques de travail de la terre, hier et aujourd'hui, ici et là-bas » (Nantes, Nozay, Châteaubriant, 25-28 octobre 2006), Nantes, Centre d'histoire du travail, 2007, p. 331-339

« Innovation et diffusion de l'innovation en agronomie. L'exemple de Mathieu de Dombasle », ROBIN (P.), AESCHLIMANN (J. P.), FELLER (Ch.) (dir.), *Histoire et Agronomie : entre rupture et durée*, Colloque de Montpellier, 20-22 octobre 2004, Paris, IRD éd., 2007, coll. « Colloques et Séminaires », p. 329-345, réédition format « e-pub », 2013

« compte rendu de lecture : Jean-Pierre JESSENNE*, Les campagnes françaises, entre mythe et histoire (XVIIIe-XXIe siècles)*, Paris, A. Colin, 2006, coll. « Les enjeux de l'histoire », 286 p. », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 28, 2007, p. 239-242

« compte rendu de lecture : *C. J. A. Mathieu de Dombasle (1777-1843) et l'agronomie en Lorraine*, *Annales de l'Est*, 2006-1, Actes du colloque « Mathieu de Dombasle », CTHS, 127e Congrès, Nancy, 15-20 avril 2002, 148 p. », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 27, 2007, p. 230-232

2006

(textes réunis par), Dossier « C.-J.-A. Mathieu de Dombasle (1777-1843) et l'agronomie en Lorraine » (Actes du colloque « Mathieu de Dombasle », CTHS, Nancy, 2002), *Annales de l'Est*, 2006-1, p. 5-148

« L'organisation du travail dans une ferme-exemplaire, vers 1810-1843 », *Annales de l'Est*, 2006-1, p. 33-49

« L'analyse chimique de l'eau en Lorraine avant Pasteur. Mathieu de Dombasle et Louis Grandeau », *Le Pays lorrain*, vol. 87, 2006-1, n° spécial : *L'Eau en Lorraine*, p. 63-66

« Androphile Lagrue : Un professeur d'agriculture progressiste à travers le XIXe siècle », GAUDIN (F.) (dir.), *Le monde perdu de Maurice Lachâtre*, Paris, H. Champion, 2006, coll. « Colloques, congrès et conférences en Sciences du Langage, histoire de la langue et des dictionnaires, n°4 », p. 229-250

« De l'Ecole centrale à la fondation d'une industrie sucrière : la jeunesse « révolutionnaire » d'un agronome », *L'innovation révolutionnaire*, CTHS, 131e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Grenoble, 24-29 avril 2006

2005

« La charrue « Dombasle » (*c*. 1814-*c*. 1821) : histoire d'une innovation en matière de travail du sol », *Etude et Gestion des Sols*, vol. 12, 2005-2, p. 187-198

« L'élevage dans les Vosges sous le Premier Empire. Quelques pistes pour une meilleure compréhension », ROTHIOT (J. P.), HUSSON (J. P.) (dir.), *L'Empire dans les Vosges et à Plombières*, Actes des journées d'études vosgiennes (Plombières-les-Bains, 25-26 septembre 2004), Epinal, éd. de la Société d'émulation des Vosges, 2005, p. 169-177

« compte rendu de lecture : Antonio LUQUE BALLESTEROS, *Entre el vapor y el arado romano. Elites, Intituciones y Difusión del cambio técnico en la agricultura. Córdoba, 1780-1870*, Córdoba, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Córdoba, Grupo de Historia Social Agraria, 2004, 347 p. », *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 24, 2005, p. 247-250

« compte rendu de lecture : MAZAURIC (Cl.), *Albert Soboul (1914-1982). Un historien en son temps. Essai de biographie intellectuelle et morale*, Nérac, Editions d'Albret, 2004, 253 p. », *Historiens et Géographes*, n° 389, janvier 2005, p. 453-454

Avec ROBIN (P.), « Influence anglaise sur la pensée agronomique de Mathieu de Dombasle (1820-1843) », *2nd Anglo-French Conference on Rural History*, Darwin College, University of Kent, Canterbury, 9-11 sept. 2005

« L'Institut agricole de Roville-devant-Bayon, premier établissement d'enseignement agricole en France (1826-1843) : pratiques pédagogiques et vie scolaire » (conférence invitée), Séminaire « Histoire de l'enseignement technique » (G. Bodé dir.), INRP-SHE, Ecole Normale Supérieure, 1er juin 2005

« L'histoire-géographie-éducation civique au brevet des collèges : une histoire mouvementée », *Historiens et géographes de Lorraine*, Bulletin n°34, 4e trimestre 2005, p. 11-13

« Le maintien de l'épreuve écrite d'histoire-géographie-éducation civique au brevet des collèges : une victoire de l'APHG », Mis en ligne sur le site *ac-nancy-metz.fr/enseign/hist-geo/index.htm*, février 2005

2004

« L'enseignement vétérinaire : un progrès pour le monde agricole (1761-1848). L'exemple lorrain », *Cahiers lorrains*, 2004-1, p. 26-47

« compte rendu de lecture : MÜLLER (B.), *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, Albin Michel, 2003, coll. « Bibliothèque histoire », 476 p. », *Annales de l'Est*, 2004-1, p. 243

« La démocratisation scolaire : un premier bilan. Compte rendu de l'ouvrage de Stéphane Beaud, *80 % au bac… et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La découverte, 2002, rééd. La découverte / Poche, 2003, 341 pages », Mis en ligne sur le site *ac-nancy-metz.fr/enseign/hist-geo/index.htm*, juin 2004, 2 pages
Conférence « Mathieu de Dombasle », Journée et nuit du patrimoine, septembre 2004, Nancy

2003

Avec RAGGI (P.), « compte rendu de lecture : NOIRIEL (G.), *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Paris, Belin, 2003, coll. « Socio-histoire », 311 p. », *Annales de l'Est*, 2003-2, p. 374-379

« compte rendu de lecture : MORICEAU (J. M.), *Terres mouvantes, Les campagnes françaises du féodalisme à la mondialisation, XII^e^-XIX^e^ siècles*, Paris, Fayard, 2002, 445 p. », *Annales de l'Est*, 2003-1, p. 312-314

« Qui est Maurice Barrès ? Une étude critique avec une classe de troisième d'insertion du collège de Charmes (Vosges) », *Historiens et géographes de Lorraine*, Bulletin n°33, 2^e^ semestre 2003, p. 23-27

2002

L'invention de la charrue « Dombasle » : un travail d'agronome dans le premier tiers du XIX^e^ siècle, DEA d'histoire, sous la direction de M. Benoît et F. Roth, Université de Nancy-II/INRA-SAD (Mirecourt), Dactylographié, 2002, 115 p.

« La diffusion d'une pédagogie agricole : les écrits de Mathieu de Dombasle », *Annales de l'Est*, 2002-1, p. 131-143

Avec BENOIT (M.), « Mathieu de Dombasle à Monplaisir, ou comment devenir agronome en produisant du sucre de betterave en Lorraine au début du XIX^e^ siècle », BELMONT (A.) (textes réunis par), *Autour d'Olivier de Serres. Pratiques agricoles et pensée agronomique du Néolithique aux enjeux actuels.* Actes du colloque du Pradel, 27-29 septembre 2000, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2002, coll. « Bibliothèque d'histoire rurale, 6 », p. 255-274

A l'origine, le domaine de Ravenel, « Science et agriculture : un siècle d'histoire partagée », Centenaire de la station agronomique de Mirecourt, 1902-2002, INRA, 12-17 oct. 2002, poster

Une première thèse fondatrice : Emile Cordier, Le domaine de Ravenel*, 1902*, « Science et agriculture : un siècle d'histoire partagée », Centenaire de la station agronomique de Mirecourt, 1902-2002, INRA, 12-17 oct. 2002, poster

Les précurseurs de la recherche agronomique en Lorraine : Nicolas François de Neufchâteau (1750-1828) Poète, homme politique et agronome, Christophe Joseph Alexandre Mathieu de Dombasle (1777-1843), Louis Nicolas Grandeau (1834-1911), « Science et agriculture : un siècle d'histoire partagée »,Centenaire de la station agronomique de Mirecourt, 1902-2002, INRA, 12-17 oct. 2002, posters

2001

Avec BENOIT (M.), CUSSENOT (M.), « Trois moments-clés de l'agronomie en Lorraine au XIX^{e} siècle », CLEMENT (J. F.), TACON (F. Le) (dir.), *Sciences et techniques en Lorraine à l'époque de l'Ecole de Nancy*, Actes des conférences données du 4 mars au 28 avril 1999 à la M. J. C. Pichon, Nancy, M. J. C. Pichon éd., 2001, p. 225-239

Avec BENOIT (M.), « De la conférence agricole au tour de plaine: naissance d'une pratique de pédagogie agronomique », *Les entretiens du Pradel (1er édition)*, Actes du colloque international Autour d'Olivier de Serres : pratiques agricoles et pensée agronomique (27-29 septembre 2000), *Comptes rendus de l'Académie d'Agriculture de France*, vol. 87, n°4, 2001, p. 105-112

Valorisation des données scientifiques à travers l'histoire. L'exemple de deux recherches sur la chimie de l'eau entre 1810 et 1860. Réflexions méthodologiques en histoire des sciences et des techniques, Note technique de DEA, Université de Nancy-II/INRA-SAD (Mirecourt), Dactylographiée, 2001, 17 p.

2000

Avec BENOIT (M.), CUSSENOT (M.), « Roville, 1822-1842, naissance de l'enseignement agricole français », BOULET (M.) (dir.), *Les enjeux de la formation des acteurs de l'agriculture*, *1760-1945*, Actes du colloque ENESAD (19-21 janvier 1999), Dijon, Educagri, 2000, p. 91-99

La naissance de l'enseignement de l'agriculture en Lorraine, 1750-1848, Maîtrise d'histoire, sous la direction de M. Benoît et G. Viard, Université de Nancy-II/INRA-SAD (Mirecourt), Dactylographiée, 2000, 188 p.

1999

Avec BENOIT (M.), CUSSENOT (M.), « Roville-devant-Bayon, 1822-1842, berceau de l'enseignement agricole en France », *Musée Mathieu de Dombasle et de l'enseignement agricole*, Lycée agricole de Nancy-Pixérécourt, 1999, p. 15-19

1998

Enseigner les techniques à pratiquer et, pratiquer les techniques enseignées. Un précurseur de l'enseignement agronomique en France, C. J. A. Mathieu de Dombasle, Mémoire de stage (Licence d'histoire), INRA-SAD (Mirecourt), Université de Nancy-II, Dactylographié, 1998, 60 p.

Il y a deux siècles en Lorraine le premier « défi de charrue » !… Une initiative de Mathieu de Dombasle, Mirecourt, INRA-SAD, 1998, 2 p.

SELECTION DE COMPTES RENDUS DE LECTURE PARUS DEPUIS 2003

Gérard NOIRIEL, *Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien*, Belin, Paris, 311 pages. Avec Pascal Raggi *Annales de l'Est*, 2003-2, p. 374-379

Comme Gérard NOIRIEL l'écrit dans son avant-propos, « le regard que les historiens portent sur le passé est fortement tributaire de leur expérience vécue ». Aussi, à partir de cette affirmation, il présente un ensemble de points de vue sur la pratique du métier d'historien qui prolonge son ouvrage « Sur la crise de l'histoire » où il évoquait ce qu'il avait identifié comme étant des problèmes et des difficultés pour l'historiographie contemporaine. Ici, il revient sur les auteurs (écrivains, historiens, philosophes, sociologues) et les courants de pensée qui l'ont amené à se poser des questions sur l'histoire et la façon dont elle est pratiquée. Il place sa réflexion dans une analyse plus globale des rapports de l'historien dans le cadre de la démocratie et du savoir. En effet, il va au-delà de sa première analyse en présentant la place qu'occupe l'histoire dans la société actuelle et surtout en précisant quels ont été les fondements intellectuels de son parcours d'historien.

L'ouvrage, édité chez Belin dans la collection « socio-histoires » dirigée par Gérard NOIRIEL, se compose de deux parties. La première intitulée « Positions » comporte six chapitres et concerne la nature même de la connaissance historique : l'auteur y présente la place qu'occupe l'histoire dans l'univers des sciences humaines. Ainsi, dans le premier chapitre il évoque les théories de Michel FOUCAULT sur l'interdisciplinarité dans les sciences humaines et plus particulièrement sur la place du discours dans les travaux des historiens. Il tente alors de revenir sur les positions du philosophe vis-à-vis des concepts et des méthodes développées dans les disciplines historiques pour montrer comment l'histoire est aujourd'hui confrontée à « l'hétérogénéité des discours juxtaposés en son sein » (p. 46) et envisage des solutions pour la faire progresser sans qu'il y ait incompatibilité entre « l'histoire théorique » c'est-à-dire un courant attaché à la préservation d'une méthodologie spécifiquement historienne et les tenants de l'interdisciplinarité.

Dans le second chapitre, Gérard NOIRIEL revient sur les critiques émises par François SIMIAND sur la science de l'histoire au début du XX^{e} siècle. En évoquant deux conférences

données en 1903 et en 1906 par le sociologue, l'auteur présente les trois principaux modes de communication qui existent, selon lui, au sein des sciences sociales et le positionnement intellectuel et pratique des historiens vis-à-vis de ceux-ci. Il fait alors référence à Charles Seignobos pour illustrer le thème du discours historique non fondé sur le langage philosophique et montre parallèlement comment l'épistémologie peut être utilisée en histoire : d'une part grâce au « relativisme » wébérien et, d'autre part, avec l' « éthique de la discussion » de François Simiand.

La place et le rôle de l'histoire sont également étudiés dans le troisième chapitre où « Le statut de l'histoire dans *Apologie pour l'histoire* » sert de base à une réflexion sur l'unité du métier d'historien. Pour Gérard Noiriel celle-ci « (…) ne doit pas être recherchée du côté de la méthode historique [(dont il a évoqué les différentes orientations dans le chapitre 2)] comme le croyait Marc Bloch, mais du côté des activités de pouvoir auquel tout historien doit se soumettre, pour pouvoir être désigné comme tel » (p. 79). Ce thème intéressera tout particulièrement ceux qui effectuent ou envisagent une carrière dans la recherche historique où les considérations scientifiques se mêlent aux choix stratégiques à effectuer par rapport aux relations de pouvoir scientifique (au sein de l'Université par exemple) et de pouvoir étatique (l'Etat finançant les activités de recherche).

Cette analyse du métier d'historien se prolonge par une étude des arguments de Max Weber sur la défense du travail empirique dans les sciences sociales. Par la même, Gérard Noiriel évoque un problème crucial pour l'historien : la légitimité de sa discipline dans le concert des sciences humaines. Ainsi, dans « Max Weber et le sens des limites » (chapitre 4) il appelle à un aggiornamento des sciences sociales qui doit passer par une clarification de leurs pratiques de recherche et une autonomisation de ses différentes branches, dont l'histoire, vis-à-vis de la philosophie et par conséquent de l'épistémologie.

Le cinquième chapitre : « Le ″retour du récit″ et ses critiques », revient, quant à lui, sur la dénonciation de l'histoire sociale qui avait été réalisée, des années 1950 aux années 1970, par les partisans du « linguistic turn » c'est-à-dire le courant de l'historiographie américaine favorable à l'utilisation des lectures successives d'un même événement historique dans une analyse historique contemporaine : le présupposé de départ de cette façon d'envisager l'histoire est centrée sur l'importance du langage. Gérard Noiriel précise même en se référant à la pensée de Hans-Georg Gadamer que : « la connaissance historique doit donc être vue comme un ″dialogue″, sans cesse recommencé, entre celui qui a écrit le texte et ses lecteurs ultérieurs » (p. 103). Mais, il place les analyses des tenants du « linguistic turn » dans une nouvelle perspective : la justification epistémologique des recherches historiques

empiriques. En cela, ce chapitre peut permettre aux praticiens de l'histoire (enseignants-chercheurs, étudiants) de compléter leurs réflexions sur les travaux d'investigation : recherches archivistiques et documentaires, qui ont nécessairement une dimension empirique. D'ailleurs, Gérard Noiriel évoque ses collègues et leurs préoccupations avec un certain recul mais également en insistant sur le bien-fondé de la démarche intellectuelle qu'il propose : « Beaucoup d'historiens se demanderont à juste titre quel est l'intérêt de ce genre de discussions épistémologiques pour leur propre travail empirique. Effectivement, le fait de considérer l'histoire comme une « science » un « récit », « une intrigue » etc. ne change pas grand-chose aux pratiques de l'immense majorité des membres de notre corporation. Néanmoins, nous sommes tous à un moment ou à un autre, confrontés à la nécessité de justifier ce que nous faisons auprès de nos collègues, des institutions dont nous dépendons ou du « grand public » (pp. 115-116). Cette affirmation rejoint certains thèmes du débat que l'auteur avait lancé dans son ouvrage sur la crise de l'histoire (1996) dans le sens où elle procède d'une interrogation sur de la raison d'être de l'histoire dans la société actuelle.

Une critique sur « Les usages du temps dans les Ecrits sur l'histoire de Fernand Braudel » complète dans « Comment on récrit l'histoire » les réflexions effectuées dans les chapitres précédant en revenant sur la légitimation intellectuelle que le célèbre auteur de *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* a donné de son œuvre dans *Ecrits sur l'histoire*. L'utilisation de ces derniers sert de base à une analyse de la temporalité dans la grande thèse symbole de l'école des Annales.

La deuxième partie de cet *Itinéraire d'historien* justifie très bien, quant à elle, le titre du livre puisqu'elle est consacrée aux « Usages » que Gérard Noiriel a faits des auteurs quand il a, précisément, pensé avec certains et pensé contre d'autres.

Toutefois, s'il est classique d'évoquer Pierre Bourdieu (chapitre 7), Norbert Elias (chapitre 8) et Michel Foucault (chapitre 11) pour présenter un parcours intellectuel et ici également une réflexion sur l'utilisation de leurs travaux pour enrichir l'histoire sociale, il est plus original de citer le philosophe « pragmatiste » Richard Rorty (chapitre 10) et surtout la grande romancière Virginia Woolf (chapitre 9) afin de faire connaître au lecteur les bases conceptuelles d'un travail d'historien.

Mais, ces références hétéroclites participent d'un « Désir de vérité » (postface) de la part de Gérard Noiriel qui revient alors sur sa formation en insistant sur ses problèmes d'intégration dans le cénacle universitaire parisien dont les caractéristiques sociologiques mises en lumière par Bourdieu (*Homo Academicus*) et plus récemment par Christophe Charle

(*La république des universitaires*) ont pu rendre difficile un renouvellement conceptuel de la discipline historique.

En effet, pour renforcer son argumentation, Gérard Noiriel utilise des éléments autobiographiques. Il met en évidence son propre parcours afin de montrer comment faire de l'histoire peut avoir un sens éminemment politique. Dans son cas et par l'intérêt qu'il a porté à de grands thèmes sociaux (le monde ouvrier) ou civiques (la place de l'immigration dans la société française), le métier d'historien est vraiment vécu comme une sorte de prolongement d'une revanche sociale. Par son analyse des rapports de sa profession avec l'ensemble de la société française au travers de son expérience personnelle, il œuvre pour une clarification des méthodes de travail de l'historien dans un sens déjà défini en histoire sociale et il revendique aussi une plus grande ouverture de la discipline aux autres sciences humaines et à leurs modes de fonctionnement. Enfin, il estime qu'il faut également profiter de cette même clarification méthodologique pour renforcer la cohésion de la discipline sans pour autant la fermer aux nouvelles générations de chercheurs.

Antonio Luque BALLESTEROS, *Entre el vapor y el arado romano. Elites, Intituciones y Difusión del cambio técnico en la agricultura. Córdoba, 1780-1870*, Córdoba, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Córdoba, Grupo de Historia Social Agraria, 2004, 347 pages. *Histoire et Sociétés Rurales*, n° 24, 2005, p. 247-250

L'ouvrage d'A. L. Ballesteros est le premier volume d'une nouvelle collection d'histoire agraire : « Estudios de historia social agraria », publiée conjointement par le groupe de recherche « Historia social agraria » et les presses de l'université de Cordoue. L'objectif de cette collection est la diffusion de travaux qui approfondissent et enrichissent la connaissance de l'histoire sociale du monde rural de l'Andalousie contemporaine, sans toutefois se cantonner à ce seul espace, prévoyant la nécessaire comparaison entre zones géographiques différentes, essentiellement à l'échelle européenne. L'auteur, enseignant dans le secondaire espagnol, nous donne à lire dans cet ouvrage une partie de sa thèse de doctorat intitulée *Las instituciones y la divulgación agronómica en Córdoba y provincia, 1780-1860*, soutenue à l'université de Cordoue, préparée sous la direction de María Dolores Muñoz Dueñas qui a rédigé la préface, et dont il a élargi les perspectives. A. L. Ballesteros est lui-même membre du Grupo de Historia social agraria dont les animateurs poursuivent des recherches sur les élites rurales, à travers des approches de type biographique ou

prosopographique, dans le but de préciser les modalités de l'intégration de ces élites rurales aux structures politiques et d'évaluer leur rôle dans ces instances.

Le but de l'auteur, dans un ouvrage qu'il a sous-titré « élites, institutions et diffusion du changement technique dans l'agriculture (Cordoue) », est d'apporter, dans la droite ligne des recherches initiées au sein du Grupo de Historia social agraria, des éléments permettant de mettre en lumière le processus qui relie l'innovation technique et le changement agricole d'une région donnée, ici celle de Cordoue, durant un XIX^{e} siècle qui débute en 1780 et se termine en 1870, période de profonds bouleversements des mondes ruraux européens. L'agronomie des Lumières, notamment les travaux de Duhamel du Monceau et le mouvement de l'agriculture nouvelle sont diffusés dans la péninsule ibérique dès la seconde moitié du XVIII^{e} siècle. A partir de là un processus de réflexion sur l'agriculture et ses progrès concerne autant l'Espagne que le reste de l'Europe même si les préceptes des agronomes ne touchent guère les praticiens. Cette dynamique connaît une forme d'aboutissement au milieu des années 1870 avec, en 1874, l'usage du titre d'ingénieur agronome, en 1876 l'entrée de l'enseignement de l'agriculture dans les établissements d'enseignement secondaire et, en 1879, la création des services agronomiques espagnols, l'équivalent des stations agronomiques qui naissent à cette époque en Europe sous l'impulsion, entre autre, du français Louis-Nicolas Grandeau.

A. L Ballesteros prend pour point de départ les questions posées à partir des préoccupations actuelles liées à l'innovation technique dans le monde rural et à la formation professionnelle des agriculteurs. Dans un contexte de mondialisation, d'accélération des connaissances et de l'accès à ces connaissances grâce aux réseaux de communication, de nouvelles pratiques sont apparues depuis trente ans mettant en cause les pratiques agricoles les plus traditionnelles. S'ajoute à cela un questionnement sur le thème de la durabilité des systèmes agraires. Aussi, le but de l'ouvrage est de repérer dans le temps les signes du passage d'une agriculture traditionnelle à une agriculture de type moderne. Il s'attache notamment à évaluer le rôle joué par les institutions comme les sociétés d'agriculture et à préciser l'action des hommes politiques comme vecteurs éventuels du changement techniques. Une large partie de l'ouvrage est d'ailleurs consacrée à la place de l'enseignement technique agricole dans la diffusion du progrès technique au sein des campagnes. Enfin, c'est aussi un essai de mesure du poids des innovations et de leur rôle dans les changements de l'agriculture dans la région de Cordoue. Ces thématiques sont au cœur des réflexions actuelles en histoire rurale, en Espagne mais aussi dans les autres historiographies européennes, depuis le début des années 1990. Dans une dynamique de renouvellement de l'histoire rurale, et donc

de ses questionnements de recherche, A. L. Ballesteros tient compte des nouvelles perspectives apportées par l'écologie et des réflexions autour de la notion de durabilité et ne se limite pas au critère de la seule productivité économique des systèmes de production, facilement mesurable certes, mais qui reste un point de mesure partiel.

Le livre, qui compte 347 pages, est composé d'une étude de 263 pages complétée par un long appendice documentaire de 84 pages, organisé en deux parties : d'une part des pièces concernant l'enseignement agricole en Espagne entre 1818 et 1876 ; d'autre part des documents sur le développement agronomique et l'enseignement agricole à Cordoue entre 1818 et 1869. Ce corpus documentaire, qui comporte un intérêt intrinsèque, est d'un réel intérêt aussi pour la préparation des concours de recrutement de l'enseignement du second degré, notamment pour une leçon d'agrégation.

Le plan de l'ouvrage peut dérouter au premier abord mais à la lecture on en saisit bien vite la pertinence. La première partie est consacrée à une réflexion historiographique à partir de la bibliographie, principalement en langue espagnole, mais pas exclusivement, qui traite du changement technique agricole et des politiques agraires. Le premier chapitre est consacré à une réflexion sur le retard agricole, le changement technique et ses liens avec les politiques agraires mises en œuvre au XIX^{e} siècle, la réflexion de l'auteur oscillant sans cesse entre le cas andalous et la situation générale de l'Espagne rurale, dans un constant souci comparatiste. Il n'hésite pas aussi à relier le contexte espagnol avec la situation européenne, à comparer et à discuter les travaux dénonçant le « retard » de l'agriculture espagnole. Comme pour la comparaison entre les agricultures françaises et anglaises, la comparaison des agricultures d'Europe de l'Ouest (« atlantiques ») et espagnoles pose des problèmes méthodologiques cruciaux qui provoquent des débats passionnés. Au-delà des opinions extrêmes sur le sujet, nombreux sont ceux qui, parmi les historiens espagnols, considèrent que l'agriculture (ou les agricultures) de la péninsule s'engage au XIX^{e} siècle sur une voie de transformations modérées et progressives, qui est une voie propre à l'Espagne sur le « chemin » de la modernisation. Le second chapitre est plus spécifiquement consacré à l'historiographie de l'enseignement agricole, analysé comme vecteur du changement technique. La seconde partie, constituée de quatre chapitres (3 à 6), correspond à l'étude plus spécifique de l'innovation technique, du développement agronomique et de l'enseignement agricole à Cordoue et dans sa région, entre 1780 et 1870. Cette approche micro historique, le cœur de l'ouvrage, est bien entendu toujours confrontée aux analyses plus générales dégagées dans la première partie. A. L. Ballesteros, dans cette deuxième partie, traite son sujet de manière plus chronologique : le chapitre 3 est consacré aux évolutions de la période de transition entre

1780 et 1823 ; le chapitre 4 concerne les conditions nouvelles liées à la construction de l'Etat libéral, entre 1834 et 1874 ; le chapitre 5, est, à nouveau, un chapitre exclusivement consacré à l'enseignement agricole dans la région de Cordoue, entre 1848 et 1869. Enfin, le chapitre 6 est une synthèse conclusive où l'auteur, à partir du cas de Cordoue, livre quelques pistes plus générales.

Au-delà du découpage en chapitres, quatre axes de réflexion transversaux structurent l'ouvrage. Le premier correspond à l'étude des liens entre la science agronomique et l'enseignement agricole à Cordoue avant la mécanisation / motorisation de l'agriculure, c'est-à-dire avant le troisième tiers du XIX^{e} siècle. La réflexion de l'auteur porte alors essentiellement sur les mécanismes de la diffusion du changement technique et de sa progressive institutionnalisation grâce aux établissements d'enseignement agricole. Bien sûr, les freins à cette diffusion ne sont pas omis. Un des buts de cette réflexion plus spécifique est de mesurer le rôle de chaque facteur du changement dans les processus d'évolution au sein du monde rural. Un second axe précise les modalités de la diffusion de l'innovation : la question qui se pose est celle des rouages qui entrainent cette diffusion dans le monde rural, telles les incitations fiscales, les sociétés d'agriculture, l'action des grands propiétaires, le poids des institutions... Là aucune réponse tranchée n'est possible et, comme ailleurs en Europe, on pensera à l'Ile-de-France assez bien connue, c'est une conjonction de facteurs qui permet les progrès. C'est un axe de recherche qui est croisé avec l'histoire sociale et politique des élites rurales. Une troisième voie approfondit un aspect du point précédent en analysant le rôle des institutions créées après 1834 dans le cadre de la construction de l'Etat libéral. A Cordoue l'auteur montre le rôle des institutions locales que sont l'assemblée provinciale, l'institut d'enseignement secondaire ou le rassemblement provincial d'agriculture, dans l'impulsion d'une politique agraire. Mais cette politique, aussi volontariste soit elle, ne peut induire seule le changement technique. Enfin, le quatrième axe est celui qui consiste à inscrire les réflexions formulées à l'échelle locale dans le contexte global, notamment dans le domaine de l'histoire de l'éducation pour déterminer la place de l'Etat et de ses incitations dans la formation des agriculteurs par le biais d'un enseignement technique et professionnel.

Au final un ouvrage précis et rigoureux qui explore les grandes questions liées aux changements et aux progrès agricoles déjà soulevées dans la plupart des historiographies européennes des mondes ruraux (surtout en France), sans toutefois proposer de solutions couperets aux débats en cours. L'auteur sait, à travers l'exemple de Cordoue, donner des pistes de réflexions et de réponses tout en nuances.

Christophe BONNEUIL, Gilles DENIS, Jean-Luc MAYAUD (dir.), *Sciences, chercheurs et agriculture. Pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, Quae éd./L'Harmattan, 2008, 300 pages, Préface de Bernard Hubert et Raphaël Larrère, coll. « Histoire des sciences, Série Etudes ». *Histoire et Sociétés Rurales*, n°32, 2009, p. 272-276

Sciences, chercheurs et agriculture est le résultat des journées des 24 et 25 octobre 2006, organisées par le Comité d'histoire de l'INRA, pour fêter le soixantième anniversaire de l'INRA. Les préfaciers de l'ouvrage rappellent le but du volume qui est d'appréhender les interactions, depuis le XIX^{e} siècle, entre les transformations de l'agriculture et les approches scientifiques et techniques qui étudient l'agriculture, ainsi que les rapports complexes avec l'environnement rural (au sens large). L'ouvrage se présente comme un recueil classique de communications se succédant de manière chronologique et traitant de thématiques diverses concernant l'agriculture et l'agronomie et des rapports qu'elles entretiennent, depuis le XIX^{e} siècle jusqu'au début du XXI^{e} siècle.

Il est cependant un chapitre qui se distingue, le premier, intitulé « pour une histoire des acteurs et des institutions des sciences et techniques de l'agriculture et de l'alimentation » (p. 5-44), longue introduction méthodologique et programmatique où les auteurs, qui sont aussi les coordonateurs de l'ouvrage, proposent les clés méthodologique et épistémologiques pour une histoire de l'agronomie. C'est un essai de méthode sur les règles qui s'imposent à qui veut écrire sur l'histoire de l'agronomie, définie comme les « institutions scientifiques et techniques de l'agriculture et de l'alimentation ». Les auteurs posent immédiatement la question de la diffusion de l'innovation et mettent en cause le modèle, trop simple, d'une diffusion des nouveautés techniques du laboratoire au champ. Ce sens unique n'est pas opératoire et masque une réalité bien plus complexe où les schémas de diffusion de l'innovation sont multiples intégrant tous les acteurs dans des interactions nombreuses. Aussitôt, la notion de progrès et les modalités de réalisation de son histoire sont mises en avant afin d'être précisées. Aujourd'hui, le progrès agricole est socialement mis en question, voire même contesté par une frange de la société à cause des problèmes liés à la pollution intégrés dans la problématique plus large du développement durable, quelque fois assez flou d'ailleurs. L'agriculture à haute valeur environnementale devient un nouveau paradigme socialement construit qui interpelle les historiens qui intègrent dans leur sujet d'étude l'agriculture et l'agronomie perçues par la société confrontée à l'agriculture et à l'agronomie des agriculteurs et des agronomes en faisant une socio-histoire des croisements et des hiatus provoqués par cette dialectique. Voilà de nouveaux objets qui provoquent un retour à des

œuvres parfois négligées comme celle de Simondon ou celle d'Haudricourt. Ils ont pensé les rapports entre vivant et techniques et entre société et techniques, pistes fécondes pour une histoire culturelle des sciences et des techniques telles que les auteurs de ce « manifeste » la conçoivent. Cela débouche sur une histoire problème avec un questionnement construit à partir des interrogations du présent (p.9), retrouvant les suggestions de Marc Bloch dans ses *Caractères originaux de l'histoire rurale française* (1931). Les auteurs réfutent aussi l'essentialisation du « paysan » et du « monde paysan » déjà dénoncé par J.P. Jessenne dans *Les campagnes françaises, entre mythe et histoire,* (2006 ; cf. notre compte rendu dans le n° 28 d'*Histoire et Sociétés Rurales*, p. 239-242), au non de la complexité et de la diversité des mondes ruraux et agricoles (cf. P. Cornu, J. L. Mayaud (dir.), *Nouvelles questions agraires. Exploitants, fonctions territoires*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2008, coll. « Mondes ruraux contemporains »). Ils refusent aussi l'étude d'une science hors du temps et rappellent la nécessité d'une analyse des sciences et des techniques socialement situées, c'est-à-dire intégrées dans les multiples contextes (p. 19) qui les rendent possibles (et inversement), soit une mise en configuration au sens de Norbert Elias ou comme les auteurs le notent : « une histoire des possibles socio-techniques en quelque sorte » (p. 16). Ils suggèrent alors de pratiquer cette histoire renouvelée de l'agriculture et des sciences agronomiques qui reste encore largement à faire.

Après un rappel historiographique (p. 14-16), la proposition est celle d'appliquer le « programme fort » de la sociologie des sciences (initié par D. Bloor en 1976, détaillé dans la note 25 de la page 16, et relayé en France, en partie, par B. Latour et M. Callon) à l'histoire de l'agronomie au XX^{e} siècle qui deviendrait l'histoire de l'agronomie « en train de se faire » ou comme elle *était* en train de se faire à un moment donné. Le but est d'éviter une histoire à sens unique ne tenant compte que des « vainqueurs » du progrès technique et reléguant tous les « obscurs » dans l'oubli. La symétrie proposée par le « programme fort » oblige à la prise en compte de tous les acteurs, y compris les « vaincus », réintégrés dans les réseaux multi-acteurs et dans les jeux complexes d'acteurs. Pour cette « relecture contextualisée du progrès au champ » Ch. Bonneuil, G. Denis et J.L. Mayaud nous proposent de redécouvrir la sociologie des sciences de Ludwik Fleck, auteur de *Genèse et développement d'un fait scientifique* en 1935 (traduction et publication par N. Jas en 2005). C'est une invitation concrète à des études pluridisciplinaires ou, comme l'écrivent les auteurs, à une « transversalité maîtrisée » (p. 20). Les dix dernières pages de cette « introduction » sont consacrées à une présentation des différents articles qui composent le recueil en insistant sur la réalisation, à partir de cas particuliers, d'une « lecture historienne de la recherche

agronomique » telle que définie préalablement. Il faut retenir aussi la riche bibliographie (p. 35-44) qui permettra au chercheur intéressé par ce champ scientifique récent qu'est l'histoire de l'agronomie de trouver les guides méthodologiques et des pistes de réflexions fécondes dans les multiples titres référencés, offrant une ouverture pour le mise en œuvre concrète du programme conseillé.

Les autres communications sont donc des réalisations ciblées sur des points particuliers de l'histoire de l'agronomie correspondant à la grille méthodologique exposée dans l'introduction. Ce volume d'actes comprend, outre le chapitre introductif, onze contributions traitant de l'histoire des sciences et des techniques de l'agriculture ou plus spécifiquement de l'histoire de l'agronomie du XIX^{e} siècle à la fin du XX^{e} siècle, dans un cadre géographique privilégiant la France. Il serait bien trop long de les détailler toutes et nous faisons le choix de n'en privilégier que quelques unes pour donner un aperçu aussi pertinent que possible au futur lecteur.

Peu de textes abordent le XIX^{e} siècle. Celui de C. Gaboriaux (« entre innovation agronomiques et pratiques paysannes. La figure de « l'agriculteur pratique » au XIX^{e} siècle », p. 45-60) est consacré à « l'agriculteur pratique », où elle pose la question des rapports complexes entre la recherche agronomique et les pratiques paysannes sous l'angle de l'innovation. A travers l'étude du *Journal d'agriculture pratique*, périodique professionnel édité à partir de 1837, l'auteur montre comment l'innovation agronomique est discutée à partir de la création de l'agriculteur pratique qui rejette le modèle de développement de l'agronomie des Lumières fondé sur la grande exploitation de type Norfolk accompagné d'une anglomanie exacerbée au profit d'une critique de la grande culture qui émerge après 1830-1840 et qui privilégie le progrès agricole au sein des petites et moyennes exploitations. A partir de là, l'agriculture pratique est une promotion de l'innovation paysanne en lien avec l'innovation agronomique : cela devient la question de la vulgarisation scientifique et technique diffusée par l'exemple, diffusion assurée à partir des années 1830 dans le cadre des comices agricoles.

Ensuite, plusieurs articles sont consacrés à l'histoire de l'INRA dans le cadre d'une histoire institutionnelle (G. Denis, p. 85-112) ou pour analyser le rôle de l'Institut dans de grandes questions concernant la recherche agronomique au XX^{e} siècle (Ch. Bonneuil, F. Thomas, p. 113-136 et A. Chatriot, p. 137-154). Le thème de l'introduction de nouvelles espèces végétales, maïs ou blé, est abordé par F. Thomas et Ch. Bonneuil (p. 155-180) puis, dans un autre cadre problématique, par F. Hochereau (p. 275-297). M. Cassier (p. 61-84), N.

Jas (p. 223-246), J.-P. Gaudillière (p. 247-274) et D. Berdah (p. 203-222), quant à eux, traitent des rapports entre agriculture et santé (humaine et/ou animale).

M. Cassier, à travers l'étude de l'invention et de la diffusion du vaccin vétérinaire charbonneux à partir de 1881, met en perspective les rôles croisés du savant (Pasteur et ses collaborateurs de l'Institut Pasteur), de l'Etat (surtout le Ministère de l'agriculture mais aussi les instances départementales), des sociétés savantes, des vétérinaires et, enfin, des éleveurs. Au-delà de la description de la mise en œuvre du processus de diffusion/acceptation du vaccin par Pasteur et ses collaborateurs, l'article met bien en lumière le rôle des vétérinaires dans ce processus. L'innovation pastorienne est enrichie par un aller et retour entre l'Institut Pasteur et les vétérinaires « de base ». C'est un mécanisme de diffusion de l'innovation qui s'observait déjà dans le premier tiers du XIX^{e} siècle lors de la promotion de nouvelles charrues auprès des praticiens, comme la charrue Grangé ou la charrue Dombasle. Le « dialogue » fructueux entre charrons et agronomes en matière de techniques de travail du sol se retrouve ici entre vétérinaires praticiens et biologistes de l'Institut Pasteur en matière de protocole vaccinal.

De son côté, N. Jas montre que les sentiers de l'histoire de l'agronomie ne se limitent pas à l'économie de l'innovation, mais que le champ d'étude peut s'étendre aux questions de la santé des travailleurs agricoles. Elle s'intéresse aux maladies professionnelles du monde agricole provoquées par l'usage ou le mésusage des pesticides en France durant les années 1950-1960. Et elle montre les mécanismes de la mise en invisibilité des pathologies liées aux pesticides au nom du productivisme et en raison d'une médecine professionnelle agricole balbutiante bien que parfaitement renseignée sur la nocivité des intrants chimiques utilisés par les agriculteurs. Voilà un thème de recherche qui devient, en résonnance avec l'actualité (les scandales liés à l'amiante par exemple) de plus en plus développé. L. Heydel évoquait déjà en 1998 dans sa thèse d'agronomie (*Diagnostic et maîtrise des contaminations des eaux souterraines par les résidus d'atrazine*, Thèse de sciences agronomique, INPL, 1998, 160 p., dactyl.) cette question sensible de l'intoxication chimique dans le monde agricole. Le comparatisme en la matière semble une voie nécessaire. Les maladies professionnelles des mineurs comme la silicose (la plus connue) sont devenues assez rapidement des objets d'histoire. Récemment, P. Raggi a consacré un chapitre de sa thèse (*Les mineurs de fer au travail*, Metz, éd. Serpenoise, 2007, chapitre « les accidents et les maladies », p. 165-191) à la santé des mineurs de fer en Lorraine. Mais le champ de la santé au travail est beaucoup plus large et en renouvellement ainsi que le montrer le dossier récent de la *Revue d'Histoire*

Moderne et Contemporaine (n°56-1, janvier-mars 2009) intitulé « Les maladies professionnelles : genèse d'une question sociale (XIX^{e}-XX^{e} siècles) ».

Pour finir le volume, F. Hochereau (p. 275-297), montre bien le passage d'une agriculture productiviste aux préoccupations environnementales au cours des années 1970-1980 en analysant les mécanismes institutionnels et scientifiques de la sélection du blé, menée conjointement par l'INRA et les sélectionneurs privés. Préoccupations qui influent sur la discipline agronomique qui devient progressivement « une écologie appliquée à la production du peuplement des plantes cultivées et à l'aménagement des terrains agricoles », définition proposée par Stéphane Hénin dès 1967 (cité p. 288). Aujourd'hui cette « étude de la plante au champ » dans la droite ligne des travaux de Michel Sebillotte et de ses élèves est une approche « au carrefour de l'écologie et la biologie cellulaire » (p. 288), pratique scientifique qui intègre la nécessité d'une agriculture durable. L'objectif étant la mise en œuvre d'itinéraires techniques (c'est-à-dire l'ensemble des techniques mises en œuvre par l'agriculteur, au sein d'un système de culture, pour la conduite des cultures) avec des niveaux d'intrants chimiques (comme les fongicides par exemple) les plus bas afin d'allier économie et préservation de l'environnement, d'où le choix de variétés de céréales plus rustiques et multirésistantes. Les enjeux environnementaux de la pratique agricole modifient de manière importante les manières de concevoir l'agronomie et, en partie, transforment le métier d'agronome. C'est le cas aujourd'hui, mais cela a déjà été mis en lumière par S. Hénin dès le début des années 1980 avec son rapport célèbre sur la pollution des eaux et la nécessaire protection des ressources.

Au final, nul doute maintenant que pour faire œuvre d'histoire de l'agronomie il faudra se référer au chapitre introductif de cet ouvrage, d'une importance méthodologique et épistémologique certaine. Toutefois, chacun sera libre d'en suivre ou non tous les préceptes et d'en discuter éventuellement la validité, notamment les historiens de l'agronomie avant le XIX^{e} siècle, c'est-à-dire de l'agronomie *avant* l'agronomie.

Michel Morange, *A quoi sert l'histoire des sciences ?*, Paris, Quae éditions, 2008, coll. « Sciences en questions », 70 pages. *Revue d'Histoire des Sciences*, 61-2, juillet-décembre 2008, p. 330-332

Les éditions Quae, qui regroupent les éditions du Cemagref, du Cirad, de l'Ifremer et de l'Inra depuis quelques années maintenant, nous proposent, dans la collection « sciences en questions », les réflexions brèves et solides de Michel Morange, professeur de biologie à Paris 6 et à l'ENS, qui exposait lors d'une conférence le 26 octobre 2006, organisée dans le cadre des 60 ans de l'Inra, son avis sur une question provocante mais pertinente, qui est aussi le titre de l'ouvrage : « à quoi sert l'histoire des sciences ? ».

L'auteur apparaît comme l'interlocuteur le plus pertinent pour répondre à cette question, surtout au regard de son parcours, caractérisé par un double cursus, d'un côté la biologie, sa thèse d'Etat concerne l'enzymologie (1978) comme le rappelle le préfacier de l'ouvrage Raphaël Larrère de l'Inra et, entre autres, directeur de la collection qui accueille le texte de M. Morange ; d'un autre côté, M. Morange s'est tôt consacré aux questions d'épistémologie concernant sa discipline au point de rédiger une thèse de 3^{e} cycle sur « Histoire et épistémologie de la biologie moléculaire » (1977). Voilà donc une formation détonante et des plus complètes qui, annoncée en préalable est une façon de légitimer la parole de l'auteur. Maintenant que l'on sait d'où l'auteur « parle », voyons la/les réponse(s) proposée(s).

Même si l'histoire des sciences, confondues ici, par commodité nous dit l'auteur, avec l'épistémologie, permet au scientifique de prendre du recul par rapport à sa pratique quotidienne de recherches, elle n'est pas que cela. L'histoire des sciences doit être utile directement à la construction des connaissances scientifiques. Il montre ensuite que le besoin d'histoire pour les scientifiques œuvrant dans les sciences dites « dures » n'est que ponctuel et que les démarches de l'historien et du scientifique sont différentes voire opposées : l'un agit dans l'instant tandis que l'autre travaille sur un matériau « mort », le passé. M. Morange reconnaît à l'histoire le statut de science mais, pertinemment, il la sépare des activités scientifiques « dures » et précise bien que le mot « scientifique » n'est utilisé que pour les sciences expérimentales telles que la physique par exemple. Toutefois, l'auteur indique que l'historien développe des pratiques de recherches, comme le comparatisme, prochent du travail expérimental initié dans les autres sciences « dures ». Son propos ne concerne pas l'histoire et l'épistémologie des sciences humaines, même si, après la lecture, des prolongements et des parallèles apparaissent féconds au lecteur.

Dès les premières lignes, M. Morange place sa réflexion sous le patronage prestigieux de Marc Bloch en se référant au titre même de l'introduction de l'*Apologie pour l'histoire*. Suivant l'exemple de l'historien des *Annales*, M. Morange insiste sur la fécondité de la dialectique des temporalités, centrale en histoire des sciences où, souvent, la question des rapports entre l'histoire d'une science et les paradigmes, les concepts et les pratiques de recherches actuels en cours dans cette science pose souvent problème : peut-on faire l'histoire d'une science à travers le prisme des théories actuelles de cette science ? Telle est la question sous-jacente à la pratique même de l'histoire des sciences où téléologie et anachronisme deviennent des repoussoirs. M. Morange, fidèle aux leçons de Marc Bloch, répond par la nécessité d'un passé interrogé à partir du présent en rappelant immédiatement que l'étude du passé n'a pas pour but simplement d'éclairer le présent. D'où la proposition, proche de la philosophie de Bachelard, que c'est le mouvement de la science contemporaine qui amène le questionnement à l'historien qui « doit faire émerger des enjeux historiques ». Pour lui, histoire et philosophie des sciences doivent apporter un supplément de rationalité qui viendrait combler un déficit de rationalité dans la pratique scientifique contemporaine et il précise que « l'histoire et la philosophie des sciences sont des démarches rationnelles dans la mesure où elles cherchent à comprendre d'où vient la validité des connaissances scientifiques » (p. 18). C'est la mise en contexte réalisée par l'historien qui permet cet apport fondamental. M. Morange, qui cite Koyré et Canguilhem, rappelle que ce sont des idées dans la lignée de la tradition français d'épistémologie historique. Mais il fait aussi remarquer que le courant dominant aujourd'hui en histoire des sciences est une histoire sociale des sciences et que les sociologues des sciences y ont donc aussi toute leur place.

Une large part de ce court texte, mais très dense et informatif, est consacrée au statut de la découverte et à son poids démesuré dans le fonctionnement de la communauté scientifique elle-même et dans l'analyse historique de la science. M. Morange montre que l'activité scientifique dépasse largement la simple découverte. Il choisit alors pour illustrer son propos l'exemple d'Emile Duclaux, proche collaborateur de Pasteur puis son successeur, qui n'est l'auteur d'aucune découverte majeure et qui pourtant a joué un rôle-clé dans le développement et le rayonnement de l'Institut Pasteur.

Enfin, l'histoire des sciences doit permettre une meilleure connaissance des sciences et de l'activité scientifique pour faciliter le dialogue avec la société. L'auteur insiste alors sur la nécessité d'une meilleure présentation de l'activité scientifique par les historiens des sciences qui, à son sens, ne proposent pas toujours des descriptions d'expériences suffisamment précises. C'est pourquoi, il pense que la solution passe par davantage d'interdisciplinarité

entre historiens des sciences et scientifiques eux-mêmes. Conformément à la tradition française, dont son parcours est un exemple presque typique, M. Morange suggère le besoin d'une double formation, historique et scientifique.

L'histoire des sciences est essentielle à l'activité scientifique même, bien que l'auteur éprouve des difficultés à préciser ce qui, dans l'histoire d'une science, nourrit la pratique du scientifique.

Conformément aux règles de la collection les dernières pages sont consacrées aux questions des auditeurs qui permettent à l'auteur de préciser encore les points abordés lors de sa conférence qui est, au final, une réponse nuancée et féconde à une question qui n'apparaît pas si provocatrice que cela après lecture de ce bref essai.

Erich Landsteiner, Ernst Langthaler (dir.), ***Agrosystems and Labour Relations in European Rural Societies*****, Turnhout, Brepols, 2010, coll. « Rural History in Europe, 3 », 218 pages.** ***Histoire et Sociétés Rurales*****, n°40, 2013, p. 212-215**

L'ouvrage dirigé par Erich Landsteiner et Ernst Langthaler est le troisième de la collection « Rural History in Europe », collection fondée à partir du constat que les mondes ruraux contemporains sont en perpétuel changement et adaptation face à la modernité et que, pour comprendre ces mutations complexes, il est nécessaire d'aborder le sujet à une échelle qui dépasse l'échelon national ou régional. D'où le choix d'aborder les problématiques des changements des mondes ruraux à l'échelle du continent européen. Si l'échelle de l'étude importe, sa profondeur temporelle est tout aussi importante et déterminante. Les transformations des mondes ruraux ne peuvent se comprendre sans référence au passé. C'est tout l'enjeu de cette collection, et du troisième volume de celle-ci, que de chercher à s'affranchir des « frontières », nationales, chronologiques et disciplinaires.

Opposer une ruralité contemporaine en transformation rapide et une ruralité ancienne sclérosée, quasi immobile, est un non-sens ainsi qu'une contre-vérité. En revanche, rechercher les ressorts du changement dans le passé des mondes ruraux peut faciliter la compréhension des bouleversements récents. D'où le parti pris de la longue durée choisi par les auteurs de ce volume, du Moyen Age au XX^{e} siècle.

Comme le titre l'indique, l'enjeu de l'ouvrage est d'étudier les relations complexes et multiformes entre les systèmes agraires et les organisations du travail dans les sociétés rurales européennes. Dès l'introduction, Erich Landsteiner et Ernst Langthaler posent la question centrale qui structure les réflexions exposées dans les huit chapitres thématiques suivants : en quoi les modes de productions agricoles, donc l'organisation du travail agraire, influent-ils sur les structures socio-économiques de la société rurale dans son ensemble ?

A. Furió et F. Garcia-Oliver aborde cette question à l'échelle de la société rurale valencienne à la fin du Moyen Age. Le système agraire méditerranéen est aussi le cadre d'analyse choisi par R. Garrabou, E. Tello et X. Cussó qui s'interrogent sur les interrelations entre l'écosystème et la structure socio-économique rurale d'une région catalane entre 1850 et 1870. Pour l'époque moderne, H. Zeitlhofer analyse les relations de travail au sein d'un agrosystème de Bohème du Sud où la culture et la transformation du lin deviennent prépondérantes. Herdis Kolle aborde aussi les rapports entre économie agricole et proto-industrialisation textile mais pour le XIX^{e} siècle, dans la région de Moscou. Margaret Lanzinger réfléchit aux liens entre travail agricole et choix de l'épouse dans un agrosystème de montagne (Tyrol et Vorarlberg). Les trois dernières contributions concernent le XX^{e} siècle : E. Langthaler évoque les liens entre l'agrosystème et le marché du travail dans une région allemande durant la période nazie ; R. Garstenauer, quant à elle, étudie le travail familial au sein d'exploitations agricoles dans deux régions autrichiennes durant les années 1970 ; enfin, les agriculteurs-pêcheurs de la région arctique de Norvège sont étudiés par O. Brox.

Les différentes analyses des modes de production agricole développées depuis les années 1970 sont passées en revue. Les auteurs soulignent que le système de production agraire est le plus souvent distingué de la production industrielle et que la différence entre industrie et agriculture est attribuée au poids de la nature/de l'environnement et de ses aléas qui pèsent sur celle-ci et non sur celle-là, ainsi qu'à la saisonnalité du travail agricole qui en découle. Cette dernière gênerait *in fine* l'industrialisation des modes de production agricoles en renforçant les modes de production familiaux. Cependant depuis deux siècles, les progrès de l'outillage, sa mécanisation et les progrès techniques de manière générale permettent aux grandes exploitations de s'affranchir en partie de cette saisonnalité des travaux agricoles, ce qui est plus rarement le cas des petites exploitations familiales, tout du moins jusqu'aux années 1960-1970.

La saisonnalité du travail agricole entraine aussi un marché du travail saisonnier et des migrations saisonnières de travailleurs à l'échelle régionale mais aussi intercontinentale dès la

fin du XIX^{e} siècle avec la migration de journaliers italiens qui choisissent de partir en Argentine pendant l'hiver durant une année. Ce qui leur permet d'avoir du travail sans discontinuité puisqu'ils ne rentrent en Italie que l'été suivant.

Cette saisonnalité du travail agricole faciliterait proto-industrie et industrialisation des campagnes là où elle est maximale, c'est-à-dire dans les régions céréalières. Le contre-exemple correspondrait aux régions vinicoles où les soins constants procurés à la vigne, donc une faible saisonnalité des travaux, seraient un frein à l'industrialisation. Schéma trop global qui masque le rôle crucial des acteurs des mondes ruraux et leurs relations avec les autres acteurs sociaux ainsi qu'avec leur environnement. Les liens entre une organisation du travail spécifique et agrosystème particulier sont discutés. Si les contraintes liées à l'agrosystème sont évidentes et imposent une organisation du travail, voire une organisation sociale et familiale spécifique, toute généralisation est là encore abusive.

Par exemple, le chapitre consacré à la culture du lin en Bohème du sud (région de Vyšší Brod, à la frontière avec l'Autriche), entre le XVII^{e} et le XIX^{e} siècle, illustre bien les nuances nombreuses qui existent au sein de sociétés rurales où se combinent agriculture traditionnelle de subsistance et activités proto-industrielles voire industrielles. Hermann Zeitlhofer montre que les transformations de l'organisation du travail provoquent des transformations d'ordre social non moins importantes. Avant la fin du XIX^{e} siècle, la région rurale de Vyšší Brod n'est pas convertie en société industrielle comme de nombreux autres espaces où l'industrie textile s'est développée. Mais la société rurale traditionnelle est bouleversée à partir de la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle par la mécanisation du tissage et du filage de la laine. Elle devient une société de petits exploitants pratiquant les migrations saisonnières de travail dans le cadre d'une économie mixte ruralo-industrielle. Dans la région textile de Moscou, au milieu du XIX^{e} siècle, une économie agraire duale se met en place : d'un côté la mise en valeur des terres arables et de l'autre le développement d'une proto-industrie de la soie et du coton. Cet agrosystème dual influe en retour sur les structures de la famille rurale moscovite et tend à infléchir le modèle patriarcal traditionnel. Dans la même ligne, Margareth Lanzinger analyse les enjeux du « marché matrimonial » dans la région alpine du Tyrol et du Vorarlberg au XIX^{e} siècle. Région d'agriculture de montagne où les conditions particulières du travail agricole jouent un rôle déterminant dans le choix des épouses, entrainant, localement, une forte endogamie.

Cependant, si les mécanismes de division sexuelle du travail sont souvent décrits de manière précise on aurait aimé que ces mécanismes soient davantage analysés pour comprendre les ressorts de la domination masculine au sein des sociétés rurales. A travers, par

exemple, la maîtrise masculine des outils et des machines qui s'accompagne de l'exclusion des femmes des techniques agraires les plus élaborées, en leur laissant les activités qui réclament les outils les moins efficients ou les mains nues, comme Paola Tabet le montrait déjà dans son article célèbre de 1979 (« Les mains, les outils, les armes », *L'Homme*, XIX, 3-4). Dans le Sud de la Bohème le tissage du coton est une activité féminine mais principalement assurée par des domestiques ou des femmes non-mariées. Lorsque les autres travaux sont terminés les domestiques masculins participent eux aussi au tissage du coton durant l'hiver. La division du travail est donc davantage liée au statut social des uns ou des autres plus qu'au genre qui apparaît, ici, comme un facteur secondaire de la division du travail. Pour la culture proprement dite du lin la division du travail entre les sexes et les générations ne semblent pas être si différente que pour les autres travaux en plein champ. Toutefois, cette culture du lin a pour conséquence l'emploi d'un grand nombre de domestiques qui représentent, au XVII^{e} siècle, jusqu'à 20% de la population de la région de Vyšší Brod en Bohème du Sud.

Durant la seconde moitié du XIX^{e} siècle, dans la région de Moscou, l'industrie textile emploie des jeunes filles/femmes et des jeunes garçons/hommes en proportion à peu près équivalente. Plus les individus vieillissent, hommes ou femmes, moins ils travaillent dans l'industrie textile. Si hommes et femmes sont indistinctement employés par l'industrie textile aux mêmes âges, en revanche leurs tâches sont très différentes. Les hommes sont tisserands tandis que les femmes sont chargées principalement de réaliser, à la main, les bobines de coton, de soie ou de laine. La division sexuelle du travail dépend là encore des enjeux techniques liés aux tâches à effectuer : les tâches les moins outillées, les moins techniques, sont attribuées, en priorité, aux femmes. La question de l'âge interroge aussi : pourquoi l'industrie textile moscovite emploie-t-elle en majorité des jeunes gens. Herdis Kolle avance que la résistance et la force physique sont nécessaires pour travailler de longues heures face au métier à tisser. Les jeunes adultes sont donc physiquement plus aptes à ce type de travail monotone et épuisant que les individus plus âgés. Ces derniers sont davantage concernés par les travaux agricoles. Concernant les femmes, il est intéressant de constater que selon leur statut au sein de la famille elles travaillent sur l'exploitation agricole, comme les épouses et les sœurs d'exploitants, ou travaillent dans l'industrie textile, comme les filles, belles-filles, petites filles et belles-sœurs d'exploitants. C'est aussi le cas pour les hommes même si l'on constate que l'activité à temps plein sur l'exploitation agricole diminue à la fin du XIX^{e} siècle, complétée par une activité artisanale si le chef d'exploitation ne travaille pas dans l'industrie textile.

Ce qui fait l'intérêt principal de ce recueil pour le lecteur francophone, outre la qualité des textes proposés, c'est le développement d'études de cas consacrées à des systèmes agraires situés en Europe du Sud, l'agrosystème valencien médiéval par exemple, en Europe de l'Est et en Europe du Nord, le cas des paysans pêcheurs de la région arctique norvégienne au XX^{e} siècle. Dans une visée comparatiste, ces analyses régionales peu familières à la majorité des ruralistes français/francophones apportent donc un nouvel angle d'approche des plus féconds.

Stéphane Lembré, *L'Ecole des producteurs. Aux origines de l'enseignement technique en France (1800-1940)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, coll. « Carnot », préface de Jean-François Chanet, 340 pages. *Annales de l'Est*, 2015-2, p. 341-343

Le sous-titre de *L'Ecole des producteurs*, ouvrage en partie issu de la thèse d'histoire contemporaine (sous la direction de J. F. Chanet, Université de Lille 3) soutenue par l'auteur en septembre 2011, précise clairement le projet poursuivi : « Aux origines de l'enseignement technique en France (1800-1940) ». Dans sa préface, J. F. Chanet relève l'ambition de l'auteur qui s'est donné pour tâche de « retracer l'émergence de l'enseignement technique et professionnel à l'âge de la mécanisation » (p. 11), c'est-à-dire l'histoire des enseignements industriels mais aussi commerciaux et agricoles.

L'enseignement technique est étudié sur une période longue, un siècle et demi, ce qui permet d'éviter la focalisation sur la seule loi Astier du 25 juillet 1919, qui, aussi importante soit-elle, ne peut être pour les historiens de l'enseignement technique ce point nodal presque indépassable tel qu'il est trop souvent donné à lire dans les ouvrages généraux traitant du sujet. Ici, cette loi est remise à sa juste place : l'histoire de l'enseignement technique ne s'y résume pas. L'ouvrage de S. Lembré s'intègre dans une phase de renouvellement historiographique en histoire de l'éducation et, plus spécifiquement, dans le domaine de l'histoire de l'enseignement technique, à la suite, par exemple, du travail remarquable mené par G. Bodé depuis plusieurs années.

Dès la première page de son introduction, S. Lembré pose la question-clé en matière d'enseignement technique du rapport entre l'éducation et la croissance économique. Il montre très bien que la corrélation entre ces deux variables ne va pas de soi, alors même que les

discours justificatifs produits pour demander la création d'une école d'enseignement technique se fondent toujours sur ce lien entre une augmentation des compétences des futurs salariés, grâce à l'enseignement reçu, et un gain de productivité et de croissance. S. Lembré montre à quel point le lien n'est pas évident et comment la corrélation est finalement difficile à établir.

La réflexion de l'auteur est fondée sur l'étude d'un cas régional spécifique : la région du Nord de la France. A partir de cet exemple régional, S. Lembré montre bien le caractère contingent de la création d'institutions d'enseignement technique. Même si la prise en compte des besoins économiques est un facteur important, notamment pour le législateur, il n'est pas tout. L'auteur réfute le « déterminisme entre la croissance économique et la formation professionnelle » (p. 25). Aussi, insiste-t-il sur « l'inévidence » de l'enseignement technique, qui possède, en plus, cette particularité dans le monde de l'enseignement, d'être au croisement de l'éducatif et du monde du travail et de l'entreprise. S. Lembré précise d'ailleurs le choix du terme technique préféré à celui de professionnel pour qualifier cet enseignement. Il insiste sur l'acquisition par les élèves ou apprentis de savoirs à la fois pratiques et théoriques dans un cadre scolaire mais avec un but professionnel.

Si la première partie, au titre proustien, « A la recherche de l'enseignement technique » (et qui n'est, étrangement, constituée que d'un seul chapitre) est une entrée en matière thématique et de portée générale, les deux autres parties se distribuent de manière chronologique et sont consacrées au cas du Nord-Pas de Calais. Dans la seconde partie, « l'invention de l'enseignement technique au XIX^{e} siècle », S. Lembré analyse l'émergence de cet ordre d'enseignement et la scolarisation des apprentissages techniques jusqu'à la veille de la Grande Guerre, tandis que la troisième partie, « l'enjeu de l'enseignement technique », est consacrée à la période 1914-1940. Si l'ensemble de l'ouvrage se révèle de grande qualité, c'est surtout le premier chapitre de celui-ci qui fera date à notre avis. L'auteur y remet en cause un certain nombre d'idées reçues concernant l'enseignement technique et effectue une mise au point d'une rare précision qui montre la parfaite maîtrise qu'il a de son sujet.

Il relève les « trois illusions » qui rendent opaque, d'après lui, la compréhension de l'histoire de l'enseignement technique en France au XIX^{e} et au début du XX^{e} siècle. Il s'agit du thème de la « crise de l'apprentissage », de la notion de « besoin de formation » et, enfin, la question « des publics » de l'enseignement technique. Le chapitre « les faux semblants de l'enseignement technique français » (clin d'œil cette fois au célèbre ouvrage de Michel Morineau, publié en 1970) s'articule autour de ces trois « illusions » qui représentent des thèmes de discussion méthodologiques et, parfois, des points de désaccords

historiographiques. Pour S. Lembré, la complainte de la « crise de l'apprentissage » a déformé la perception historique de l'évolution de la formation technique professionnelle. Il pointe la place, dans les discours de ce type, de la responsabilité que l'on a fait porter à la mécanisation, c'est-à-dire à la machine elle-même le plus souvent, pourvoyeuse, selon une doxa du XIX^{e} siècle, de déqualification. Or, il montre que, comme bien souvent, la réalité est beaucoup plus nuancée que cela. Parfois, d'ailleurs, l'acquisition des savoir-faire techniques se trouve facilitée par les progrès du machinisme. La scolarisation de la formation technique s'accompagne aussi d'une obsession chez les dirigeants, politiques ou d'entreprise, celle de la moralisation des classes populaires.

Ensuite, S. Lembré s'attaque au thème du besoin de formation, de la soi-disant demande des milieux économiques d'une formation technique nécessaire aux gains de productivité. Sans nier que ce lien peut exister parfois, l'auteur explique que le schéma est plus complexe avec une co-construction des enseignements techniques et de l'environnement professionnel et économique au cœur d'un triangle d'interrelations complexes entre « changement technique, qualification et formation » (p. 42). A propos des publics concernés par l'enseignement technique, si les discours insistent sur les aspects pratiques et professionnels de la formation, ils sont, en réalité, très souvent accompagnés de considérations sociales et morales. L'enjeu économique de l'apprentissage et de sa scolarisation n'en est pas séparable et l'occulter serait mal comprendre les évolutions de l'enseignement technique depuis le XIX^{e} siècle.

Au final, S. Lembré montre comment s'élabore un système régional d'enseignement technique en dépassant la simple idée des besoins économiques et en montrant toute la complexité de la scolarisation de la formation professionnelle. Les échelles d'analyse et le rôle des acteurs, c'est-à-dire l'Etat, les élus locaux et le monde économique, sont ici réévalués. Si l'institutionnalisation de l'enseignement technique dans le Nord est encore inachevée à la fin des années 1930, S. Lembré en a montré les processus de mise en place aux différents niveaux de réalisation effective et en mettant en avant les influences croisées et la complexité des processus, ce qui permet d'aller contre les idées reçus trop simplistes. Nous sommes loin d'avoir épuisé dans ce compte rendu tous les thèmes étudiés dans cet ouvrage et le lecteur intéressé ne pourra prendre la mesure de la richesse du contenu qu'en le lisant. C'est un livre qui, nous n'en doutons pas, est un jalon essentiel dans l'historiographie renouvelée consacrée à l'enseignement technique en France.

Dominique JULIA (dir.), L'Ecole normale de l'an III, tome 5 : Une institution révolutionnaire et ses élèves. Introduction historique à l'édition des Leçons, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2016, 654 pages, Annales Historiques de la Révolution Française, 2017-3, n°389, p. 201-204

L'ouvrage dirigé par Dominique Julia est une somme, 654 pages d'une écriture serrée, complété par un *Dictionnaire prosopographie des élèves nommés à l'Ecole normale de l'an III* accessible sur internet (http://lakanal-1795.huma-num.fr/) et par un second volume de sources, intitulé *Textes fondateurs, pétitions, correspondances et autres documents* (édition critique de D. Julia), imprimé à la demande ou consultable en ligne. Cette *Introduction historique à l'édition des Leçons*, sous-titre de l'ouvrage, est l'aboutissement, en même temps que le point d'orgue, d'un projet scientifique et éditorial débuté il y maintenant plus de 25 ans. Le projet d'édition des Leçons de l'Ecole normale de l'an III est élaboré en 1989 au moment des commémorations du Bicentenaire. Le premier tome sous la direction de Jean Dhombres, consacré aux Leçons de mathématiques paraît en 1992. Suivent trois autres tomes consacrés aux autres domaines abordés par les enseignants de l'Ecole de l'an III, parus en 1994, 2006 et 2008. Si l'ampleur de la tâche éditoriale accomplie ne peut être que saluée, il faut néanmoins insister sur le maniement malaisé de ce gros volume (format 26 x 18 cm et 4,5 cm d'épaisseur !) où le choix a été fait de renvoyer les notes en fin de chapitre. C'est une décision regrettable car elle décourage certain lecteur qui, le plus souvent, néglige les notes alors qu'il est fort probable qu'il y aurait, au moins, jeté un coup d'œil si elles avaient été mises en bas de page…

On doit mesurer combien, durant ces 25 années de recherche et d'écriture, le développement des outils informatiques (notamment les bases de données numérisées) et du réseau internet a permis aux auteurs, grâce entre autre à ces nouveaux outils, de finaliser la publication des Leçons, leur présentation historique et la prosopographie des élèves de l'institution. Dans ce cinquième tome, fruit de multiples collaborations et rédigés par six auteurs, même si la plupart des pages sont de la plume du directeur de la publication, Dominique Julia, l'attention est a été portée autant sur l'institution que sur ceux qui la composent, les professeurs, certes, mais aussi les élèves. L'historiographie actuelle des institutions scientifiques et techniques suit cette approche prosopographique en essayant de prendre en considération l'ensemble des acteurs des institutions d'enseignements alors que les travaux anciens avaient tendance à ne s'intéresser qu'aux professeurs titulaires, le plus souvent célèbres. Ce biais est donc évité ici où à côté des grands noms de la science de la fin du XVIII^{e} siècle, Monge, Laplace, Berthollet, de nombreuses pages sont consacrées aux

normaliens eux-mêmes (chapitres 7 et 8), avec un intéressant chapitre 17 (p. 559-580) consacré aux pétitions collectives où les illustrations, à partir des fac-similés des signatures des élèves, permettent de manière claire de saisir les recoupements opérés par l'analyse.

Au-delà des informations neuves apportées par cette histoire de l'Ecole normale de l'an III, le lecteur trouve aussi dans ce volume un véritable discours de la méthode historique que D. Julia détaille dans la préface de l'ouvrage. Il explique que les hypothèses de travail ont été modifiées progressivement au cours de l'enquête prosopographique : la confrontation avec les sources a donc guidé le travail de recherche. C'est normalement une évidence mais il est notable de constater qu'il est encore besoin de le rappeler. Les auteurs proposent principalement une micro-histoire de près de 1 500 élèves normaliens fondée principalement sur les dépouillements des procès-verbaux des délibérations des districts, conservés dans les archives départementales. Après avoir rappelé l'importance des six volumes contenants les délibérations du Comité d'instruction publique, compilées par James Guillaume au début du XX^{e} siècle, les auteurs ont effectué un changement d'échelle qui permet de « relire autrement la scansion « thermidorienne » de la Révolution » (p. 17). Comme le précise bien D. Julia, « chaque génération d'historiens lit ou relit les documents qui sont à sa disposition à nouveaux frais » (p. 20). Ainsi, l'ambition du présent ouvrage a-t-elle été de donner à lire une histoire de l'Ecole normale de l'an III pour elle-même, « comme *moment* et comme *mouvement* dans sa temporalité propre… » (p. 21, italiques de l'auteur). Or, la durée de vie de l'Ecole normale est extrêmement courte, quatre mois. D'où une problématique orientée sur « l'effet école » de ce moment éducatif de la révolution.

Pour évaluer l'éventuelle innovation représentée par l'Ecole normale de l'an II, voire la rupture qu'elle aurait introduite dans le domaine éducatif, les auteurs ont choisis de proposer deux premiers chapitres sur la situation antérieure. Concernant la formation des enseignants à la fin du XVIII^{e} siècle, y compris les premières années de la Révolution, trois idées forces sont retenues : le réseau des collèges d'Ancien Régime se désagrège rapidement ; le personnel enseignant est rajeuni et davantage laïc ; une partie importante de ce corps enseignant est politisé, engagée dans l'administration révolutionnaire et/ou dans les sociétés populaires. La fin du XVIII^{e} siècle est marquée par le souhait souvent formulé d'une réelle professionnalisation du métier d'enseignant, souhait auquel la création de l'Ecole normale de l'an III tente de répondre. Plusieurs milliers d'élèves provenant de toute la France sont sollicités et convergent vers Paris pour, une fois leurs connaissances renforcées, les diffuser dans l'ensemble du territoire. Le projet est de proposer des enseignements sur une courte durée, quatre mois, dans le cadre « d'une logique d'enseignement (…) immédiatement

reproductible » (p. 97). Après le 9 Thermidor le Comité d'instruction publique reprend ses travaux et travail à un plan général d'instruction publique dont l'Ecole normale est un des projets phares. De nombreuses pages sont consacrées à la très « complexe généalogie du projet de l'Ecole normale… » (p. 94). Le projet de décret de création de l'Ecole est adopté par le Comité d'instruction publique le 27 septembre 1794. Mais se posent alors une série de questions délicates. Celle du recrutement des élèves pour commencer : leur recrutement uniforme sur l'ensemble du territoire est décidée mais le nombre d'élèves choisis par district fluctue : trois dans un premier temps puis une répartition proportionnelle à la population des districts (un élève pour 20 000 habitants). Le choix des enseignements, ensuite, a suscité de nombreux débats, d'autant plus que les contenus enseignés doivent être en lien avec ceux qui le seront ensuite dans les écoles primaires. Ce qui entraine une troisième source de questionnements et de débats : l'articulation avec les futurs manuels utilisés dans les écoles primaires et les modalités de leur rédaction.

L'Ecole ouvre concrètement, mais avec retard, le 20 janvier 1795 alors que des élèves sont présents à Paris dès le mois de décembre précédent. Si dans un premier temps la Sorbonne est choisie comme lieu pour donner les cours, les enseignants professent finalement dans le grand amphithéâtre du Muséum d'histoire naturelle. Les élèves cherchent à approfondir leurs connaissances mais manquent de ressources livresques. C'est pourquoi le Comité d'instruction publique met à leur disposition des ouvrages à la Bibliothèque nationale, « pensée (…), comme un lieu intellectuel pouvant servir d'appui à l'enseignement dispensé dans l'amphithéâtre du Muséum » (p. 144). Les enseignants, de leur côté, utilisent, pour préparer leurs leçons, la bibliothèque du Comité d'instruction publique. Par exemple, Volney (1757-1820), philosophe, chargé d'enseigner l'histoire à l'Ecole normale, emprunte des traductions d'Hérodote, Xénophon, Thucydide et Polybe.

L'ouverture de l'Ecole normale correspond à un moment de réflexion sur l'art d'enseigner, à commencer par la manière dont les professeurs de l'Ecole doivent s'y prendre au sein de l'amphithéâtre du Muséum. Il a été demandé aux professeurs que leurs Leçons ne soient « ni lues ni dictées » (p. 333). Il s'agit de laisser la plus grande place à l'oralité spontanée des enseignants. Cela semble une rupture avec l'Ancien Régime mais la demande n'est qu'en partie respectée car nombreux sont les professeurs, comme Daubanton, qui préfèrent lire leur texte en cours en expliquant que la rigueur de leur discipline l'exige. Nous voyons là toute la différence entre les injonctions des textes officiels et la réalité de l'acte d'enseignement, souvent lié aux choix même de l'enseignant. L'utilisation systématique de la sténographie est une des innovations importantes mise en œuvre à l'Ecole durant ses quatre

mois de fonctionnement. La prise en notes des enseignements selon cette nouvelle technique permet la publication du *Journal sténographique*, où sont consignés les textes des enseignements après corrections et révisions par les enseignants. Les cours de l'Ecole sont de deux types : des enseignements magistraux et des séances d'échanges entre enseignant et élèves. Le *Journal sténographique*, distribué à l'ensemble des élèves, doit leur permettre de préparer les séances de débats : « le journal semble, au moins au début, avoir réellement fonctionné comme un instrument de travail à partir duquel les élèves posent leurs questions aux professeurs » (p. 337). C'est une pratique pédagogique qui correspond à la « préhistoire » de la « classe inversée » tant vantée aujourd'hui comme une pédagogie neuve ! A la suite des travaux de Françoise Waquet sur l'oralité savante (*Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI^{e}-XX^{e} siècles)*, Paris, Albin. Michel, 2003), l'analyse des prestations orales plus ou moins médiocres des professeurs de l'Ecole normale permet de comprendre « qu'avant la difficulté que peut représenter la compréhension du contenu des Leçons, il y a l'obstacle que représente la performance énonciative des professeurs » (p. 339). Dans ce domaine, d'après le témoignage d'un élève, René-Just Haüy (1743-1822) est l'un des orateurs les plus efficaces alliant aisance orale et enseignement scientifique de haut niveau, alors que l'abbé Sicard, formidable orateur, est perçu comme professant un enseignement creux et peu sérieux. Cependant, il est difficile d'aller plus loin dans l'analyse car manquent les sources, notamment les épreuves des sténographies corrigées par les professeurs. Un seul exemple de « distorsion entre écriture et oralité » a été conservé : le manuscrit de la leçon consacrée au magnétisme par Haüy le 15 mai 1795 (déjà publié par Ch. Blondel en 2003 dans la revue *Genesis*) qui montre que pour le professeur de physique la trace écrite utilisée lors de son cours est un aide-mémoire assez lapidaire largement complété lors de le mise par écrit pour la publication.

Nous ne pouvons bien sûr pas développer ici davantage compte tenu de la richesse du contenu proposé dans ce cinquième volume d'introduction à l'édition des Leçons. Intérêt et richesse d'ailleurs redoublés si l'on en effectue une lecture croisée avec les quatre premiers volumes qui contiennent les Leçons elles-mêmes. Puissent ces quelques lignes donner envie de lire *in extenso* cette histoire foisonnante de l'Ecole normale de l'an III, moment où l'on s'interrogeait déjà sur les fondements de la formation des maîtres qui rappellent, à s'y méprendre, les discussions très actuelles au sein des universités et du Ministère de l'Education nationale sur ce sujet « brûlant » de la formation des enseignants. Une question clé pour laquelle l'éclairage historique qu'apporte ce cinquième volume est sans doute essentiel.

Joël LEBEAUME, *L'Enseignement ménager en France. Sciences et techniques au féminin, 1880-1980*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, collection « histoire », préface de Rebecca ROGERS, 263 pages, *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 2017, 64-4, p. 239-241

L'ouvrage de Joël Lebeaume, consacré à l'enseignement ménager en France proposé aux jeunes filles des années 1880 aux années 1980, compte 190 pages de texte (avec un cahier central de 32 pages d'illustrations et de photographies), précédé d'une préface pertinente et argumentée rédigée par Rebecca Rogers, et 40 pages d'annexes (hors sources et bibliographie) : l'auteur a fait le choix de mettre à disposition des lecteurs un grand nombre de documents primaires ou d'extraits d'ouvrages clés concernant son sujet. Une initiative d'autant plus louable que la connexion entre le texte et les annexes est bien assurée avec des renvois fréquents qui permettent d'inciter le lecteur à ne pas négliger les documents proposés en fin de volume. C'est un livre bien documenté rédigé à partir des textes officiels, des écrits de certains acteurs comme des enseignantes, des inspecteurs/inspectrices, certains hauts fonctionnaires voire ministres, et des manuels d'enseignement ménager. J. Lebeaume propose une étude historique à partir d'une approche dite curriculaire, essentiellement le curriculum prescrit soit les contenus d'enseignements prévus dans les textes officiels que sont, principalement, les programmes scolaires. Ce choix permet une analyse intéressante des contenus d'enseignements tels que pensés par les inspecteurs et inspectrices, grâce notamment à leurs articles publiés dans les revues professionnelles comme *L'éducation ménagère* ou *Le cours ménager*, ainsi que par les auteur-es de manuels d'enseignement ménager (qui sont parfois les mêmes) mais ne permet pas d'appréhender réellement l'enseignement quotidien au cœur des classes comme on pourrait le faire à partir de reconstitutions d'emplois du temps par exemple ou d'analyses spécifiques d'établissements précis permettant de comprendre des situations locales parfois dissonantes. Mais c'est sans doute là l'objet d'un ouvrage tout autre ; ne reprochons pas à l'auteur ce qu'il n'a pas souhaité faire…

Après un premier chapitre historiographique, suivent onze chapitres chronologiques où l'auteur analyse les sept périodes de l'enseignement ménager qu'il a repérées : à savoir la décennie 1880 qualifiée d' « ébauches » (p. 36), la première structuration des enseignements ménagers entre 1890 et 1910, puis une période d'approfondissements et de renforcement de l'institutionnalisation de la discipline, des années 1910 à 1925, de 1925 aux années 1940 où « l'enseignement ménager se technicise », les années 1940-1950 où cet enseignement devient obligatoire, l'apogée des années 1960 et, enfin, le déclin durant les années 1970-1980. L'auteur montre bien la particularité d'un enseignement tiraillé entre plusieurs ministères,

principalement entre celui de l'instruction publique (puis de l'éducation nationale) et le ministère en charge de l'agriculture, avec des organisations variées selon que l'on est dans un établissement rural ou urbain, public ou privé. A la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e} siècle, l'enseignement ménager est proposé aux jeunes filles durant leur scolarité obligatoire et aussi dans le cadre d'une scolarité post-obligatoire, en particulier au sein des écoles ménagères agricoles (parfois ambulantes pour toucher un maximum de jeunes filles rurales). L'école bretonne de Coëtlogon, naguère étudiée par Martine Cocaud (« L'avenir de Perrette », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 106-1, 1999, p. 121-135), et fréquemment évoquée par J. Lebeaume, mériterait une étude à part entière sur le temps long depuis sa fondation au XIX^{e} siècle comme école de laiterie jusqu'à sa transformation en établissement d'enseignement supérieur durant les années 1950, puis en lycée professionnel jusqu'à aujourd'hui.

Dans l'enseignement ménager se mêlent hygiénisme, sciences et techniques avec l'ambition de former des ménagères aguerries. Si l'ambition d'un enseignement ménager mixte est tôt revendiqué, il faut attendre cependant les années 1970-1980 pour que cela soit effectivement le cas mais dans le cadre général du système scolaire en voie d'unification après la loi Haby (1975).

Il faut noter des pages bienvenues sur l'histoire des diplômes de l'enseignement ménager, nombreux, voire disparates et encore trop peu connus en dépit de l'ouvrage de référence de Guy Burcy sur les diplômes de l'enseignement technique et professionnel (paru chez Belin en 1998). Le certificat d'aptitude à l'enseignement du travail manuel, créé en 1887, ou encore le diplôme de travaux manuels éducatifs et d'enseignement ménager dans les lycées et écoles normales, créé en 1955, pour ne prendre que deux exemples, sont mis en contexte et étudiés de manière à permettre une meilleure connaissance de celles qui en étaient les titulaires, c'est-à-dire les enseignantes de l'enseignement ménager et ménager agricole. Les élèves sont peu présents dans cet ouvrage : on y apprend surtout sur les manuels, les textes officiels, les enseignantes et les personnels d'inspection. Mais, là encore, c'est le projet annoncé par l'auteur dès l'introduction. Toutefois, cela signifie que la recherche sur l'enseignement ménager n'est pas épuisée et qu'il existe encore de nombreuses pistes à creuser, dont certaines l'ont déjà été en partie par Stéphane Lembré dans son *Ecole des producteurs* (Presses universiatires de Rennes, 2009) par exemple.

J. Lebeaume a fait le choix de proposer des récits de vie de certaines actrices et de certains acteurs importants de l'enseignement ménager sous la forme de « vignettes », principalement dans les derniers chapitres, traitant de la seconde moitié du XX^{e} siècle, à partir

d'entretiens menés par l'auteur auprès de témoins retraités (la plupart sont né-es à la fin des années 1920 et au début des années 1930). Or le procédé des « vignettes » ne semble pas le plus efficace car il donne une impression de juxtaposition alors même que des études de cas plus poussées à partir de ces récits biographiques auraient permis une réflexion à plusieurs échelles beaucoup plus riche et totalement intégrée au texte lui-même. On s'étonne aussi que l'auteur n'ait pas choisi de féminiser les termes de certaines professions comme professeur*e* ce qui aurait pu, parfois, lever certaines équivoques lors de la lecture où certaines enseignantes sont identifiées par des noms et adjectifs masculins. De même l'usage essentialiste du singulier (par exemple *la* femme, plusieurs fois page 153) gêne la lecture et montre une prise de recul insuffisante face aux sources qui recourent presque systématiquement au singulier, notamment les sources du XIX^{e} siècle. L'usage du pluriel dans l'analyse (*les* femmes, *les* enseignantes…) permet de montrer la pluralité des possibles et des cas de figure sans en rester au décalque de la langue des sources.

Au-delà de ces restrictions et critiques, l'auteur nous propose une belle démonstration du processus historique, sur le temps long, de la reconnaissance progressive comme discipline scolaire à part entière de l'enseignement ménager (les trois premières parties de l'ouvrage). Il fournit ensuite une analyse fine de son progressif déclin (près de 25 ans…), dès les années 1960 (quatrième et dernière partie). La disparition programmée de l'enseignement ménager durant les années 1960-1970 correspond à une période de « mutations » professionnelles profondes pour les enseignants de cette discipline, ainsi que pour les inspecteurs et inspectrices pédagogiques, tant sur le plan des statuts que sur celui des pratiques professionnelles qui doivent changer avec l'émergence de nouvelles disciplines dans le cadre du collège unique d'après 1975, comme l'éducation manuelle et technique (EMT) puis la technologie.

Enfin, pour compléter la lecture de ce très sérieux ouvrage, il peut être intéressant de se référer à l'excellent entretien (mené par Delphine Diaz) donné par l'auteur à l'occasion de la publication du présent livre et publié dans le carnet de recherche « Genre et Europe » (axe genre du Labex « Ecrire une histoire nouvelle de l'Europe », http : www.genreurope.hypothèses.org/765, 31 mars 2014 [consulté le 3 décembre 2015]).

Emma C. SPARY, *Feeding France. New Sciences of Food, 1760-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 420 pages, *Histoire et Sociétés Rurales*, n°48, 2e semestre 2017

L'ouvrage d'Emma Spary retiendra l'attention des historiens et historiennes ruralistes bien que l'approche choisie par l'auteur soit celle d'une histoire de l'alimentation croisée avec une histoire des sciences, principalement la chimie. Or cette histoire des « sciences alimentaires » pourrait-on dire est consubstantielle d'une histoire des productions agricoles et de leurs transformations, industrielles ou non. Mais c'est une histoire qui dépasse aussi le cadre rurale pour s'étendre à celle de la chimie « moderne » naissante au tournant des XVIIIe et XIXe siècles. L'ouvrage d'E. Spary, paru en 2014, a déjà fait l'objet de plusieurs recensions et d'un échange entre l'auteur et trois de ses lecteurs dont on peut lire la substance dans *H-France Forum* (vol. 10, issue 4, Fall 2015, n°1-4).

Divisé en huit chapitres, l'ouvrage aborde la place de l'alimentation dans l'économie et la société française au tournant des XVIIIe et XIXe siècles, puis un chapitre particulier est consacré au pain, aliment central dans l'alimentation des français et des françaises à cette époque. Mais ce qui intéresse principalement l'auteure, ce sont les liens entre les sciences, essentiellement la chimie, et une industrie alimentaire en construction. D'où, par exemple, des pages documentées consacrées aux travaux de Parmentier sur le pain puis la pomme de terre. Dans le chapitre intitulé « *The potato republic* » (p. 167-202), E. Spary montre comment les autorités révolutionnaires à travers la commission d'agriculture et des arts puis le bureau d'agriculture à partir de 1795, cherchent à développer production et consommation de pommes de terre. La mesure est aussi en bonne place dans les analyses de Spary qui décrit l'émergence de la nutrition entre chimie, médecine et pharmacie. La santé et l'hygiène alimentaire (*Health foods*) deviennent des préoccupations pour les savants qui s'intéressent à la nourriture, aboutissant à la production de nouvelles confiseries, notamment les dragées dont la fabrication est un monopole des apothicaires/pharmaciens. Et l'auteure de conclure : « *The health food movement familiar to twenty-first-century consumers originated in the late nineteenth century*… » (p. 161). La viande n'est pas absente de ce panorama des origines de l'industrie alimentaire. Un chapitre entier aborde la confection du bouillon de viande (le bouillon cube), de la gélatine d'origine animale et de « l'émergence » des protéines qui deviennent progressivement une catégorie distincte (chimiquement, si l'on peut dire) parmi les aliments. Le pénultième chapitre, « *Political palates* », est consacré à la gastronomie et aux refus des innovations savantes en matières alimentaires ; ces

considérations prenant un tour politique lorsque les « gastronomes » se revendiquent proches des royalistes. Enfin, le dernier chapitre est principalement consacré au sucre, mais au sucre produit sur le continent, soit le sucre de betterave, une réussite technique mais rapidement un échec économique en raison du contexte politique (le Blocus continental) et le sucre de raisin, un échec sur tous les plans, tant gustatif que technique. Dans le compte-rendu que j'ai consacré à l'ouvrage de Paul Mazliak (dans la *Revue d'histoire des sciences*, 64-2, janvier-juin 2011, p. 404-407) dédié à *Parmentier, Chaptal, Chevreul. Trois grands pionniers de la chimie alimentaire* (paru en 2011), je notais que l'historiographie était encore muette ou presque au sujet des tentatives de fabrication de sucre à partir du raisin. Les pages qu'E. Spary consacre à cette question (p. 285-292), après celle de P. Malziak, comblent quelque peu ce manque en informant sur une partie méconnue de l'histoire de la chimie alimentaire.

La bibliographie utilisée par E. Spary (p. 325-394) est vaste et équilibrée entre les références francophones et anglophones. L'auteure évite la tendance, de plus en plus fréquente dans les ouvrages anglophones consacrés à l'histoire de France du XIX^{e} siècle, à privilégier une bibliographie à dominante anglophone. Pour rédiger « une » histoire de France, quelqu'en soit le thème d'ailleurs, c'est un réel problème d'ordre historiographique, voire épistémologique, que de constater que certains auteurs anglo-saxons recourent en majorité à des travaux en langue anglaise. C'est un écueil qu'E. Spary évite ici et, je crois, qu'il est important de le souligner. Si l'équilibre des langues est respecté dans la bibliographie, un déséquilibre existe en revanche en faveur des travaux d'histoire de la chimie, domaine dont l'historiographie est magistralement maîtrisée par l'auteure. De la même manière, l'essentiel de la bibliographie et de l'historiographie de l'histoire de l'alimentation est connu et maîtrisé par E. Spary qui utilise les travaux de J.-L. Flandrin, A. Stanziani ou encore P. Malziak fort à propos, mais ignore, inexplicablement, la classique *Histoire de l'alimentation* publiée en 1996 sous la direction de J.-L. Flandrin et Massimo Montanari. Or, il faut noter le peu de références aux travaux d'histoire de l'agronomie des dix dernières années qui, tout en n'abordant pas toujours les questions liées aux industries alimentaires *sensu stricto*, traitent, dans certains chapitres, des sujets au cœur du présent ouvrage comme celui de la « question des sucres » pour reprendre l'expression utilisée par les agronomes durant la première moitié du XIX^{e} siècle. Si la chimie alimentaire devient un champ disciplinaire émergeant autour de 1800 en France, notamment grâce à Chaptal et Chevreul, il n'en reste pas moins que les agronomes, souvent chimistes de formation comme Mathieu de Dombasle, jouent aussi un rôle clé dans le développement de l'industrie alimentaire, le sucre de betterave étant alors le produit phare de cette « révolution » dans

l'alimentation des français-es puis des européen-nes. Le paragraphe (p. 301-312) du chapitre 8 consacré en partie à Benjamin Delessert est, de ce point de vue, fort pertinent. Or, avant d'en faire du sucre, la betterave est une plante dont la culture a posé un certains nombres de questions d'ordre agricole durant les années 1810. Questions auxquelles certains agronomes, comme Mathieu de Dombasle, et industriels, comme Delessert, ont réussi à apporter des réponses techniques pertinentes, notamment en matière de travail du sol et de procédés culturaux, qui ont, ensuite, permis le développement de l'industrie sucrière continentale. Bons nombres de ces sujets ont été abordés dans des publications récentes, comme par exemple L. Laloux *et al.* (dir.), *Le sucre, entre tentations et réglementations*, Roubaix, Archives Nationales du Monde du Travail éd., 2014, ou encore le mémoire inédit d'HDR du même L. Laloux, intitulé *La betterave à sucre : essor agricole et industrialisation rurale. Réalités françaises et perspectives internationales* (2016). Toutefois, on ne peut faire grief à E. Spary de ne pas les avoir utilisé et cité puisque la rédaction puis la publication (2014) de son propre livre a précédé ou a été concomitante de celles de ces ouvrages récents consacrés, tout ou partie, au sucre de betterave.

Au final, c'est un ouvrage important que celui d'E. Spary qui a réussi, en quelques 400 pages, à traiter d'un sujet complexe et peu présent dans l'historiographie classique de l'histoire de l'alimentation. Son objectif est formulé dès la première page : « *This book considers a crucial and much neglected aspect of that thorough-going scientific reform of everyday life: the attempt by scientific practitioners to explain and manage food consumption in the decade around 1800* ». On peut affirmer qu'il est parfaitement atteint.

Caroline FAYOLLE, *La femme nouvelle. Genre, éducation, Révolution (1789-1830)*, Paris, CTHS éd., 2017, 479 pages, préface de Michelle Riot-Sarcey, postface de Bernard Gainot, *Annales Historiques de la Révolution Française*, 2018-1, n°391, p. 245-247

La femme nouvelle est un ouvrage de grande qualité qui permet de faire comprendre (ou de rappeler à celles et ceux qui sont déjà spécialistes des *gender studies*) que la perception essentialiste des femmes, fondée sur une naturalisation des différences présupposées entre les sexes, est un processus historique ancré dans un temps long mais non linéaire. Pour ce faire l'auteure a choisi d'aborder les rapports entre genre et éducation à l'époque révolutionnaire jusqu'aux années 1830. Dans cette version remaniée de sa thèse doctorat (primée par le CTHS

qui l'édite), C. Fayolle propose une analyse chronologique en trois temps principaux, qui correspondent aux trois parties de son ouvrage, elles-mêmes subdivisées en trois chapitres.

La première partie concerne l'éducation des filles et la manière dont la place des femmes étaient appréhendées entre 1789 et l'an II. L'auteure, ici, montre parfaitement l'espoir réel et les réalisations, plus timides, suscitées au moment de la première phase de la Révolution et la volonté de faire progresser et l'égalité entre les sexes et l'éducation des filles. Or ces espoirs et progrès sont de courte durée puisque dès le Directoire un coup d'arrêt assez net est constaté : c'est l'objet de la seconde partie, de l'an III à 1802, où la place dévolue aux femmes est celle de la maîtresse de maison, gardienne du foyer. Les femmes sont éduquées pour devenir des mères de familles garantes de l'éducation des futurs citoyens et non pour devenir elles-mêmes des citoyennes. A partir du Consulat et jusqu'à la Monarchie de Juillet, la troisième partie du livre, il s'agit d'une véritable régression avec un retour à une perception clivée entre les sexes où les femmes sont considérées comme dépendantes de leur père ou mari et confinées dans la sphère domestique. Toutefois, Caroline Fayolle explique aussi les résistances à ce retour en arrière réactionnaire mais elle note immédiatement que cette résistance est limitée à des femmes de lettres minoritaires, comme Mary Wollstonecraft ou Fanny Raoul par exemple, considérées comme des exceptions, renforçant par la même la règle de la soumission des autres femmes à la domination masculine.

Pour mener à bien sa démonstration, C. Fayolle utilise une grande variété d'archives, notamment des archives issues du « peuple » qui corroborent les idées développées dans les traités d'éducation, sources plus célèbres, comme *L'Emile* de Rousseau (et sa réception par les révolutionnaires surtout) ou encore les travaux de Condorcet, et déjà souvent utilisées et analysées dans l'historiographie. L'étude fouillée de la littérature éducative et, plus généralement, destinée à la jeunesse, permet une bonne connaissance des représentations et des prescriptions normatives en matière de genre durant la période. Même si la loi Bouquier de 1793 entraine l'ouverture d'écoles de filles et permettant leur enseignement par les premières institutrices laïques, l'éducation des filles reste toujours perçue, y compris lorsqu'il s'agit d'une avancée qui leur permet d'aller en classe et d'être instruite, à travers le prisme de leur rôle, supposé naturel, de future ménagère ou femme d'intérieur. C'est la théorie bourgeoise des sphères séparées (ainsi que les anglo-saxons la dénomment : *Separated Sphere Theory*) qui s'impose après l'an III et qui ne cesse de se renforcer durant le XIX^{e} siècle (et jusqu'aux années 1960-1970 en Occident). La littérature éducative, sous le Directoire, « naturalise » le mariage afin de le rendre incontournable, comme « allant de soi ». Cette

vision bourgeoise du mariage, véhiculée par la littérature d'éducation, est pourtant alors assez éloignée de la réalité quotidienne des familles populaires, ouvrières et paysannes.

L'auteure montre les nombreuses résistances de femmes de lettres engagées contre la perpétuation de ces stéréotypes qui justifient les inégalités entre les sexes. Dans ces textes qui réfutent les inégalités entre les sexes se retrouve la querelle entre l'inné et l'acquis soit une tension perpétuelle entre nature et culture. Les disciplines scolaires proposées aux jeunes filles dans le cadre des enseignements qui leur sont dispensés relèvent des stéréotypes fondés sur la division sexuelle des tâches et du travail : donc pas ou peu de sciences, de latin ou de mathématiques ; mais des filles incitées à étudier la littérature et les langues étrangères. Or ces stéréotypes scolaires sont toujours présents aujourd'hui au début du XXI^{e} siècle lorsqu'on analyse les choix d'orientation des filles et des garçons. Preuve, s'il en était besoin, du temps long des inégalités de genre. Le mérite du livre de C. Fayolle est de démontrer comment se jouent et se rejouent durant la Révolution puis l'épisode napoléonien et, enfin, celui des Restaurations, jusqu'à l'aube de la Monarchie de Juillet, la fabrication des stéréotypes, leur ancrage dans l'opinion, leur naturalisation qui les propulsent au rang de sens commun et les luttes, minoritaires, menées contre ses idées réactionnaires souvent acceptées, tacitement, par la majorité. L'éducation prévue pour les filles, à partir de ces préjugés, est mise en œuvre dans les pensionnats destinés principalement aux jeunes bourgeoises et qui se développent fortement à partir des premières années du XIX^{e} siècle. Les pages qui sont consacrées aux pensionnats sont les moins originales du livre mais le sujet a déjà été bien balisé par les travaux de R. Rogers, d'ailleurs citée fort à propos.

L'école et/ou l'éducation pour les filles est systématiquement un lieu d'apprentissage de savoirs et savoir-faire, comme les travaux à l'aiguille, différents des garçons et considérés comme adaptés à l'idée de ce que l'on croit être *la* jeune fille, modeste, douce, soumise… Les jeunes filles apprennent mais moins que les garçons et toujours dans un but précis, celui d'être le pivot de la famille comme future maitresse de maison et future mère. Ce que l'on appelle souvent le « maternalisme » dans les travaux de *gender studies* s'est donc imposé durant cette période charnière de transition révolutionnaire. Alors même que, jusqu'en 1793, l'espoir d'une instruction émancipatrice au nom de l'égalité en droit et de la perfectibilité de chacun-e, avait prévalu et diminué, pour quelque temps, le poids de la domination masculine.

Au-delà du genre, l'ouvrage montre aussi tout l'intérêt d'une approche intersectionnelle (le terme n'est pas utilisé cependant dans le livre mais la démarche est mise en œuvre quoique sans être revendiquée) dans les chapitres où il est montré que si différences

genrées il y a, les différences sociales entre les femmes sont elles aussi extrêmement prégnantes : la division sexuelle redouble la division sociale.

C'est un ouvrage rédigé dans une langue simple mais précise qui procure facilité et plaisir de lecture. L'auteure évite les pièges d'une écriture essentialiste en alternant avec rigueur le pluriel, *les femmes*, et le singulier, *la femme*, si celui-ci s'avère nécessaire. Un ouvrage dont la lecture est à recommander aux jeunes historiens et historiennes, notamment celles et ceux qui se destinent à l'enseignement secondaire afin qu'elles/ils proposent aux élèves une histoire de la Révolution française renouvelée à l'aune des questions de genre et d'éducation, au cœur des préoccupations civiques de la période révolutionnaire et de notre société du début du XXI^{e} siècle.

LISTE DES MEMOIRES DE MASTER DIRIGES

ET

DES PARTICIPATIONS A DES JURYS

DEPUIS 2011

Thèse, Master 2, Master 1 (sélection)

DIRECTION ET CO-DIRECTION DE TRAVAUX UNIVERSITAIRES

1. Thèse

BESANCON (M.), *Collèges, lycées et université en Franche-Comté au cœur des grandes mutations de l'éducation au milieu du XX^e siècle : ruptures, renouveau et continuités (1938-1947)*, Ecole doctorale Langages, Espaces, Temps, Sociétés (LETS), Université de Bourgogne-Franche-Comté (Belfort, UTBM, Laboratoire IRTES-RECITS), sous la direction du Pr. Robert Belot, co-encadrant, 1er inscription 2014, soutenance prévue 1er semestre 2019

2. Mémoires de Master 2

Histoire de l'éducation et de l'enseignement

ALLIOT-CABARET (L.), *L'histoire de l'Institut médico-pédagogique de Saint-Nicolas de 1949 à 1984*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2012, 99 p.

ANGELI (A.), *Les écoles primaires du pays de Montbéliard de 1833 à 1850*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 45 p.

BARDOT (L.), *Laïcité urbaine et rurale : une mise en place différenciée de la laïcité dans le Doubs entre 1882 et 1914 ?*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des lycées et collèges en histoire-géographie, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2018, dactyl., n. p. [60 p.]

BESANCON (M.), *Education et enseignement dans les régions de Dole et de Lons-le-Saunier entre 1940 et 1944*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2012, 135 p.

BESANCON (M.), *Le lycée Rouget de Lisle de Lons-le-Saunier entre 1940 et 1944 : lieu d'enseignement et d'affirmation de la résistance*, Master 2 Enseignement et Recherche en Histoire et Géographie (ERHIGE), Besançon, Université de Franche-Comté, dactylographié, juillet 2013, 112 p.

BONVALOT (A.), *L'enseignement technique au féminin. Des écoles ménagères agricoles et rurales dans le Doubs, des années 1920 aux années 1960*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 132 p.

BOSSERDET-RONDOT (P.), *L'enseignement des sciences des années 1920 à la fin des années 1960*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, co-direction avec CREPIN (P.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 64 p. + 23 p. annexes

BOURGEOIS (S.), *Enseigner aux garçons et aux filles à l'école primaire rurale en Haute-Saône à la Belle Epoque*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Vesoul, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 45 p. + annexes (12p.)

BRIEY (S.), *L'œuvre scolaire et éducative du front populaire dans le Doubs (1936-1939)*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2014, dactyl., 75 p. [référencé sur : http://www.archives-socialistes.fr/articles/pagescms/memoires]

CHEVRY (J.), *L'école à Besançon entre 1939 et 1944. De la « drôle de guerre » à la Libération*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2013, 100 p.

DURPOIX (J.), *Les filles à l'école d'horlogerie de Besançon depuis 1917*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Vesoul, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2017, dactyl., 56 p.

GAUZENTE (B.), *Le lycée Pasteur de Besançon à travers l'étude de deux registres de conseil de discipline (1941-1959)*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2016, dactyl., 52 p.

GUYEZ (A.), *Histoire des sciences et enseignement : place et fonctions d'archives dans les manuels scolaires de l'école*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, co-direction avec CREPIN (P.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 50 p. + annexes

JACQUEMIN (Ch.), *L'apprentissage de la dentelle et de la broderie en Haute-Saône (1916-1936)*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Vesoul, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2017, dactyl., 65 p.

KESSLER (L.), *L'école primaire supérieure féminine de Besançon 1877-1941,* Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2014, dactyl., 79 p.

LEDEUR (C.), *La vie quotidienne des institutrices du Territoire de Belfort au début du XX^e siècle*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Belfort, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 62 p. + annexes

LERAT (E.), *L'Ecole normale d'institutrices de Besançon, 1900-1914*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 56 p.

MATHIEU (M.), *Socio-histoire de la scolarisation en milieu ordinaire des enfants en situation de handicap moteur, de 1975 à nos jours*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Vesoul, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2014, dactyl., 60 p.

MEISSNER (A.), *Enseigner l'histoire dans le primaire dans le Territoire de Belfort (1871-1918)*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des lycées et collèges en histoire-géographie, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2016, dactyl., 50 p.

PRETRE (F.), *Dentelle et production dentellière en Haute-Saône de 1850 à 1914*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2017, dactyl., 50 p.

PUEL (K.), *La goutte de lait à Besançon à la Belle Epoque*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2014, dactyl., 68 p.

REIX (D.), *L'éducation des élèves-maîtresses à la Belle-Epoque dans le Doubs*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2012, 72 p.

SCOSSA-BAGGI (L.), *Etudes de quelques représentations littéraires des enseignant-es de 1865 à 1920*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2016, dactyl. 43 p.

TISSERAND (M.), *Etude socio-historique de la notion d'échec scolaire de 1969 à aujourd'hui en France*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2012, 312 p.

TOURNIER (L.), *Les sciences au féminin*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2012, 81 p.

WEISS-GAUTHERAT (L.), *L'école et ses acteurs : représentations littéraires dans des romans scolaires de la Belle Epoque*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Belfort, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 42 p.

Epistémologie et socio-histoire du développement durable

COURBEZ (C.), *Evolution de l'éducation à l'environnement dans l'enseignement primaire*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, co-direction avec CREPIN (P.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 50 p. + annexes

GOUJON (C.), *L'évolution de l'enseignement de l'éducation à l'environnement à travers l'étude des manuels scolaires de biologie au cycle 3 (1995 à nos jours). Thématique des traitements des déchets*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, co-direction avec CREPIN (P.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 50 p. + annexes

SIMONIN (A.), *Le développement durable dans l'Est Républicain depuis 1992*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Vesoul, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 90 p.

3. Diplôme universitaire formation adaptée à l'enseignement (DU FAE)

BICHET (M.), COMMERCON (B.), GAVAZZI (A.-L.), LECOMTE (P.), TERRAZAS MOTOYA (A.), *Evolutions des représentations genrées dans les manuels scolaires depuis 2002*, Mémoire pour le DU FAE, Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), dactylographié, mai 2017, 110 p. + annexes

MEMBRE DE JURYS DE MASTER

Master 2 :

ALLIROL (O.), *La scolarisation des filles en Franche-Comté : la congrégation des Sœurs de la Charité à Besançon (1799-1905)*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité CPE, sous la direction de PINGUE (D.), Besançon, Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, juin 2011, 77 p.

ANGONIN (C.), *La place du héros dans l'enseignement de l'histoire en France*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, sous la direction de KACI (M.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 55 p. + annexes

BASSET (A.), *Les intérêts et les difficultés d'une approche historique en SVT en classe de collège*, Master 2 Métiers de l'Enseignement en SVT, UFR des Sciences et Technologies, sous la direction de CREPIN (P.), Besançon, Université de Franche-Comté, mai 2011, 56 p. + annexes

BOUAMER (R.), *Evolutions thématiques au sein de la revue* L'orientation scolaire et professionnelle *de 1972 à 2018*, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), spécialité CPE, sous la direction de CASTETS-FONTAINE (B.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), dactyl., juin 2018, 85 p.

BOUVERET (A.), *L'histoire de l'hygiène à l'école élémentaire du XIX^e siècle à nos jours*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, sous la direction de KACI (M.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 43 p. + annexes (38 p.)

COURTIAL (M.-M.), *La perception de l'utilisation du contingent dans la presse régionale de Franche-Comté (juillet 1959-juillet 1962) : l'exemple de* l'Est Républicain, Master 2 recherches en histoire contemporaine, sous la direction de ROYNETTE (O.), Besançon, Université de Franche-Comté, juin 2015, dactyl., 200 p.

DRIDECHE (S.), *L'enseignement colonial primaire durant la première partie du XX^e siècle : l'exemple de l'Algérie*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, sous la direction de KACI (M.), Belfort, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2014, dactyl., 60 p.

GABET (Th.), *L'enseignement du dessin et sa place dans les manuels scolaires du XVIII^e siècle à nos jours*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, sous la direction de KACI (M.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 46 p. + annexes (24 p.)

GARCIA (F.), *La nation, l'Europe et le monde : les références territoriales dans l'enseignement de l'histoire à l'école primaire de 1880 à nos jours*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, sous la direction de KACI (M.), Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2016, dactyl., 68 p.

GAUTHIER (L.), *L'enseignement de l'hygiène à l'école élémentaire au XIX^e siècle : la complexité du rôle de l'eau sur la santé*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, Besançon, sous la direction de KACI (M.), Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2018, dactyl., 106 p.

LONGCHAMP (L.), *La presse suisse face à la guerre de 1870-1871. L'exemple du canton de Vaud*, Master 2 recherches en histoire contemporaine, sous la direction de ROYNETTE (O.), Besançon, Université de Franche-Comté (CTU), septembre 2017, dactyl., 168 p.

OUDOT (A.), *Le siège de Belfort, 1870-1871 : étude des représentations à travers les témoignages et les publications édités entre 1871 et 1898*, Master 2 recherches en histoire contemporaine, sous la direction de ROYNETTE (O.), Besançon, Université de Franche-Comté, juin 2014, dactyl., 256 p.

RICHARD (M.), *Le recrutement de l'école d'horlogerie de Besançon. Du localisme au rayonnement international (1862-1940)*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité CPE, sous la direction de KACI (M.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), juin 2015, dactyl., 80 p.

TRIMAILLE (F.), *Oubliées, victimes ou actrices ? La place des femmes dans l'enseignement républicain de l'histoire à l'école élémentaire de 1880 à nos jours*, Master 2 Métiers de l'enseignement, de l'éducation et de la formation (MEEF), spécialité professeur des écoles, sous la direction de KACI (M.), Besançon, Université de Franche-Comté (ESPE), mai 2017, dactyl., 67 p. + annexes

Master 1 :

HEDIN (A.), *L'aviation pendant la bataille de Verdun. Etude de la vie des aviateurs sur les terrains d'aviation français situés en Meuse*, Mémoire de recherches en histoire, Master 1, Besançon, Université de Franche-Comté (CTU), sous la direction de ROYNETTE (O.), dactylographié, juillet 2013, 74 p.

DIRECTION DE MEMOIRES DE STAGES (Master 2) (quelques exemples)

BRENIAUX (A.), *Maison familiale et rurale d'Amange*, mémoire de stage, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, avril 2011, 10 p. + annexes

CHOLLET (A.S.), *A la maison familiale et rurale de Combeaufontaine*, mémoire de stage, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, mars 2011, 20 p.

DUTEL-COLIN (L.), *Réussir autrement : le pari réussi des MFR*, mémoire de stage, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, avril 2011, 9 p. + annexes

PRUDHON (S.), *Maison familiale et rurale d'éducation et d'orientation de Salins-les-Bains*, mémoire de stage, Master 2 Métiers de l'Enseignement, de l'Education et de la Formation (MEEF), Université de Franche-Comté (IUFM), dactylographié, avril 2011, 20 p.

Table des matières

INTRODUCTION **5**

CHAPITRE PREMIER DEVENIR HISTORIEN **10**

CHAPITRE II FAIRE ŒUVRE D'HISTORIEN **23**

CHAPITRE III ETRE HISTORIEN ENSEIGNANT-CHERCHEUR **50**

ANNEXES **75**

CURRICULUM VITAE 75
PUBLICATIONS, TRAVAUX ET CONFERENCES 85
SELECTION DE COMPTES RENDUS DE LECTURE PARUS DEPUIS 2003 99
Gérard NOIRIEL, Penser avec, penser contre. Itinéraire d'un historien, Belin, Paris, 311 pages. Avec Pascal Raggi Annales de l'Est, 2003-2, p. 374-379 ..... *99*
Antonio Luque BALLESTEROS, Entre el vapor y el arado romano. Elites, Intituciones y Difusión del cambio técnico en la agricultura. Córdoba, 1780-1870, Córdoba, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Córdoba, Grupo de Historia Social Agraria, 2004, 347 pages. Histoire et Sociétés Rurales, n° 24, 2005, p. 247-250 ..... *102*
Christophe BONNEUIL, Gilles DENIS, Jean-Luc MAYAUD (dir.), Sciences, chercheurs et agriculture. Pour une histoire de la recherche agronomique, Paris, Quae éd./L'Harmattan, 2008, 300 pages, Préface de Bernard Hubert et Raphaël Larrère, coll. « Histoire des sciences, Série Etudes ». Histoire et Sociétés Rurales, n°32, 2009, p. 272-276 ..... *106*
Michel Morange, A quoi sert l'histoire des sciences ?, Paris, Quae éditions, 2008, coll. « Sciences en questions », 70 pages. Revue d'Histoire des Sciences, 61-2, juillet-décembre 2008, p. 330-332 ..... *111*
Erich Landsteiner, Ernst Langthaler (dir.), Agrosystems and Labour Relations in European Rural Societies, Turnhout, Brepols, 2010, coll. « Rural History in Europe, 3 », 218 pages. Histoire et Sociétés Rurales, n°40, 2013, p. 212-215 ..... *113*
Stéphane Lembré, L'Ecole des producteurs. Aux origines de l'enseignement technique en France (1800-1940), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2013, coll. « Carnot », préface de Jean-François Chanet, 340 pages. Annales de l'Est, 2015-2, p. 341-343 ..... *117*
Dominique JULIA (dir.), L'Ecole normale de l'an III, tome 5 : Une institution révolutionnaire et ses élèves. Introduction historique à l'édition des Leçons, Paris, Editions Rue d'Ulm, 2016, 654 pages, Annales Historiques de la Révolution Française, 2017-3, n°389, p. 201-204 ..... *120*
Joël LEBEAUME, L'Enseignement ménager en France. Sciences et techniques au féminin, 1880-1980, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014, collection « histoire », préface de Rebecca ROGERS, 263 pages, Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine, 2017, 64-4, p. 239-241 ..... *124*
Emma C. SPARY, Feeding France. New Sciences of Food, 1760-1815, Cambridge, Cambridge University Press, 2014, 420 pages, Histoire et Sociétés Rurales, n°48, 2e semestre 2017 ..... *127*
Caroline FAYOLLE, La femme nouvelle. Genre, éducation, Révolution (1789-1830), Paris, CTHS éd., 2017, 479 pages, préface de Michelle Riot-Sarcey, postface de Bernard Gainot, Annales Historiques de la Révolution Française, 2018-1, n°391, p. 245-247 ..... *129*
LISTE DES MEMOIRES DE MASTER DIRIGES 133

TABLE DES MATIERES **139**